MA VOCATION D'ÉCRIVAIN, PAR **SALMAN RUSHDIE**

LiRE

www.lire.fr • décembre 2012 - janvier 2013

BEAUX LIVRES LE CHOIX DE LIRE

LES 20 MEILLEURS LIVRES DE L'ANNÉE

EXPRESS ROULARTA
M 01974 - 411 - F: 6,50 € - RD

RENTRÉE 2013 : EXTRAITS INÉDITS

Yasmina Reza, Andreï Makine, Patrick Rambaud, Julian Barnes...

Entretien avec Robert Misrahi : Qu'est-ce que le bonheur ?

68
MOSTRA INTERNAZIONALE
D'ARTE CINEMATOGRAFICA
la Biennale di Venezia 2011
Venezia 68 – Competition

« On a une image souvent trop caricaturale et mièvre du chef-d'œuvre d'Emily Brontë. Andrea Arnold grâce à la puissance de ses images remet les choses en ordre. Un joyau crépusculaire. »

Baptiste Liger. LIRE

WUTHERING HEIGHTS

LES HAUTS DE HURLEVENT

APRES **FISH TANK** LE NOUVEAU FILM DE **ANDREA ARNOLD**

FILM4

AU CINÉMA LE 5 DÉCEMBRE

diaphana
DISTRIBUTION

N° 411 DÉCEMBRE 2012 – JANVIER 2013

LiRE:

L'édito
par François Busnel 5

COURRIER DES LECTEURS 6

MAGAZINE 10
Tendance : Des jeux de société pour parfaire sa culture générale, *Le Hobbit* sur les écrans, L'île déserte, Les Ecrivains de *Lire*, Théâtre, De l'écrit à l'écran, Page audio, L'Observatoire de la gastronomie, Qu'avez-vous lu ?, Ce que la presse en pense, Les inédits de Proust, Le coup de cœur des libraires, Le Match, Radio-télé, Le palmarès des meilleures ventes

POCHES 20

L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN Catherine Robbe-Grillet 30

BEAUX LIVRES 48

SÉDUCTION *Eventails impressionnistes ; Les Cocottes. Reines du Paris 1900 ; Indiscrétion. Femmes à la toilette* MUSIQUE *Le Cantique des oiseaux ; Dictionnaire amoureux de la musique ; L'Univers de l'opéra ; Le Roman du rock ; Rencontres* par Jean-Marie Périer ; *Clapton* CUISINE *Délices des Mille et Une Nuits ; Le Livre de la cuisine espagnole ; Mémoires de chefs* PARIS *L'Invention de Paris ; Quand Doisneau était l'œil de* Point de vue - Images du monde HISTOIRE *Le Grand Album d'histoire de France de notre enfance ; Les 1001 Batailles qui ont changé le cours de l'histoire ; En campagne avec l'Armée rouge* SOCIÉTÉ *Au-dessus du chemin de Compostelle ; La Silhouette du XVIII^e siècle à nos jours* LITTÉRATURE *Don Quichotte ; Le Canon graphique ; L'Ecriture du monde* CÔTÉ USA *Paris vs New York ; Mon Amérique* par Philippe Labro ; *Edward Hopper. De l'œuvre au croquis* CINÉMA *Les Archives James Bond ; 5e Avenue, 5 heures du matin ; Les Supers-héros au cinéma ; Tout feu tout flamme* BEAUX-ARTS *Gustav Klimt. Tout l'œuvre peint ; Le Louvre - Toutes les peintures ; Giuseppe Penone* SCIENCES *Les Ages de la vie ; Les Fins du monde. De l'Antiquité à nos jours ; Le Beau Livre de la physique* JEUNESSE *Sam et Julia dans la maison des souris* par Karina Shaapman ; *Madame Le Lapin Blanc* par Gilles Bachelet ; *Les Aventures de Pinocchio vues par Lorenzo Mattotti* par Carlo Collodi BD *Au bord de l'eau ; Moi, René Tardi, prisonnier de guerre, Stalag II B* par Tardi ; *Duncan le chien prodige. Saison un* par Adam Hines

ROMANS FRANÇAIS Aragon 68
Stéphane Michaka, Pierre Jourde

ROMANS ÉTRANGERS Sándor Márai 86
David Grossman, Michael Christie

ÉCRIVAINS DU BAC Alberto Moravia 104

JEUX 110

la CHRONIQUE DE

FRÉDÉRIC BEIGBEDER *Mauvaise foi* 8
TRISTAN SAVIN *L'esprit des lieux* 26
JEAN-CLAUDE PIROTTE *Journal d'un poète* 33
PHILIPPE ALEXANDRE *La politique en volume* 94
GÉRARD OBERLÉ *Livres oubliés ou méconnus* 109

ABONNEMENTS : Lire/service abonnements - 17, route des Boulangers, 78926 Yvelines Cedex 9. Tél. : 01 70 37 31 54.
« Ce numéro comporte un encart Club Histoire et un encart Les plus beaux requiems déposés sur la couverture sur une diffusion abonnés France. »
Couverture : Forichon

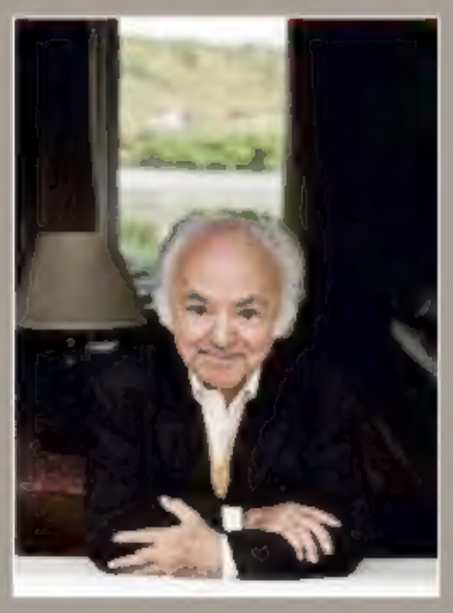
EN COUVERTURE

p. 34

Les 20 Meilleurs
LIVRES DE L'ANNÉE

p. 42

Rencontre avec Salman Rushdie : une vie sous la fatwa



p. 96

entretien
Robert Misrahi

EXTRAITS p. 70

RENTRÉE LITTÉRAIRE JANVIER 2013

YASMINA REZA
Heureux *les heureux* 70

CATHERINE CUSSET
Indigo 74

PATRICK RAMBAUD
Tombeau de Nicolas Ier *et avènement de François IV* 78

ANDRE�ï MAKINE
Une femme *aimée* 82

JULIAN BARNES
Une fille, qui danse 88

le Prix Orange du Livre 2013,
c'est parti !

devenez membre du jury du Prix Orange du Livre

Avec le Prix Orange du Livre, rejoignez une communauté d'amoureux de lecture et devenez membre du jury officiel aux côtés de passionnés de littérature pour élire le lauréat de l'édition 2013.

la lecture change avec Orange

inscrivez-vous avant le 8 janvier 2013
sur www.orange.fr/prixorangedulivre

la vie change avec orange™

L'édito

DE FRANÇOIS BUSNEL

UNE DÉLIBÉRATION DE JURY, HABITUELLEMENT, RESTE SECRÈTE. Seul le résultat compte et les jurés ne s'épanchent guère sur la façon dont le lauréat a été choisi. Sauf lorsqu'il y a unanimité des votants, dès le premier tour, dans une atmosphère de joie et de confiance réciproque. Cette année, cette atmosphère quasi unique dans les annales de *Lire* m'autorise à briser le silence : le choix du Meilleur Livre de l'année 2012 s'est porté sans la moindre hésitation sur *Le diable, tout le temps* de Donald Ray Pollock. Les débats, d'ordinaire si houleux, si passionnés, se sont réduits à un acquiescement : oui, nous tenons là le livre le plus stupéfiant, le plus audacieux, le plus prenant de l'année ! Le genre de roman qui vous travaille des mois durant, bien longtemps après que vous en avez terminé la lecture... Quelles que soient les sensibilités des journalistes de *Lire*, tout le monde est d'accord : s'il vous plaît, lisez ce roman, vous tenez entre les mains un chef-d'œuvre ! Donald Ray Pollock est encore un inconnu. Originaire de l'Ohio, il n'appartient à aucune catégorie d'écrivains, même si son univers peut faire songer à celui de Cormac McCarthy. Le bonheur, pour un lecteur, c'est de découvrir un grand écrivain : je risque peu de chose en affirmant que Donald Ray Pollock est promis à un immense avenir.

IL REJOINDRA AU PANTHÉON SES CONTEMPORAINS PHILIP ROTH, TONI MORRISON, SALMAN RUSHDIE et quelques autres que nous n'avons pas retenus dans cette sélection des 20 Meilleurs Livres de l'année : *Némésis, Home* et *Joseph Anton* sont trois très grands livres mais leurs auteurs, que nous défendons dans ces colonnes depuis des décennies, n'en sont plus à leur coup d'essai. Tout comme, côté français, Patrick Modiano, Jean Echenoz ou Pascal Quignard – ce qui explique l'absence, dans ce palmarès de *L'Herbe des nuits,* de *14* et des *Désarçonnés*, remarquables romans d'écrivains déjà primés (tous trois ont reçu le prix Goncourt). Pour établir, chaque année, la liste des 20 Meilleurs, nous privilégions les découvertes.

ENFIN, IL EST UN AUTRE MOTIF DE SATISFACTION POUR TOUS LES LECTEURS DE *LIRE* : une romancière que nous avons été les premiers à défendre, à rencontrer, à interviewer, à soutenir vient de remporter le prestigieux National Book Award 2012 (l'équivalent du prix Goncourt aux Etats-Unis). Louise Erdrich, dont *La Chorale des maîtres bouchers* ou *Love Medicine* sont de somptueux bijoux, accède ainsi à une reconnaissance qui rejaillit sur l'ensemble des *Native Americans*, des Amérindiens. La littérature se porte bien.

COURRIER DES LECTEURS

Hans Fallada : à découvrir

J'ai beaucoup apprécié votre dernier numéro sur Berlin et la littérature allemande. Cependant il manque le grand auteur allemand Hans Fallada qui a fait paraître en 1947 (l'année de sa mort) un chef-d'œuvre : *Seul à Berlin* (en allemand : *Jeder stirbt fur sich allein*). Ce livre se passe à Berlin pendant la Seconde Guerre mondiale (l'auteur était sur place et sait ce dont il parle). Il raconte le quotidien d'un immeuble modeste où cohabitent persécuteurs et persécutés. Un couple de gens ordinaires, qui ont perdu leur fils unique à la guerre, décident une action de résistance simple : déposer des tracts antinazis au hasard dans des immeubles. C'est comme un roman policier avec la traque de la Gestapo pour les trouver.

C'est une description du quotidien à Berlin pendant la guerre avec toutes sortes de gens, la plupart terrorisés, conformistes et opportunistes. Primo Levi disait de ce livre qu'il était « l'un des plus beaux livres sur la résistance allemande antinazie ». Toutes les personnes à qui j'ai conseillé ce livre ont été comme moi enthousiastes. A lire absolument d'autant plus qu'il existe en poche chez Folio.

Michel Chalon

La réponse de *Lire*

Hélas, cher ami lecteur, si vous n'avez pu relever le nom de Hans Fallada à la rubrique Bibliothèque idéale – laquelle retenait 24 œuvres majeures de langue allemande –, vous avez encore l'occasion de découvrir la place qui lui a été faite dans ce même numéro lorsque, à l'occasion de notre « balade berlinoise », nous nous arrêtons sur le quartier de Prenzlauerberg, là où se dresse l'immeuble qu'occupent les protagonistes de *Seul dans Berlin*. Non seulement nous en mentionnons l'auteur, mais nous renvoyons à l'ouvrage, précisant traducteurs et éditeur, en conclusion de la « balade » (Sources, p. 36).

Nous aussi, nous tenons Hans Fallada pour un grand auteur (*cf. Petit Homme, grand homme*). Et il ne nous est pas indifférent que, parmi les romancières contemporaines présentées dans ce numéro, Iris Hanika ait reçu en Allemagne le prix Hans-Fallada...

Philippe Delaroche

Pour compléter la bibliographie berlinoise

Vos pages sur la littérature de langue allemande ont fait renaître en moi le souvenir de l'article qui m'avait décidée à m'abonner à *Lire*. Il s'agit du compte rendu de *Mémoires d'un antisémite* de Gregor von Rezzori paru dans vos pages il y a plusieurs années. Je m'étais empressée d'acheter le livre en allemand et je l'avais trouvé si intéressant que j'en ai donné plusieurs extraits à traduire aux étudiants, bien surprise de constater que mes collègues germanistes de l'époque n'en avaient pas entendu parler. Depuis, je lis régulièrement votre magazine, même si j'y trouve autre chose que des auteurs allemands. L'inventaire que vous leur consacrez (enfin!) dans ce numéro de novembre me réjouit. Bravo et merci! Pour un prochain numéro je suggère quelques noms : Hanns-Josef Ortheil (*Lumière de la lagune*), Thomas Hürlimann (*Mademoiselle Stark*), Urs Widmer (*L'Homme que ma mère a aimé*), Thomas Brussig ...

A l'époque de Kafka, il y a eu aussi Leo Perutz, grand raconteur d'histoires. Enfin j'ajouterais que le *Stiller* de Max Frisch tiendrait une place de choix dans ma « bibliothèque idéale ».

En toute amitié,

Janine Rozen

La réponse de *Lire*

Votre enthousiasme promet d'être contagieux. Et d'abord, au sein même de la rédaction, nous sommes déjà quelques-uns à vous rejoindre en particulier autour de Leo Perutz (1882 – 1957), peintre hors pair d'atmosphères (*Le Marquis de Bolibar, Le Maître du Jugement dernier*, tous deux en poche), dont raffolaient des auteurs aussi divers que Jorge Luis Borges et Ian Fleming.

Ph.D.

Lire sur iPad ! Téléchargeable gratuitement dans l'Apple Store, l'application donne accès à toute l'actualité littéraire en temps réel, ainsi qu'aux anciens numéros de *Lire* à un tarif préférentiel.

Anciens numéros Pour commander les hors-séries et les anciens numéros de *Lire*, vous pouvez vous connecter sur le site www.coteperso.com. Cliquez ensuite sur les onglets « librairie » et « anciens numéros ».

Où adresser votre courrier ?
- par voie postale, au 29, rue de Châteaudun, à Paris.
- par courrier électronique : redaction@lire.fr
- sur la page Facebook du magazine : www.facebook.com/Lire.Magazine

ERRATUM

L'illustration de la page jeunesse dans le numéro 410 est tirée du livre *L'Album de famille* de Frédéric Kessler, illustré par Princesse Camcam. Toutes nos excuses aux auteurs et aux éditions Autrement pour cette erreur.

LiRE:

FONDÉ EN 1975 PAR BERNARD PIVOT ET JEAN-LOUIS SERVAN-SCHREIBER

29, rue de Châteaudun, 75308 Paris Cedex 09
Téléphone : 01 75 55 10 00
Télécopieur : 01 75 55 41 16
Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 75 55... suivi des numéros entre parenthèses.

Rédaction

Directeur de la rédaction
François Busnel

Directeur adjoint de la rédaction
Philippe Delaroche
Assistante de la rédaction :
Sabine Dard (44 42)

Chroniqueurs
Philippe Alexandre, Frédéric Beigbeder, Gérard Oberlé, Jean-Claude Pirotte, Tristan Savin

Ont collaboré à ce numéro :
Hubert Artus, Julien Bisson, Stéphanie Capitolin Deleau, Jean-Pierre Colignon, Christine Ferniot, Alexandre Fillon, Fabrice Gaignault, Nathalie Kristy, Baptiste Liger, Françoise Monier, Jean Montenot, Pascal Ory, Delphine Peras, Nathalie Riché, Marc Riglet, Marion Sattier, Jérôme Serri.

Première rédactrice graphiste :
Marie-Laurence Brard (44 25)
Première secrétaire de rédaction :
Véronique Matrat (40 49)
Révision : Elisabeth Bonvarlet (44 37)
Responsable du service photo :
Sophie Gibeau (44 41)

www.lire.fr : Eric Metout (e.metout@lire.fr)

Le camion des mots
Anne Roubertou (44 09)

Coordination générale :
Jean-François Drouard
(JFD System : 01 42 61 10 71)

Rédactrice : Laure Beaudonnet
www.camiondesmots.com

Management

Directeur général adjoint
Eric Matzen
Editeur délégué
Tristan Thomas
Publicité commerciale
Valérie Salomon, directrice commerciale
Publicité littéraire
Orélie de Conty, directrice de la publicité (44 11)
Directeur technique et production
Pascal Delépine
Fabrication : Priscilla Sannie
Photogravure :
Groupe Express Roularta
Exécution :
Marie-Christine Tritschler (16 68)
Gestion : Yvane Perchat
Abonnements : Bertrand de Saint Germain avec Vanessa Mogavero

Lire, service abonnements :
17, route des Boulangers
78926 Yvelines Cedex 9
Tél. : 01 70 37 31 54

Ventes au numéro :
Sophie Guerrouazel avec Marie-France Rasori
N° vert : 08 00 42 32 22

IMPRESSION : ROULARTA PRINTING, MEDIACOMLAAN 33, 8800 ROESELARE (BELGIQUE)

Publication mensuelle éditée par GROUPE EXPRESS-ROULARTA. Siège social : 29, rue de Châteaudun, 75308 Paris Cedex 09. Principal actionnaire : Roularta Media France. Président du directoire : Rik De Nolf. Directeur de la publication : Rik De Nolf ©GROUPE EXPRESS-ROULARTA
N° Commission paritaire : 0614 K 86821. Dépôt légal : mois en cours. ISSN n° 0338-80-19. Second Class Postage paid at Long Island City N.Y. Dif. Prestalis.

OJD PRESSE PAYANTE Diffusion Contrôlée 2011

Audience mesurée par AUDIPRESSE

SONY

make.believe

Sony Europe Limited, société de droit étranger immatriculée auprès du "Registrar of Companies for England and Wales" n° 2422574 dont le siège social est situé 123 bd de Galliéni, 92100 Boulogne Billancourt, France. Sony Corporation, 6-7-35 Kitashinagawa Shinagawa-ku Tokyo 141-0001 Japan. Capital de 4 000 000 €, siège social situé 123 bd de Galliéni, 92100 Boulogne Billancourt, France, CHARTRECOM-SAS au capital de 4 000 000 €, siège social situé 123 bd de Galliéni, 92100 Boulogne Billancourt, France, RCS Paris, Immatriculée sous le numéro 493 469 965 RCS Paris.
Sony, make.believe, et tous logos sont des marques déposées de Sony Corporation. Sony Europe Limited, société de droit étranger immatriculée auprès du "Registrar of Companies for England and Wales" n° 2422574 dont le siège social est situé 123 bd de Galliéni, 92100 Boulogne Billancourt, France, CHARTRECOM-SAS au capital de 4 000 000 €, siège social situé 123 bd de Galliéni, 92100 Boulogne Billancourt, France, RCS Paris, Immatriculée sous le numéro 493 469 965 RCS Paris.
Sunley, KT13 0XW, Royaume-Uni ; succursale Sony France, [illegible] Narterre 590 771 023, 49/51 quai de Dion Bouton, 92800 Puteaux, France, CHARTRECOM-SAS au capital de 4 000 000 €, siège social situé 123 bd de Galliéni, 92100 Boulogne Billancourt, France, RCS Paris, Immatriculée sous le numéro 493 469 965 RCS Paris.

toute une librairie au bout des doigts

Nouveau Sony Reader avec accès direct à la librairie eBooks de Chapitre.com

Bien plus qu'une librairie

chaPitre.com

www.chapitre.com

Mauvaise foi

SCHOLASTIQUE

La honte me ronge, je dois me confesser car j'ai péché. Oui, j'ai découvert l'existence de Scholastique Mukasonga le jour où le prix Renaudot lui fut décerné. Bien que membre du jury, je n'ai entendu parler d'elle que le 7 novembre dernier, vers midi. Je suis ridicule de n'avoir pas voté pour elle, et pourtant c'est indirectement grâce à mes combines si elle l'a emporté. Laissez-moi vous expliquer : sur la dernière liste figuraient cinq bons écrivains (Alexakis, Authier, Berest, Deville et Trassard). Alexakis était favori mais il avait déjà reçu deux grands prix littéraires (le Médicis en 1995 et l'Académie en 2007), et Deville venait de recevoir le Femina deux jours plus tôt. Besson votait pour Authier et moi pour Berest, en sachant que nos deux protégés n'avaient aucune chance. C'est alors que j'ai parlé de faire une « petite cachotterie », de se comporter comme une « bande de garnements ». En gros, comme ils le firent en 2007, j'exhortais les jurés de ce prix à sortir de leur dernière liste. J'ai lancé le nom de Philippe Djian, puis ceux de Pierre Jourde et de Christine Angot (je suis fier d'être capable d'aimer deux auteurs qui se détestent entre eux). Je ne fus pas beaucoup suivi, mais l'idée fit son chemin : Jérôme Garcin et JMG Le Clézio prononcèrent le mot « Scholastique ».

Je ne suis pas très érudit : pour moi, la scolastique désignait l'enseignement de la philosophie par les moines du Moyen Age. J'ai alors vu tout le monde s'emballer : Dominique Bona, Franz-Olivier Giesbert, Patrick Besson et Christian Giudicelli se prenaient-ils soudain de passion pour la théologie médiévale ? Le prix Renaudot fut décerné au tour suivant à Scholastique Mukasonga pour son roman *Notre-Dame du Nil*. J'étais estomaqué mais surtout très embêté. Que dire à ces micros qui sifflaient jusque sur nos têtes ? Allais-je avouer en direct sur iTélé que je n'avais pas la moindre idée de ce qu'était le roman rwandais ? Il m'était difficile d'admettre que l'utilité des prix littéraires est de révéler des auteurs, même aux propres membres de leurs jurys ! La culpabilité me tenaille depuis ce magnifique déjeuner. Je me suis donc procuré toute l'œuvre de Scholastique Mukasonga. Ses premiers récits, terriblement vrais, sur l'extermination de sa famille en 1994. En particulier *La Femme aux pieds nus* (2008), disponible en Folio : atroce et splendide linceul de mots déposé sur le visage de sa mère massacrée en son absence. Et enfin cette fiction si réaliste, *Notre-Dame du Nil* : c'est le *Ruban blanc* africain. J'ai sans cesse pensé au film en noir et blanc de Michael Haneke sur ces enfants allemands élevés à la dure dans les années 1930, qui deviendront les bourreaux de l'Europe. *Notre-Dame du Nil* procède de la même démarche. Tout le roman est situé dans un pensionnat de jeunes filles où Mukasonga concentre les haines. Dans les années 1970, les élèves tutsies étaient déjà maltraitées par les lycéennes hutues devant des bonnes sœurs belges impuissantes. La barbarie était en marche et, avec elle, l'indifférence qui mène à l'abattoir. C'est la condition de tous les génocides : il ne suffit pas d'endoctriner des exterminateurs, il faut surtout convaincre la majorité de détourner les yeux. L'odeur du futur charnier flotte sur ce livre implacable, où des enfants qui se chamaillent annoncent les coupeurs de têtes.

Scholastique Mukasonga est un grand écrivain de langue française. Jamais prix ne fut plus mérité. Contredisant Nicolas Sarkozy, on peut dire qu'avec son talent éblouissant la femme africaine est largement entrée dans l'Histoire.

MIX & REMIX

« Hélène Fillières a habité mon livre. Elle l'a oublié pour écrire le scénario. C'est le plus grand hommage qu'elle pouvait rendre à mon roman. » RÉGIS JAUFFRET

MATTHIEU TAROT ET JANI THILTGES PRÉSENTENT

BENOIT POELVOORDE LAETITIA CASTA

obéir
punir
souffrir
asservir
subir
envoûter
exciter
résister
mépriser
pardonner
humilier
jouir

UNE HISTOIRE D'AMOUR

UN FILM DE **HELENE FILLIERES**

D'APRES LE ROMAN DE REGIS JAUFFRET "SEVERE" PUBLIE EN FRANCE AUX EDITIONS DU SEUIL

AVEC RICHARD BOHRINGER MUSIQUE DE ETIENNE DAHO

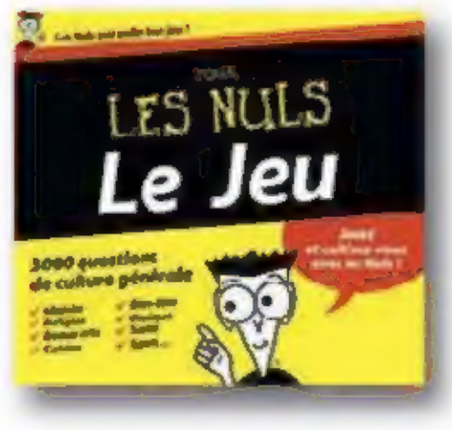
BANDE ORIGINALE DU FILM DISPONIBLE EN TELECHARGEMENT

LiRE:

AU CINÉMA LE 9 JANVIER

©PHOTO: FLORENCE MALBEC

TENDANCE



A la suite du *Trivial Pursuit*, édité dans les années 1980, les jeux de société liés au savoir et à la culture générale se multiplient.

Les éditeurs *jouent le jeu*

Et si on tapait le carton tout en se cultivant ? Voilà bien la formule du célébrissime *Trivial Pursuit*, qui a ouvert la marque dans les années 1980. D'origine québécoise, aujourd'hui traduit en 19 langues et écoulé à plus de 70 millions d'exemplaires, c'est devenu le jeu de société le plus vendu au monde après le *Scrabble* et le *Monopoly*. De quoi donner des idées aux éditeurs français, qui ont fini par s'engouffrer dans la brèche : en octobre 2011, First et Gallimard ont sauté le pas, avec ces « jeux de plateau », selon la formule consacrée, mais qui sont bel et bien vendus en librairie et non pas dans les magasins de jouets.

Rebelote aujourd'hui : First vient de sortir une nouvelle édition de son *Jeu pour les nuls*, plus peaufinée mais aussi plus chère, passant de 29,90 à 34,95 euros, ainsi qu'une version Junior à 24,95 euros. Gallimard transforme à son tour l'essai de *C'est dans quoi déjà ?*, consacré à la littérature, en lançant *Tu m'en diras tant !*, plus axé sur la langue française, également à 34,95 euros – moins cher que le *Trivial Pursuit*... Le Chêne n'est pas en reste, qui propose un jeu

Culture musicale, littérature pour les nuls

de culture musicale, *Toutes les chansons ont une histoire* (29,90 euros), ni Calligram qui célèbre le 100e titre de sa série jeunesse à succès avec un très chouette *Grand Jeu Max et Lili* (19,90 euros), tiré à 25 000 exemplaires. « C'est un tout nouveau marché », concède Marianne Jost de chez First. Et ça marche plutôt bien, à en juger par les 20 000 exemplaires vendus, selon Edistat, de la première édition du *Jeu pour les nuls*. Chez Gallimard, qui s'est associé à Play Bac, grand spécialiste en « jouabilité », on fait presque aussi bien : 15 000 exemplaires écoulés pour *C'est dans quoi déjà ?*. « Nous avons voulu fêter le centenaire de la maison de façon plus ludique et montrer que la littérature n'était pas forcément empesée », souligne Véronique Jacob, responsable éditoriale. Et peu importe si les joueurs ne connaissent pas les réponses, ils finissent toujours par en apprendre de belles, comme le nom du médecin que Balzac a appelé sur son lit de mort : Horace Bianchon, personnage fictif de *La Comédie humaine* ! Avec *Tu m'en diras tant !*, Gallimard s'adresse à un public plus jeune, moyennant un premier tirage de 12 000 exemplaires, et qui sera sans doute davantage calé que ses aînés car il étudie précisément en classe les subtilités de l'hyperbole, de l'anaphore ou encore l'apocope.

« Notre jeu participe d'une stratégie de diversification commerciale, ça développe la notoriété de la collection, tout comme le calendrier *Max et Lili* », reconnaît sans ambages Christian Gallimard (le frère d'Antoine), directeur des éditions Calligram, tout juste vingt ans d'existence. Pour autant, il se défend de pur mercantilisme : « Nous faisons attention à la logique des questions, à la pertinence des citations. L'intérêt est de pouvoir disposer de bases de données, ce qui facilite la fabrication du produit. » Pour l'avoir testé avec notre rejeton de dix ans et ses camarades, on peut vous assurer qu'à ce *Grand Jeu Max et Lili* les minots ont souvent le dernier mot ! **Delphine Peras**

Tolkien, le retour du roi

Adapté en grande pompe au cinéma, *Le Hobbit* est aussi réédité dans une toute nouvelle traduction.

Le Hobbit de Peter Jackson, en salles le 12 décembre.

Ce sera l'événement de la fin d'année en salles : la sortie du premier volet du *Hobbit* de Peter Jackson, dix ans après son inoubliable *Seigneur des anneaux*. Un retour en Terre du Milieu qui coïncide avec le 75e anniversaire du célèbre livre de J.R.R.Tolkien, dont les éditions Christian Bourgois ont la bonne idée de proposer trois nouvelles éditions, bonifiées par une traduction inédite. « Celle de Francis Ledoux avec laquelle nous avons grandi datait de 1969 », explique Vincent Ferré, responsable de la collection Le Hobbit, et directeur du passionnant *Dictionnaire Tolkien* aux éditions du CNRS. « Depuis, la langue a changé, et il nous semblait important de proposer une nouvelle version des aventures de Bilbo qui prenne en compte ce que nous avons appris depuis de l'univers de Tolkien. »

Le résultat se montre à la hauteur des attentes : à la baguette, Daniel Lauzon a su respecter les noms des lieux et des personnages, mais aussi retranscrire fidèlement la musicalité des chansons et des poèmes imaginés par l'auteur. On y retrouve surtout la virtuosité de J.R.R. Tolkien à composer un imaginaire vaste mais déjà cohérent, lui qui ne voyait alors dans le merveilleux qu'un moyen littéraire de se rapprocher du réel. « Il reste en France une forme d'ambiguïté autour de Tolkien, que certains voudraient ranger dans la littérature jeunesse, note d'ailleurs Vincent Ferré. Or ce n'est vrai que d'une partie seulement de son œuvre, et la partie la plus privée. » A l'image de ses formidables *Lettres du père Noël*, écrites à ses enfants plus de vingt ans durant. Un petit livre qui pourrait bien, en cette saison, se révéler très… précieux ! **Julien Bisson**

Sur une île déserte

GRÉGOIRE DELACOURT* emporterait La Bible, le prochain roman de Laura Kasischke et *Crime et Châtiment* de Dostoïevski.

Premier choix, La Bible. Non pas pour croire qu'un bateau descendrait du ciel avec quelques sirènes ailées, mais parce que c'est un gros livre qui contient à peu près toutes les histoires du monde. Le sexe. L'amour. La trahison. Le pouvoir. L'argent. Le pardon (ou pas). Un peu de fantastique. Du suspense. Du papa freudien avant l'heure. Des filles qui lavent les pieds avec leurs cheveux. Des zombies (ou des ressuscités). Des corps qui disparaissent. Des traîtres. Des cyniques qui se lavent les mains. Des larmes, du sel, du sang et même de l'eau qui se transforme en vin comme dans *Tintin*. Il y a donc toutes les histoires dans ce livre-là, qui peuvent occuper un bon bout de temps ma vie calme, insipide de naufragé, en attendant une fumée à l'horizon, une sorte de petit *habemus navem* ; un long-long-long-seller pour patienter en espérant une Vendredi sauvage dans le genre de la magnifique sauvageonne du *Nom de la rose* (le film).

Et puis je prendrais le prochain livre de Laura Kasischke. Parce que je suis fan depuis *A Suspicious River* (1996, Points), j'attends chacun de ses livres comme le messie (voir la Bible ci-dessus) et que je n'imagine pas mourir sur cette île déserte (où l'ami Sorj Chalandon est en train de lire *Une vie comme neuve* de Simenon, mais où ?) sans avoir tout lu d'elle, elle dont la poésie des mots décrit à merveille les terrifiantes banalités de la vie pour en faire un opéra sublime et là aussi m'aider à supporter l'atroce banalité de mes jours naufragés.

Enfin, j'emporterais *Crime et Châtiment* de l'immense Fiodor Dostoïevski parce que j'ai honte de ne pas l'avoir lu depuis que j'ai ouvert les yeux un été de 1960 et que la façon dont en parle Jean-Philippe Toussaint dans *L'Urgence et la Patience* est imparable. »

Propos recueillis par D.P.

*Dernier roman paru : *La Liste de mes envies*, JC Lattès

© 2012 WARNER BROS/DR/LEDECOIN

EN HAUSSE

DUMAS FOR EVER

C'est une belle bâtisse du XVIIIe siècle, en pierres du pays, sise entre Montgobert et Puiseux-en-Retz (Aisne) qu'Alexandre Dumas (1802-1870), originaire de Villers-Cotterêts, non loin, a fréquentée dans sa jeunesse, et dont il fait le décor de son roman *Catherine Blum* paru en 1854: la maison forestière dite Maison-Neuve était promise à la démolition à cause de la réalisation prochaine de l'échangeur du carrefour de Montgobert sur la N2 mais, sous la pression d'un collectif qui demande son classement, la demeure sera finalement reconstruite à l'identique à quelques centaines de mètres de son lieu d'origine. Ouf.

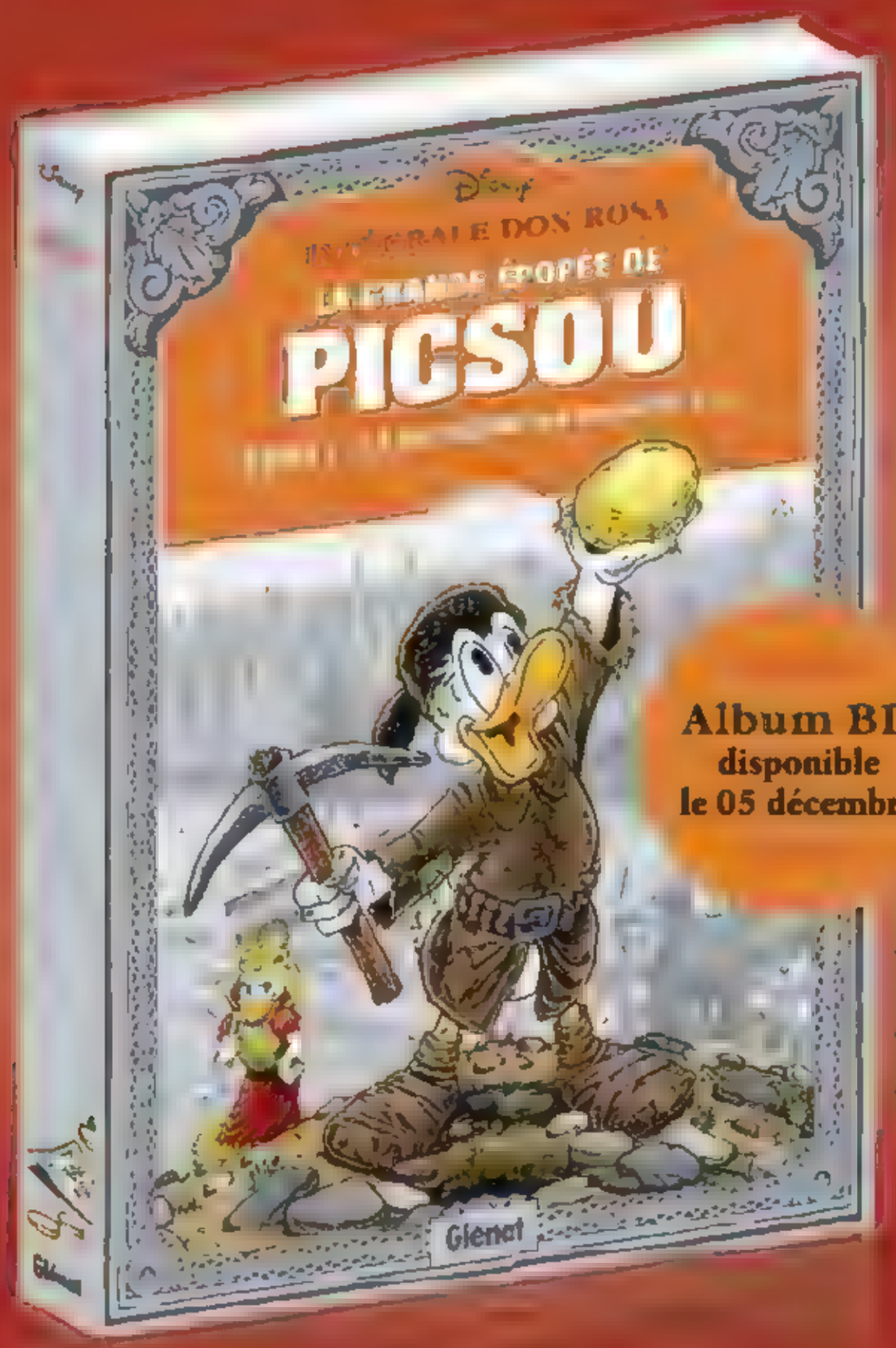
EN BAISSE

LIBRAIRIES *AD PATRES*

La France a décidément mal à ses librairies ! Occupant la dixième place dans le classement *Livres Hebdo* des 400 premières libraires françaises, Camponovo de Besançon a pourtant été mise en liquidation judiciaire début novembre, ce qui a entraîné le licenciement de ses 39 salariés, dont certains y travaillaient depuis plus de vingt ans. Même punition pour la dernière librairie de Beauvais, Gibert Joseph, également placée en liquidation judiciaire en raison notamment d'un loyer très élevé, et qui vient de fermer définitivement ses portes, laissant 18 salariés sur le carreau. La faute à Internet ? Le débat n'est pas près d'être clos...

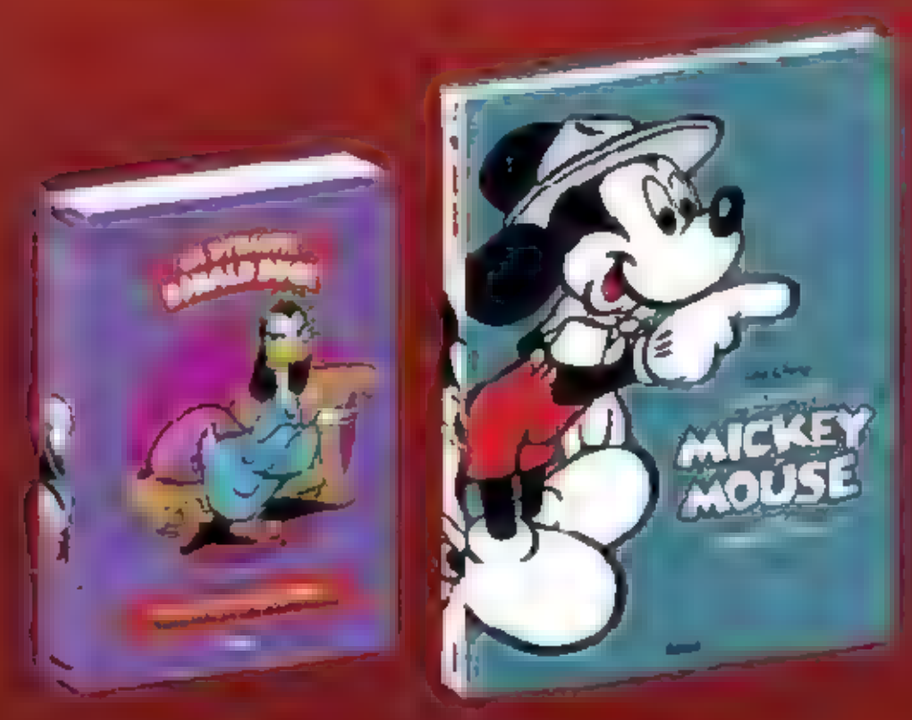
Inédit en France

L'INTÉGRALE DON ROSA



Album BD
disponible
le 05 décembre

L'affiche de la généalogie des Duck
OFFERTE dans l'album

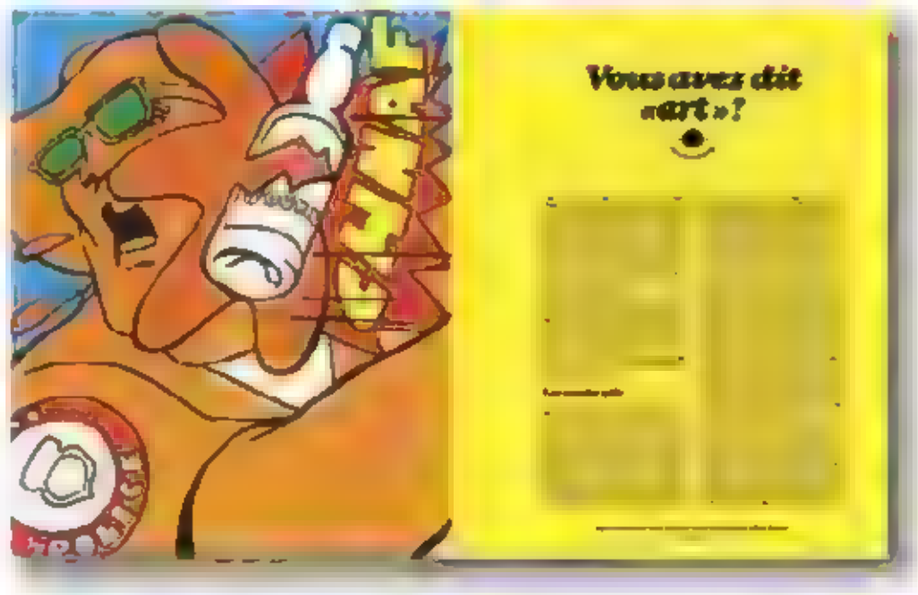


Retrouvez les œuvres
des Grands Maîtres de Disney :
Carl Barks - Floyd Gottfredson

Disney

MAGAZINE

LES ÉCRIVAINS OF LiRE:



Pravda la survireuse, de Guy Peellaert.

Une somme sur la BD dirigée par Pascal Ory, un livre de portraits pris à *La Grande Librairie* par Franck Courtès et un carnet de croquis de Mix & Remix. Nos collaborateurs ont du talent !

C'était un manquement coupable, aujourd'hui réparé : la bande dessinée fait son entrée dans la prestigieuse collection L'Art et les grandes civilisations de Citadelles & Mazenod. Entouré d'une équipe de spécialistes du neuvième art, Pascal Ory vient en effet de publier un luxueux volume sobrement baptisé *L'Art de la bande dessinée*, et déjà appelé à faire référence. Forte de ses 600 pages et de ses quelque 550 reproductions d'une incroyable qualité – qui vont de *Tintin* à *Wonder Woman*, en passant par *XIII* ou *Mafalda* –, cette somme offre une relecture historique et thématique de l'histoire de la BD, des grands précurseurs aux plus récentes innovations. Surtout bâtie sur une approche politique et sociale inédite, elle permet d'embrasser la fascinante diversité gagnée par cet « art ambigu », qui n'a décidément plus rien de mineur.

Changement d'objet et de rayon avec le photographe Franck Courtès, dont les lecteurs de *Lire* peuvent régulièrement apprécier les reportages. Pendant quatre ans, ce dernier a également exercé son art aux abords du plateau de *La Grande Librairie*, l'émission de François Busnel sur France 5 : à la fin de chaque rencontre, il tirait le portrait des invités, dans une chambre noire où ne brillaient que leurs figures. Un patient exercice qui trouve aujourd'hui sa consécration avec *Portraits d'écrivains*, un épais recueil de 250 clichés, du regard inquiet d'Emmanuel Carrère au franc sourire de Simonetta Greggio. Plus qu'une simple galerie de visages, l'ouvrage constitue un instantané unique de la littérature française et étrangère, une photo de famille qui réunit parents proches et cousins éloignés.

Dernier stop, enfin, avec le dessinateur suisse Mix & Remix, qui publie *Regags*, un recueil humoristique préfacé par Frédéric Beigbeder – qu'il caricature chaque mois en illustration de sa chronique Mauvaise foi. Ce dernier voit dans cet hilarant ouvrage « une mine d'or avec, à la place des pépites, des individus à gros nez qui pensent et dépensent, suscitent et ressuscitent, belotent et rebelotent ». Juste définition pour cerner l'humour acide et absurde de Mix & Remix, alias Philippe Becquelin. **Julien Bisson**

- ***L'Art de la bande dessinée*** sous la direction de Pascal Ory, Laurent Martin, Jean-Pierre Mercier et Sylvain Venayre, 592 p., Citadelles & Mazenod, 205 €
- ***La Grande Librairie : Portraits d'écrivains*** par **Franck Courtès,** 292 p., Place des Victoires, 25 €
- ***Regags*** par **Mix & Remix,** 160 p., Les Cahiers dessinés, 19 €

© L'ART DE LA BANDE DESSINÉE/CITADELLES & MAZENOD

THÉÂTRE

Par Philippe Alexandre

Après la bûche

Pour ceux d'entre nous qui pratiquent les bonnes manières, les fêtes de Noël comportent des menus quasiment obligés. A table, la dinde, les marrons glacés et l'inéluctable bûche. A la scène, Labiche, Feydeau et, certaines années, Guitry. Le premier et le plus ancien de ces trois vaudevillistes bénéficie à la Comédie-Française, pour son *Chapeau de paille d'Italie*, d'un traitement somptueux. A cette occasion, les jeunes acteurs de la troupe se sont mis en vacances de Racine et Tchekhov pour chanter, danser, gambader avec une énergie communicative.

On a fait appel à un metteur en scène italien, Giorgio Barberio Corsetti, qui a donné à ce chapeau de malheur, ou de bonheur, une jeunesse et surtout une dimension surréaliste, baroque, absurde qui place Labiche, selon le metteur en scène, du côté des Marx Brothers et de Buster Keaton. Ajoutons : de Ionesco. Le Théâtre éphémère qui abrite la Comédie-Française ne permettant pas une débauche de décors, ce sont les meubles et les objets qui se mêlent aux acteurs, dansant et s'envolant parmi eux.

Un chapeau de paille d'Italie, au Théâtre éphémère de la Comédie-Française.

La troupe du Français, avec ses dernières recrues, est dans une forme olympique. En tête, le jeune marié menant la course au chapeau, Pierre Niney, est époustouflant de souplesse mais en outre charmant et séduisant. Dans le rôle de son beau-père, on retrouve Christian Hecq qui était l'an dernier la révélation du *Fil à la patte* de Feydeau et fait un semblable numéro.

Feydeau n'est pas absent de cette fin d'année. Mais sous la direction de Pierre Laville, il est joué de façon plus classique. Il est vrai que l'auteur a livré tant d'indications de mise en scène que ce serait folie de vouloir lui donner une profondeur onirique. *Occupe-toi d'Amélie*, dans le théâtre années vingt de la Michodière, montre une certaine image de cette période, entre deux grandes boucheries, qui voyait la bourgeoisie exclusivement livrée aux plaisirs du lit. Ce théâtre-là ne prend pas de rides. On s'est efforcé de le réduire à une dimension convenable pour temps de crise. Du coup, hélas ! on a supprimé la scène du mariage à la mairie qui constitue le moment le plus farfelu de la comédie. Mais cette version rigoriste de Feydeau est l'occasion de découvrir sur scène une comédienne de cinéma, Hélène de Fougerolles. Débuter dans Feydeau est une épreuve périlleuse. Cette Amélie est à tomber, avec une malice dans l'œil qui aurait enchanté l'auteur.

Un chapeau de paille d'Italie, Comédie-Française, Théâtre éphémère au Palais-Royal : en alternance jusqu'au 7 janvier.
Occupe-toi d'Amélie, Théâtre de la Michodière, 5, rue de la Michodière, Paris (2e), du mardi au vendredi à 20 h 30, le samedi à 17 h et 20 h 30, le dimanche à 15 h, jusqu'au 1er janvier.

P. VICTOR/ARTCOMART

« Et soudain une rencontre vient changer votre vie... »

ERIC-EMMANUEL SCHMITT

Les deux messieurs de Bruxelles

Albin Michel

© Catherine Cabrol

Albin Michel

MAGAZINE

DE L'ÉCRIT À L'ÉCRAN

Par Baptiste Liger

Les Hauts de Hurlevent d'Andrea Arnold

On a une image souvent caricaturale (et un peu mièvre) du chef-d'œuvre d'Emily Brontë, avec Heathcliff cheveux au vent dans la lande. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'Andrea Arnold (repérée avec les beaux *Red Road* et *Fish Tank*) remet les choses en ordre et nous rappelle la nature sombre des *Hauts de Hurlevent*. Aux antipodes d'un téléfilm romantique estampillé BBC, la cinéaste revoit cette histoire d'amour, de contrastes sociaux et de vengeance à l'aune de la brutalité des êtres. Les mots comptent moins que les mouvements, les regards, les ellipses. Au-delà du récit, Andrea Arnold distille un climat étouffant grâce à la puissance des images, magnifiquement photographiées et montées (certains plans vous hanteront longtemps après la projection). Un joyau crépusculaire. **(En salles le 5 décembre)**

Les Bêtes du Sud sauvage de Benh Zeitlin

Le cinéma américain nous offre régulièrement des petits bijoux, qui raflent toutes les récompenses. Tel est le cas du premier long-métrage de ce jeune réalisateur, salué au festival de Sundance, et à ceux de Deauville ou de Cannes (où il obtint la Caméra d'or). Tirées d'une pièce de Lucy Alibar, *Les Bêtes du Sud sauvage* ne ressemblent en rien à du théâtre filmé. Zeitlin mêle admirablement l'histoire de la petite Hushpuppy (formidable Quvenzhané Wallis) et son père malade, le destin des gens du Bayou face à la montée des eaux et l'irruption d'une bande d'aurochs délivrés des glaciers… Entre autres qualités, on admirera la capacité du cinéaste à mêler un ton quasi documentaire avec des scènes oniriques. **(En salles le 12 décembre)**

L'Odyssée de Pi d'Ang Lee

Comment tenir pendant près de deux heures au cinéma, avec un adolescent et un tigre du Bengale affamés, seuls sur une petite embarcation, en plein cœur de l'océan Indien ? Tel est le défi que s'est lancé Ang Lee (*Le Secret de Brokeback Moutain*) en portant à l'écran le best-seller de Yann Martel. Malgré une première demi-heure calamiteuse et une tendance au kitsch « new age », cette *Odyssée de Pi* s'avère une fascinante expérience visuelle, la fable se mariant judicieusement aux expérimentations formelles du cinéaste, qui fait une utilisation intelligente et poétique de la 3D. Ça n'est pas si fréquent.
(En salles le 19 décembre)

ET AUSSI… Après *Reviens-moi* et *Orgueil et préjugés*, le cinéaste britannique Joe Wright retrouve Keira Knightley dans une nouvelle version d'**Anna Karénine** (5/12). Les fans du *Fargo* des frères Coen apprécieront certainement les mauvais garçons « losers » de **Cogan. Killing them softly** d'Andrew Dominik, tiré d'un polar de George V. Higgins (5/12). Quant aux aficionados du *Seigneur des Anneaux*, ils verront leur patience récompensée avec la sortie tant attendue du **Hobbit. Un Voyage inattendu** selon Peter Jackson (12/12). L'auteur et illustrateur Tomi Ungerer sera doublement à l'honneur, d'un côté avec le dessin animé **Jean de la Lune** et de l'autre le documentaire **L'Esprit frappeur** (19/12). Si vous êtes nostalgique de clips de Mylène Farmer des années 1980, peut-être apprécierez-vous **L'Homme qui rit,** ou Victor Hugo revu et corrigé par Jean-Pierre Améris (26/12). On peut préférer le film d'action **Jack Reacher** avec Tom Cruise, librement inspiré du thriller de Lee Child, *Folie furieuse* (26/12). Après *Entre les murs* (Palme d'or), Laurent Cantet reste dans les adaptations en portant à l'écran, sous le titre **Foxfire,** les *Confessions d'un gang de filles* de Joyce Carol Oates (2/1). Enfin, on a hâte de découvrir *Sévère* de Regis Jauffret en long-métrage . **Une histoire d'amour** d'Hélène Fillières, avec le couple glamour-S.M. Laetitia Casta-Benoît Poelvoorde (9/1).

DVD

TWIXT DE FRANCIS FORD COPPOLA (Pathé)

Sorte de Stephen King du pauvre, Hall Baltimore (Val Kilmer) débarque dans une sinistre bourgade de l'Amérique profonde, histoire d'y signer quelques livres. L'écrivain en proie à l'impuissance créative n'imaginait pas retrouver là-bas le fantôme d'une adolescente assassinée et le spectre d'Edgar Allan Poe… A partir d'un scénario improbable, Francis Ford Coppola réalise une série B très inspirée, bourrée de fulgurances visuelles, qui explore l'une des marottes de son cinéma : la famille face au deuil. A noter que *Twixt* fut sorti en salles dans une version 3D – tout comme *Le Crime était presque parfait* d'Alfred Hitchcock, qui reparaît enfin en Blu-ray (Warner).

TESS DE ROMAN POLANSKI (Pathé)

Présentée au dernier Festival de Cannes, la version restaurée de *Tess* sort simultanément dans les salles et en DVD. Plus de trente ans après la sortie de cette adaptation de Thomas Hardy, on reste toujours saisi par le destin de cette jeune fille manipulée par les hommes de son entourage et victime des étiquettes sociales. Toute la cruauté de l'écrivain britannique est ici transcendée par la mise en scène lumineuse de Polanski et l'interprétation de Nastassja Kinski. En parallèle, les inconditionnels de cette fresque victorienne pourront aussi jeter un œil sur *Trishna*, l'adaptation « curry » de *Tess d'Urberville* signée Michael Winterbottom avec Freida Pinto (Bac films).

DIAPHANA

LIVRES AUDIO

Les Perles et autres contes par Karen Blixen.
Lu par Anne Brochet, Gallimard, 2 CD.

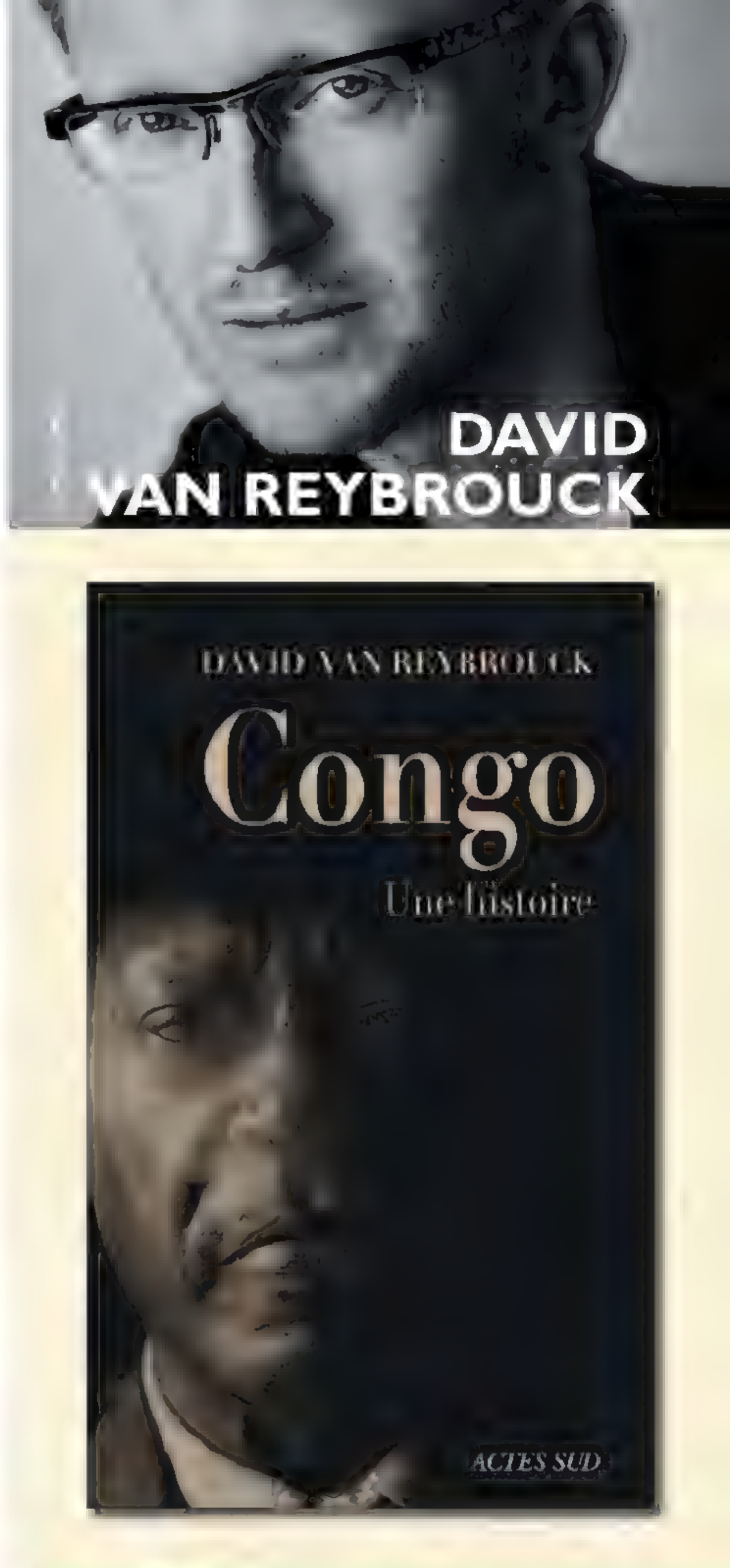
C'est à Alain Finkielkraut que nous devons notre découverte de cette femme écrivain, Karen Blixen. Dans *Un coeur intelligent*, paru en 2009, où il approfondissait sa conception de la littérature comme antidote aux idées reçues et comme initiation à la complexité du monde, le philosophe consacrait un très beau chapitre au *Festin de Babette*, un des contes de l'auteur. Née en 1885 près de Copenhague, Karen Blixen appartenait à une famille aristocratique. Son père était un chasseur passionné qui lui transmit son amour de la nature au cours de longues promenades. Attirée par la peinture et la littérature, Karen Blixen étudia les beaux-arts puis s'essaya sans succès à la littérature. Elle quitta son pays en 1914 pour s'établir avec son mari au Kenya où ils exploitèrent une plantation de café. Le couple ne résista pas aux infidélités et à la mauvaise gestion du mari. Karen Blixen conserva la ferme jusqu'à ce que son « grand amour africain », un pilote de l'armée britannique, se tue dans un accident d'avion en 1931. Désespérée et ruinée, elle rentra au pays et se mit à écrire. « Personne n'a payé plus cher son entrée en littérature », dira-t-elle plus tard. Lus par Anne Brochet d'un ton mat, comme indifférent, et qui s'accorde parfaitement à la finesse d'une analyse psychologique désabusée, les trois contes qui figurent sur ces deux CD mêlent à la fiction l'énigme d'une curieuse intimité avec le surnaturel.

Jérôme Serri

Manifeste romantique. Préface à *Cromwell* par Victor Hugo, lu par Pierre-François Garel, Editions Thélème, 1 CP MP3.

Publiée en 1827, la pièce de Victor Hugo, *Cromwell*, est présentée par son auteur comme le premier drame romantique. Celui-ci, en tant qu'expression de l'époque moderne, serait fondé sur la conception chrétienne de l'homme. Vouloir discuter aujourd'hui la vision du poète, y adhérer ou s'y opposer, est sans doute intéressant. Le plaisir est cependant ailleurs. Car il est possible de s'enthousiasmer pour sa seule imagination et d'aborder son texte sous le seul angle de la générosité créatrice. D'en admirer même les ficelles. Son invention dans le domaine des classifications, des images, des formules, parut pesante à certains. « Victor Hugo, hélas ! » Peu importe ! On applaudit. Et la lecture de Pierre-François Garel, si attentive à la phrase de l'écrivain, à sa capacité de nous séduire plus que de nous convaincre, apporte à cette préface la complicité de celui qui eut plaisir à la lire à haute voix. Un exemple : « La poésie a trois âges, dont chacun correspond à une époque de la société : l'ode, l'épopée, le drame. Les temps primitifs sont lyriques, les temps antiques sont épiques, les temps modernes sont dramatiques. L'ode chante l'éternité, l'épopée solennise l'histoire, le drame peint la vie. Le caractère de la première poésie est la naïveté, le caractère de la seconde est la simplicité, le caractère de la troisième, la vérité. » Un peu bavard ? Certes ! Mais magnifique... comme du Hugo !

J.S.

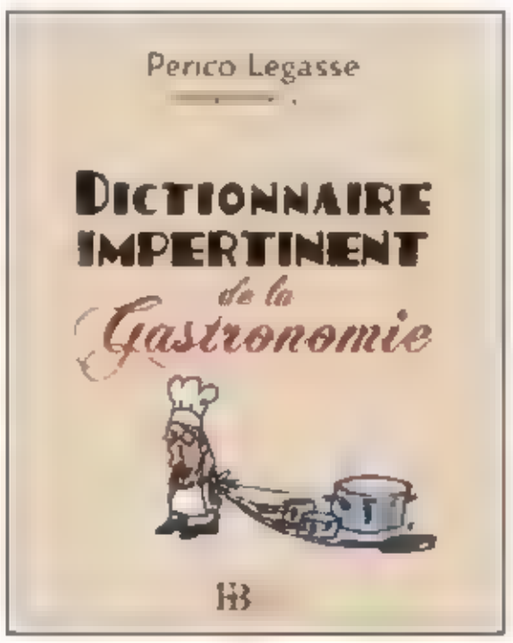


MAGAZINE

L'Observatoire gastronomique

Les dictionnaires sont à la mode. Les livres de cuisine fleurissent comme pissenlits au printemps. Il était naturel que les deux fusionnent. Entre la réédition du très classique – quoique indispensable – *Grand Larousse gastronomique* (sous l'égide de Joël Robuchon) et le récent *Délices d'initiés. Dictionnaire rock, historique et politique de la gastronomie*, paru chez Don Quichotte – hélas bien peu « rock » –, le *Dictionnaire impertinent de la gastronomie* de Périco Légasse jure dans le décor. Ancien chauffeur du fondateur de *L'Evénement du jeudi*, Jean-François Kahn, qui l'initia paraît-il à la bonne chère, ce Basque débonnaire est devenu, de fil (à couper le beurre) en aiguille (à brider une volaille), chroniqueur gastronomique puis chef du service Art de vivre à *Marianne*.

Pour une fois, un dictionnaire « impertinent » l'est vraiment. Périco Légasse n'a pas sa langue (de veau) dans sa poche (à douille). Il s'en prend aux tartuffes (un peu aussi aux truffes), à la gauche caviar, au bar du TGV, à la cuisine moléculaire et part en guerre contre l'industrie du sucre, l'agroalimentaire, la propagande pro-malbouffe et tous les « fossoyeurs du goût ». Comment lui donner tort ? Notre homme défend le terroir, les AOC, les petits producteurs et – gloire à lui – l'importance historique de l'andouille... A la télévision, déjà, il jouait les don Quichotte du fromage, menacé par les normes européennes. Parmi ses têtes de Turc : le bibendum Michelin, qu'il rêve de dégonfler.



Ses formules font mouche. Le cassoulet ? Un couscous français. Le lycée hôtelier ? « Une fabrique de crétins ». Le mouton ? « Un agneau qui se prend pour un chapon ». Le sashimi d'élevage ? « De la vessie vendue pour de la lanterne ». L'émission *Top Chef* ? « Le *Koh-Lanta* du ragoût ».

Le carnivore a la dent dure et en fera grincer beaucoup, de dents (y compris à certaines poules). Il lui arrive aussi, heureusement, d'aimer et d'admirer, par exemple le courage d'Olivier Roellinger, le perfectionnisme d'Alain Ducasse ou un pâtissier peu médiatisé, Jacques Genin. Pour lui, un cuisinier est un « artisan qui donne à manger », non un clown.

Ce dictionnaire, malgré ses apparences humoristiques, n'est pas l'œuvre d'un rigolo. Légasse connaît son sujet, y compris techniquement. Il rappelle comment est née la « nouvelle cuisine » et peut discourir, avec brio, sur les effets cancérigènes de la carbonisation des viandes, la fermentation du lait ou l'origine latine du mot *carême*. Instructif et salutaire.

Tristan Savin

★★ ***Dictionnaire impertinent de la gastronomie*** par **Perico Légasse,** illustrations de Tignous, 278 p., François Bourin Editeur, 22 €

QU'AVEZ-VOUS LU ?

Hélène Fillières*

« Mon dernier coup de cœur est un roman français, *Comme une bête*, de Joy Sorman (Gallimard) : c'est le portrait d'un homme très touchant, un boucher, Pim, dont elle fait un être sensible, qui pleure à grosses larmes, qui a de longues mains fines. A travers un style très contemporain, Joy Sorman renouvelle l'art du conte. Son livre est magnifique, elle est l'une des écrivains les plus doués de sa génération et, du coup, j'ai lu toute son œuvre, à commencer par l'excellent *Boys, boys, boys*. Je partage son combat pour trouver sa place en tant que femme, ses interrogations sur la virilité, etc.

Je suis aussi une inconditionnelle de John Updike, en particulier *Couples* (Gallimard) et *Epouse-moi* (Folio). Ce romancier américain a une façon extrêmement acerbe de dépeindre le couple dans toute sa violence, ses trahisons, ses adultères, d'évoquer le poids du mariage. Je retrouve également chez son compatriote James Salter ce talent pour parler du couple mais d'une façon plus douce, comme dans *Un bonheur parfait*. De lui, j'adore encore *Un sport et un passe-temps* (Points), un roman érotique qui m'a bouleversée et que j'offre souvent à mes amis : cette histoire d'une relation amoureuse et sexuelle, dans les Etats-Unis des années 1960, est très bien écrite, très sensuelle.

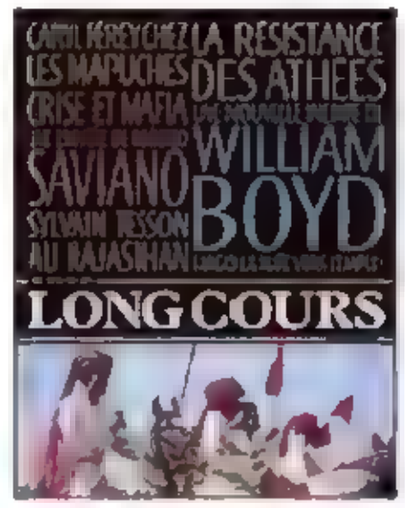
Autre grand plaisir de lecture, *Théra, Mari et femme* et *Vie amoureuse* de l'Israélienne Zeruya Shalev (Folio) : elle décrit très bien le rapport homme-femme, la violence du désir. Quant à *Sévère* de Régis Jauffret (Seuil), je l'ai lu tout de suite car je connaissais son œuvre : j'apprécie sa façon de prendre des axes durs, aigus. J'aime être dérangée par les livres, qu'ils me laissent des traces... »

Propos recueillis par Delphine Peras

* Réalisatrice du film *Une histoire d'amour*, interprété par Benoît Poelvoorde et Laetitia Casta, dont *Lire* est partenaire : une adaptation clinique et élégante du roman choc de Régis Jauffret, *Sévère*. En salles le 9 janvier.

Le nouveau Long Cours

Nouvelle revue littéraire (publiée par le groupe Express Roularta, éditeur de *Lire*), le numéro 2 de *Long Cours* vient de paraître en librairie. Au sommaire de ses 200 pages : une nouvelle inédite du romancier William Boyd, un texte sur la chasse de l'Américain Jim Fergus, un reportage à Fargo de Fabrice Humbert (*L'Origine de la violence*), un récit de Caryl Férey chez les Mapuches ou encore Sylvain Tesson au Rajasthan. Et une enquête exclusive (et terrifiante) de Roberto Saviano dans laquelle l'auteur de *Gomorra* révèle comment les mafias profitent de la crise financière internationale. N°2, 15 €.



P. OUARSE/EP ASSOC

Gallimard présente

les ateliers de la nrf

Des ateliers d'écriture uniques

L'ÉCRITURE DE SOI par Éric Fottorino

Auteur chez Gallimard

L'écriture de l'intime soulève mille interrogations. Qui est ce « je » et à qui s'adresse-t-il ? Ai-je vraiment des choses intéressantes à dire sur moi ? Dois-je dire la vérité ou le roman est-il le meilleur travestissement de soi ? Il existe de multiples manières d'écrire à partir de soi. Elles vont du réalisme abrupt au « mentir vrai » d'Aragon. Autobiographie, autofiction, transposition romanesque d'émotions vivement ressenties dans sa chair et son cœur. Le propos de cet atelier est de cerner ce « je » et d'apprivoiser l'écriture de soi en éprouvant les obstacles dressés, invisibles, sur la page blanche. Écrire sur soi ne s'apprend pas. Le défi consiste à s'accepter parce qu'on écrit, parce qu'on écrit...

L'ÉCRITURE COMME AVENTURE par Hedi Kaddour

Auteur chez Gallimard

Comment écrire des récits qui se tiennent et tiennent leur lecteur ? Il n'y a pas de recette, il n'y a qu'un moyen : partir à l'aventure. On écrira beaucoup dans cet atelier. Écrire, réécrire, reprendre ce qui ne va pas. Et dans cette reprise de ce qui ne va pas, quelque chose se met à aller. Il y a un risque dans tout cela : casser l'élan. C'est tout l'art de ce genre de réunion : faire en sorte que la reprise ne tue pas le désir, mais le rende plus exigeant. Plus efficace aussi : il s'agit certes d'écrire pour être soi, mais aussi pour être lu. Tout au long des séances, le travail sera centré sur le récit, bref ou long.

LA FABRIQUE DU RÉCIT par Jean-Marie Laclavetine

Auteur et Éditeur chez Gallimard

Construire un récit comme on construit un feu. L'atelier propose un accompagnement actif et personnalisé à la recherche du combustible. Écrire, c'est aller là où je n'avais pas idée de m'aventurer, découvrir des formes que je ne me serais pas cru capable d'inventer. L'atelier se déroulera en deux sessions indépendantes : la première (de janvier à mars 2013) sera principalement consacrée aux formes courtes : aphorismes, contes, dialogues, nouvelles brèves... ; la seconde (automne 2013) s'intéressera plus spécifiquement au travail romanesque. L'objectif est d'aboutir à la rédaction par chaque participant d'une nouvelle ou d'un premier chapitre de roman.

Inscrivez-vous dès maintenant sur www.ateliersdelanrf.fr

MAGAZINE

CE QUE LA PRESSE EN PENSE

Chaque mois, *Lire* vous offre les coups de cœur et les coups de griffe des principaux critiques.

	Mohammed Aïssaoui (Le Figaro littéraire)	Olivier Mony (Sud-Ouest)	Bernard Lehut (RTL)	Nathalie Crom (Télérama)	Pierre Vasseur (Le Parisien)
Jean Echenoz *14* (Minuit)	★★★★	★★★	★★★	★★★★	★★★★
Patrick Modiano *L'Herbe des nuits* (Gallimard)	★★★★	★★★★	★★★★	★★★★	★★★
Alexandre Jardin *Joyeux Noël* (Grasset)	/	/	★	/	★★★★
Joël Dicker *La Vérité sur l'affaire Harry Quebert* (De Fallois/L'Age d'homme)	★★★	★	★★★	★	★★★
Vassilis Alexakis *L'Enfant grec* (Stock)	★★★	★★	★★	★★★	★★★
Félicité Herzog *Un héros* (Grasset)	★★	★★★	★	★★	★★★
Laurent Gaudé *Pour seul cortège* (Actes Sud)	★★	/	★★	/	★★
Gaspard-Marie Janvier *Quel trésor !* (Fayard)	★★★	/	/	/	/
→ Coup de cœur	**Carole Fives** *Que nos vies aient l'air d'un film parfait* (Le Passage)	**Bernard Chambaz** *Caro Carissimo, Puccini* (Gallimard)	**Pierre Assouline** *Une question d'orgueil* (Gallimard)	**Jacques Roubaud** *Ode à la ligne 29 des autobus parisiens* (Attila)	**François Simon** *Dans ma bouche* (Flammarion)

Ils ont aimé : ★★★★ à la folie ★★★ beaucoup ★★ un peu ★ à peine ☆ pas du tout / pas lu

PROCHAINEMENT AU GOETHE INSTITUT
Plongez dans la littérature allemande

INGO SCHULZE LIT
Soirée avec l'auteur, son traducteur Alain Lance et Nicole Colin

JOSEPH ROTH : LA MARCHE DE RADETZKY
Débat et lecture dans le cadre du Literatursalon Fried Nielsen

LA POÉSIE À L'ÈRE DE LA GLOBALITÉ
Poèmes, textes et extraits de vidéos de Jochen Winter, versions françaises présentées par D. Pinon

Plus d'infos : www.goethe.de/paris

GOETHE INSTITUT

Marcel Proust
inédit

Onze textes du jeune Marcel Proust, ignorés du grand public et parus à la fin du XIXe siècle, sont réunis et publiés pour la première fois dans un livre, aux Editions des Busclats, préfacé par Jérôme Prieur et intitulé *Le Mensuel retrouvé*. En novembre 1890, le futur écrivain, alors âgé de 19 ans, fait paraître son premier texte dans cette revue, *Le Mensuel*, où il va collaborer jusqu'en septembre 1891, sous divers pseudonymes – Etoile filante, de Brabant, Fusain, Y, Bob, Pierre de Touche –, sous ses simples initiales (M. P.) et, une fois seulement, sous son vrai nom. Ses écrits sont des chroniques qui ont trait à la mode, à la vie mondaine et culturelle, ou des commentaires d'expositions ou encore le compte rendu d'un recueil de poésie... Le jeune dandy fait alors ses premiers pas dans les salons et l'univers parisien des arts et des lettres. Il y fourbit sa plume, s'encanaille au music-hall, glisse un court poème, et publie deux récits. Dans le premier, il évoque des « choses normandes », les paysages de gazon et de mer qu'il ne cessera de revisiter dans *A la recherche du temps perdu*. Dans l'autre, intitulé « Souvenir », il met en scène une certaine Odette qu'un narrateur encore anonyme a jadis aimée et dont il se souvient des années plus tard avec nostalgie.

D.P. (avec AFP)

MAGAZINE

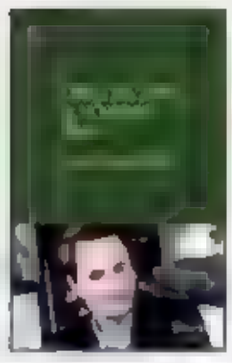
LE CHOIX DES LIBRAIRES

LA TABLE DES AUTRES

par Michael Ondaatje,

traduit de l'anglais par Michel Lederer, 258 p., L'Olivier, 22,50 €

« Nous sommes conviés à embarquer sur un paquebot avec un gamin de 11 ans qui va du Sri Lanka vers l'Angleterre inconnue pour rejoindre une mère presque inconnue aussi. Un roman d'initiation par excellence, pensez-vous au départ. Oui, mais pas seulement ! Nous explorons le bateau des soutes aux premières classes, commettons quelques espiègleries, et observons insatiablement les passagers et membres d'équipage, tentant de déchiffrer leurs secrets. Tout pétille, vibre et scintille sur le paquebot d'Ondaatje, le magicien-conteur... »

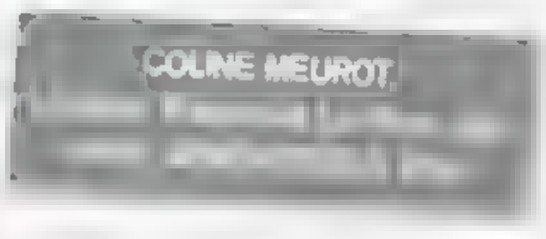


DANS MA TÊTE, JE M'APPELLE ALICE

par Julien Dufresne-Lamy,

224 p., Stock, 18,50 €

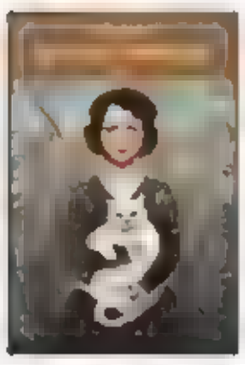
« Une célébration schizophrénique et ludique de la littérature comme remède aux maux de la vie... A lire pour saluer le pouvoir salvateur des mots et jouer avec la Littérature ! C'est à un véritable défilé de stars de la littérature que nous convie Julien Dufresne-Lamy dans une parade de monstres sacrés parfois drolatiques, souvent dramatiques mais toujours salvateurs ! L'écriture se joue de l'espace et du temps dans une partie de cache-cache très érudite et drôle avec la folie. Alice tombe mais se raccroche à la littérature. Suivez-la dans son terrier... »

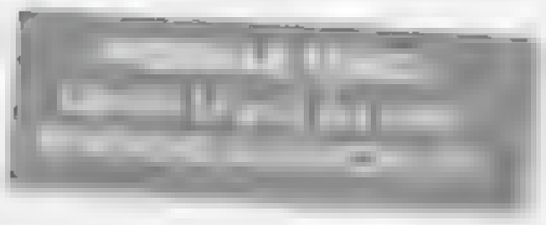


LES DERNIERS JOURS DE SMOKEY NELSON par Catherine Mavrikakis, 330 p.,

Sabine Wespieser, 22 €

« Quatre voix se succèdent pour évoquer les "derniers jours de Smokey Nelson", qui doit être exécuté. Chaque voix est un portrait de l'Amérique d'aujourd'hui : puritaine ou avide de liberté, noire ou raciste. Catherine Mavrikakis sait faire parler chaque personnage dans un langage qui leur est propre, les faire évoluer dans des mondes différents alors qu'ils ne sont tous que le reflet de l'Amérique... »



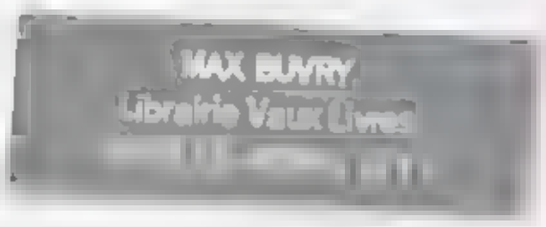


LES ORPHELINES D'ABBEY ROAD, VOL. 1 : LE DIABLE VERT

par Audren,

282 p., L'Ecole des loisirs, 14,80 €

« L'orphelinat d'Abbey Road est tenu par des religieuses qui sont loin d'être tendres. C'est là que vivent Margarita, Prudence, Joy, Ginger... enfants et adolescentes, elles tentent de se soutenir contre les mauvais traitements dont elles sont victimes. Dans ce roman où règnent à la fois un mystère opaque et une ambiance féerique, les héroïnes sont mises à l'épreuve. Entre magie et fantastique, amitiés et solidarité, *Les Orphelines d'Abbey Road* est un roman envoûtant. »



LA CAPITANA

par Elsa Osorio,

traduit de l'espagnol (Argentine) par François Gaudry, 334 p., Métailié, 20 €

« Micaela Feldman de Etchebéhère (1902-1992) a toujours été aux côtés de ceux qui souffraient. Roman historique, d'aventures, portrait d'une femme exceptionnelle, amoureuse et engagée qui a constamment cru en un monde meilleur et juste, et d'une vie militante désintéressée. Ce texte émouvant vous plonge au cœur de l'histoire tumultueuse du XXe siècle. »

Retrouvez tous les choix des libraires sur le site :

lechoixdeslibraires.com

ÉDITIONS THÉLÈME

PRIX GONCOURT 2012

JÉRÔME FERRARI

EN LIVRE AUDIO

Le sermon sur la chute de Rome

lu par Pierre-François Garel — 1 CD MP3

Retrouvez aussi Laurent GAUDÉ, Amélie NOTHOMB, Victor HUGO, Haruki MURAKAMI, Jean-Christophe GRANGÉ, Marcel PROUST, Pierre BOURDIEU, Lisa GARDNER, Ray BRADBURY, Raymond CARVER...

Lus par Michael LONSDALE, Lambert WILSON, Jacques WEBER, Isabelle CARRÉ, Denis PODALYDÈS, André DUSSOLLIER, Élodie HUBER, Guillaume GALIENNE...

ET TOUT NOTRE CATALOGUE SUR

WWW.EDITIONSTHELEME.COM

OFFRE SPÉCIALE "LIRE"

15 € au lieu de 21 €

Envoyez cette "Offre Lire", accompagnée d'un chèque à Éditions Thélème, 10 rue de Pontoise 75005 Paris ou **commander sur notre site www.editionstheleme.com code-promotion : lire2012**

Nom - Prénom :

Adresse :

Email :

la CHRONIQUE DE FABRICE GAIGNAULT

BASTON, BIBINE ET PETITES BÉBÊTES

Alors que j'enquêtais à Aspen sur Claudine Longet, la chanteuse qui tua son amant skieur dans les années 1970, je ne pouvais rencontrer un témoin de cette ténébreuse affaire sans tomber sur l'ombre écarlate de Hunter S. Thompson. L'homme s'était quelque temps auparavant pulvérisé « façon puzzle » dans sa proche maison transformée en camp retranché avec écriteaux fortement dissuasifs. A la Woody Creek Tavern, l'un de ses proches me montra la table de feu le « Gonzoman », à droite en rentrant, l'endroit de prédilection des hors-la-loi dans les saloons, prêts à dégainer et à ficher le camp. Hunter Thompson était, avec Jack Nicholson, Sonny Bono et James Salter, l'un des personnages marquants de la cuvée Aspen Seventies où l'on ne descendait pas que des pistes et où tâter de la poudreuse avait deux sens, diurne et nocturne, bien différents. Voici que nous tombe du ciel, ou presque, une petite météorite inédite : le récit de Hunter Thompson, envoyé au début des années 1980 couvrir à Hawaï, *Le Marathon d'Honolulu*. Comme toujours, le journaliste rémunéré se fait doubler dès les premières pages par le grand écrivain qu'il est, lâché dans un grand sprint littéraire de pur délire. Peu intéressé par la meute des coureurs décrite comme un grotesque fleuve de muscles luisants, le voici embringué dans des histoires de dealers à chemise à fleurs et lunettes miroir aviateur, avant de devoir affronter un ouragan, une armée de barjots sous amphétamines et de capitaines bidon de rafiots prenant l'eau… Attachez vos ceintures et lâchez vos zygomatiques, vous ne regretterez pas cette balade *touristique* en enfer.

Autre inédit en format poche, à boire cul sec, *B comme bière* de Tom Robbins, le contemporain de Thompson, assez allumé pour être intronisé un temps « l'écrivain le plus dangereux d'Amérique ». Le derviche tourneur de la culture pop, aux phrases qui vous mènent là où ne s'attend pas à arriver, plein de *nonsense*, de poésie et de subversion douce, nous présente Gracie, 6 ans au pays des merveilles de la bière. Une Zazie des temps modernes décidée à carapater jusqu'aux sources de cette boisson couleur pipi que des flopées d'hommes vénèrent et qui la mènera en compagnie d'un certain docteur Proust jusqu'au Costa Rica. Rien de saoulant, plutôt enivrant, ce Robbins-là.

Will Cuppy, collaborateur subtil du *New Yorker* de l'entre-deux-guerres, décida en 1949 que la plaisanterie avait assez duré. Rideau. Mais auparavant il avait donné des merveilles de chroniques où le désespoir manucuré le disputait à la connaissance érudite du monde animal. C'est le seul type que je connaisse dont les titres sont si bons que l'on pourrait se passer de lire la suite. Après *Comment reconnaître vos amis des grands singes*, voici *Comment cesser d'exister*. Bien que le sujet de ses observations loufoques soit des animaux (du serpent jarretière au mammouth laineux), on aura compris que derrière ces petites et grosses bêtes se dessine la figure énigmatique de l'homme, cet inconnu qui devrait le rester encore longtemps pour permettre aux bons écrivains de faire leur travail d'exploration.

★★★ ***Le Marathon d'Honolulu*** par **Hunter S. Thompson**, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Nicolas Richard, 216 p., Tristram/Souple, 7,95 €
★★ ***B comme bière*** par **Tom Robbins**, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par François Happe, 154 p., Gallmeister/Totem, 8,90 €
★★ ***Comment cesser d'exister*** par **Will Cuppy**, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Beatrice Vierne, 156 p., Rivages Poche, 7,65 €

SUR LA TABLE DES NOUVEAUTÉS

David GROSSMAN

Son fils soldat risque sa vie. Ora trompe sa crainte en marchant à travers la Galilée.

C'est en Israël, le pays natal de David Grossman, toujours sous la menace de conflits violents ou d'attentats, que vit l'héroïne d'*Une femme fuyant l'annonce*. Ora, mère de deux enfants dont le cadet, Ofer, vient de partir en opération de maintien de l'ordre dans des territoires occupés, redoute qu'on vienne l'informer un jour ou l'autre de la mort de son fils. Plus le temps passe et plus l'étau d'angoisse se resserre. Ora choisit de fuir, de s'éloigner de son foyer. Dans sa fuite qui devait être à l'origine une randonnée, elle emmène Avram, son premier amour. David Grossman relate leur marche en Galilée. Le présage de mort qui menace l'équilibre de sa famille, Ora décide de le combattre et d'exorciser sa peur en se penchant sur la douleur d'Avram.

David Grossman

Ironie tragique, c'est pendant la rédaction de ce roman que David Grossman apprendra la mort de son propre fils, engagé dans la guerre du Liban en 2006.

Porté par un style magistral, ce roman aussi envoûtant que dérangeant a reçu le prix Médicis étranger à l'unanimité du jury. La rédaction de *Lire*, qui l'a élu Meilleur Livre de l'année 2011, se réjouit de sa sortie en poche.

Marion Settier

★★★ ***Une femme fuyant l'annonce (Icha boharat mibsora)*** par **David Grossman**, traduit de l'hébreu par Sylvie Cohen, 784 p., Points, 8,90 €

SOUS LE SAPIN DE NOËL,
LES HISTOIRES SE CONTENT
ET SE RACONTENT,
OFFREZ UN AUDIOLIB.

PLUS DE 250 LIVRES AUDIO À DÉCOUVRIR
EN LIBRAIRIE ET SUR WWW.AUDIOLIB.FR

2 fois plus qu'un livre

MAGAZINE

LE MATCH Arbitré par Delphine Peras

Agacements vs énervements

Jean-Louis FOURNIER

> L'AUTEUR : Célèbre pour ses essais décalés, de *La Grammaire française et impertinente* à *Je vais t'apprendre la politesse, p'tit con !*, il a obtenu le prix Femina 2008 pour *Où on va, papa ?*, évocation de ses deux fils handicapés. **> LE LIVRE :** Du scooter des mers assourdissant aux ritournelles insupportables des musiciens dans le métro, des mauvais croissants au sacro-saint principe de précaution, des pigeons qui chient partout aux clauses de contrat imprimées en tout petits caractères, l'auteur liste une cinquantaine de sujets qui l'agacent profondément. **> LA PHRASE :** « Pourquoi, chez certains fleuristes, les bouquets sont emballés avec du papier sur lequel il y a déjà des fleurs dessinées ? » **> POINTS FORTS :** L'art de pointer du doigt des désagréments qui font (presque) l'unanimité. **> POINTS FAIBLES :** D'une mauvaise humeur assumée, l'ensemble n'est pas toujours d'un humour très fin.

Ça m'agace ! par **Jean-Louis Fournier,** 190 p., Anne Carrière, 15 €

Marie-Ange GUILLAUME

> L'AUTEUR : Biographe de Desproges et de Goscinny, cette jeune sexagénaire a beaucoup écrit pour la jeunesse. Elle est aussi l'auteur de *Tout le cimetière en parle*, *La Dernière Nuit*, ou encore *Qui dit chat dit chien !*, illustré par Florence Cestac. **> LE LIVRE :** Les voisins, l'ennui d'un dimanche à la campagne, les publicités à côté de la plaque, les non-fumeurs, la tyrannie de l'hygiénisme, le garçon de café indifférent, les hotlines, etc. En quatre-vingts chapitres, de longueur variable, Marie-Ange Guillaume s'en prend à toutes ces nuisances qui gâchent le quotidien. **> LA PHRASE :** « Z'ont vraiment besoin de nous coller en déco la feuille de laitue qui marine dans son jus sur le bord de l'assiette ? » **> POINTS FORTS :** Un angle d'approche original, du style, un vrai sens de l'autodérision. **> POINTS FAIBLES :** Certains passages un peu superfétatoires, comme celui sur le moustique.

Ça m'énerve par **Marie-Ange Guillaume,** 190 p., Le Passage, 17 €

➔ Le vainqueur

Si Jean-Louis Fournier a l'agacement contagieux, il reste trop désinvolte : on préfère de loin la subtilité des textes de Marie-Ange Guillaume. *Ça m'énerve*, ça le fait !

ADIEU À

Georges Chaulet, écrivain, 81 ans. Auteur de plus de 150 livres pour la jeunesse, il est surtout connu pour son héroïne, *Fantômette*. Avec 52 titres parus (dont le premier en 1961) dans la collection Bibliothèque rose, la justicière masquée de Georges Chaulet a marqué plusieurs générations de lecteurs. Né en 1931 à Paris, c'est après une école d'architecture que Georges Chaulet se met sérieusement à l'écriture et décide d'en faire son métier. En 1957 est publié son premier roman chez Casterman qui inaugurera sa série *Les 4 As*. (13 octobre)

Jacques Dupin, poète, spécialiste d'art et biographe, 85 ans. Né en 1927 en Ardèche, il quitta sa terre natale pour entreprendre des études de droit à Paris. C'est à cette occasion qu'il s'essayera à l'écriture et rencontrera René Char. Ce dernier préfacera son premier recueil de poésie, *Cendrier du voyage* (éditions Guy Lévis Mano). Poète reconnu, il s'illustrera pourtant dans le domaine de l'art. Biographe officiel de Miró, spécialiste de l'œuvre de Tàpies et Giacometti, il publiera de nombreux ouvrages sur le sujet. Les éditions Actes Sud sortiront en décembre *Ecrits sur l'art* de Michel Leiris, dont Jacques Dupin a signé l'avant-propos. (27 octobre)

Han Suyin, écrivain, 95 ans. Née en 1917 en Chine d'un père chinois et d'une mère belge, Han Suyin a publié notamment *Multiple Splendeur* (1952, porté au cinéma par Henry King : *La Colline de l'adieu*, en 1955) et *Fleur de soleil : histoire de ma vie*, autobiographie parue chez Plon (1988). Elle se fit surtout connaître comme sinologue. Simon Leys déplora son soutien à Mao Tsé-toung, y compris jusqu'à la première phase de la Révolution culturelle, en même temps que son opportunisme. (2 novembre)

LES PRIMÉS

● **JOËL DICKER** Grand Prix du roman de l'Académie Française et Goncourt des lycéens pour *La Vérité sur l'affaire Harry Quebert* (De Fallois/L'Age d'homme) ● **PATRICK DEVILLE** Prix Femina pour *Peste & Choléra* (Seuil) ● **JULIE OTSUKA** Prix Femina étranger pour *Certaines n'avaient jamais vu la mer* (Phébus) ● **TOBIE NATHAN** Prix Femina essai pour *Ethno-roman* (Grasset) ● **PHILIPPE DJIAN** Prix Interallié pour *« Oh... »* (Gallimard) ● **EMMANUELLE PIREYRE** Prix Médicis pour *Féerie générale* (L'Olivier) ● **AVRAHAM B. YEHOSHUA** Prix Médicis étranger pour *Rétrospective* (Grasset/Calmann-Lévy) ● **DAVID VAN REYBROUCK** Prix Médicis essai pour *Congo, une histoire* (Actes Sud) ● **JÉRÔME FERRARI** Prix Goncourt pour *Le Sermon sur la chute de Rome* (Actes Sud) ● **FRANÇOIS GARDE** Prix Jean-Giono pour *Ce qu'il advint du sauvage blanc* (Gallimard) ● **ANTONIO MUÑOZ MOLINA** Prix Jean-Monnet pour *Dans la grande nuit des temps* (Seuil) ● **ALEXANDRA VARRIN,** Prix Claude-Milan pour *C'est maman qui a tué le père Noël* (Léo Scheer) ● **BASTIEN VIVÈS, FLORENT RUPPERT ET JÉRÔME MULOT** Prix Landerneau BD pour *La Grande Odalisque* (Dupuis) ● **JOCELYNE SAUCIER** Prix France-Québec pour *Il pleuvait des oiseaux* (XYZ) ● **TIERNO MONÉNEMBO** Grand Prix du roman métis pour *Le Terroriste noir* (Seuil) ● **SCHOLASTIQUE MUKASONGA** Prix Renaudot pour *NotreDame du Nil* (Gallimard) ● **FRANCK MAUBERT** Prix Renaudot essai pour *Le Dernier Modèle* (Mille et Une Nuits) ● **PASCALE GAUTIER** Prix Renaudot poche pour *Les Vieilles* (Folio) ● **MATHIEU RIBOULET** Prix Décembre pour *Les Œuvres de miséricorde* (Verdier) ● **OSCAR COOP-PHANE** Prix de Flore pour *Zénith-Hôtel* (Finitude) ● **NICOLAS D'ESTIENNE D'ORVES** Prix Cazes pour *Fidélités successives* (Albin Michel) ● **LESLIE KAPLAN** Prix Wepler pour *Millefeuille* (P.O.L) ● **PASCAL RAMBERT** Grand Prix de la littérature dramatique pour *Clôture de l'amour* (Les Solitaires intempestifs) ● **PAUL FOURNEL** Prix Jules-Rimet pour *Anquetil tout seul* (Seuil) ● **LOUISE ERDRICH** National Book Award pour *The Round House* (Harper) ● **LIONEL DUROY** Prix Renaudot des lycéens pour *L'Hiver des hommes* (Julliard) ● **JAKUTA ALIKAVAZOVIC** Prix de la page 111 pour *La Blonde et le Bunker* (L'Olivier) ● **CHRISTOPHE CARLIER** Prix du premier roman pour *L'Assassin à la pomme verte* (Serge Safran)

MARIE-FRANCE/RAPHO

« Bernard Pivot signe un livre réjouissant : roman ou autobiographie ? »

France Soir, L'Express

« La vraie-fausse confession, drôle et affûtée, du Roi Lire »

Thomas Mahler, *Le Point*

« Pivot est drôle, touchant, émouvant. »

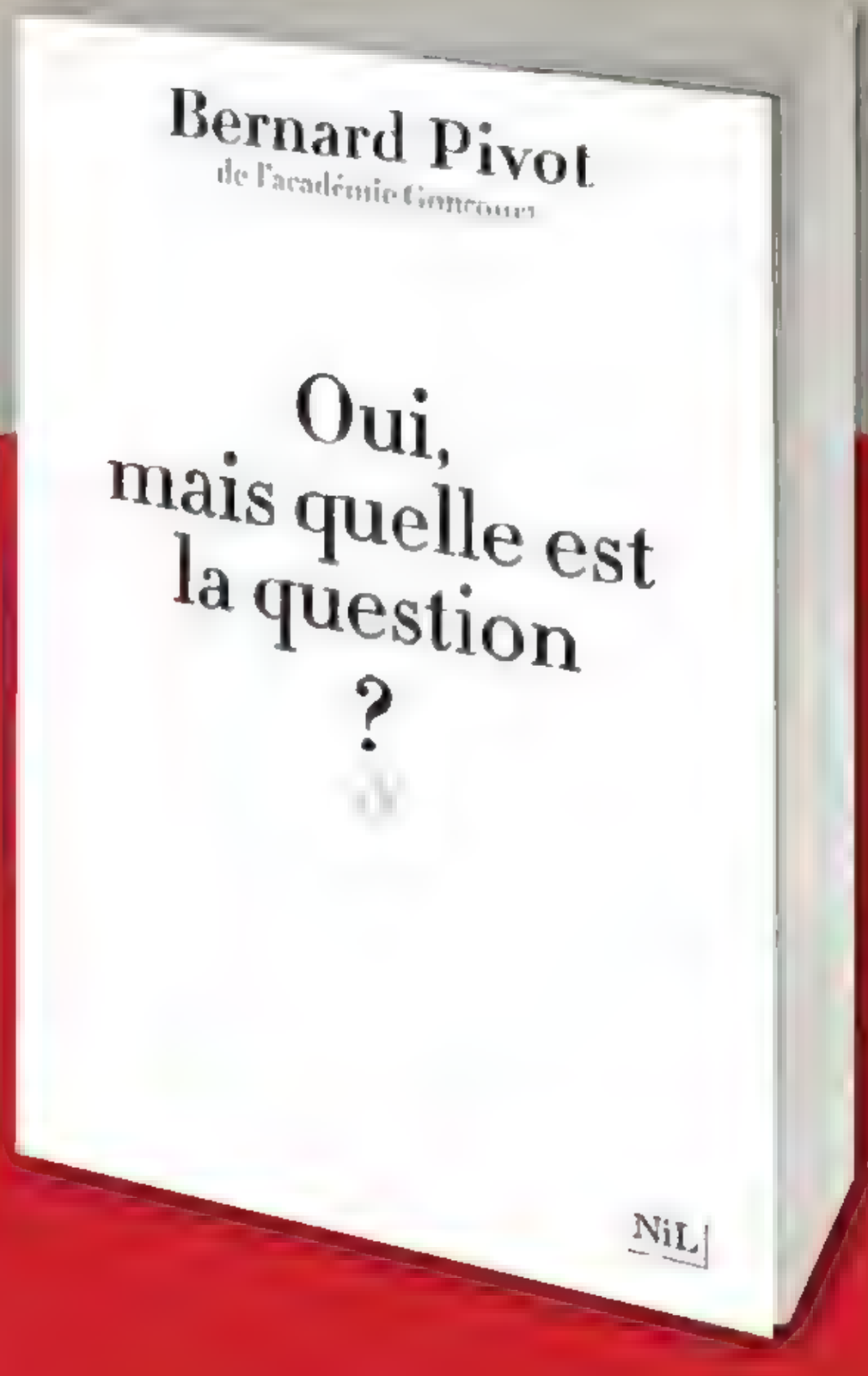
Nelly Kaprièlian, *Les Inrockuptibles*

« Un roman malicieux, intelligent. »

Pierre Vavasseur, *Le Parisien*

« Un récit émouvant à la Marcel Aymé, qui tient du roman à clef et de la fable. »

Jérôme Garcin, *La Provence*



Également disponible en version numérique

NiL

www.nil-editions.fr

MAGAZINE

RADIO

● **VOX LIBRI – Les Livres ont une voix** (Radio Notre Dame & librairie La Procure, 11 h) par Philippe Delaroche. **26 nov. :** Joël Dicker pour *La Vérité sur l'affaire Harry Quebert* (De Fallois) **3 déc. :** Michel de Grèce pour *Une promenade singulière à travers l'Histoire* (JC Lattès) **10 déc. :** Eugène Green pour *Les Atticistes* (Gallimard) **17 déc. :** Jean-Noël Lafargue pour *Les Fins du monde* (François Bourin Editeur) **24 déc. :** Jean-Loup Chiflet pour *Dictionnaire amoureux de l'humour* (Plon) **31 déc. :** Jean-Claude Berchet pour *Chateaubriand* (Gallimard). ● **LE MASQUE ET LA PLUME** (France Inter, 20 h) par Jérôme Garcin. **23 déc. :** théâtre avec *Un chapeau de paille d'Italie* de Labiche par Corsetti (Comédie- Française) ; *Volpone* de Ben Jonson par Nicolas Briançon (Madeleine) ; *La Marquise de Cadouin* de Gaëtan Peau (Rond-Point) ; *La Place royale* de Corneile par Anne-Laure Liégeois (Vieux-Colombier) ; *West Side Story* (Châtelet) ; Cirque Alexis Gruss, l'art de la piste. ● **CLARA ET LES CHICS LIVRES** (France Inter, 15 h) par Clara Dupont-Monod. **8 déc. :** *Métamorphoses* de François Vallejo (Viviane Hamy) **15 déc. :** *Les Frasques de la Belle Epoque* de Bruno Fuligni (Albin Michel) **22 déc. :** *Ça m'énerve* de Marie-Ange Guillaume (Le Passage)

TÉLÉ

● **AU FIELD DE LA NUIT** (TF1, 1 h 05) par Michel Field. **3 déc. :** Giacometti et Ravenne (BD), Bernard Werber (livre), Ornela Vorpsi (livre), Sylvain Tesson (livre), Kad et Olivier (cinéma) ● **DANS LA PEAU D'ITALO CALVINO** (Arte, mercredi, 22h30) **19 déc. :** un film de Damian Pettigrew avec Neri Marcoré dans le rôle d'Italo Calvino. ● **UN LIVRE UN JOUR** (France 3, tous les jours, 17 h 20) par Olivier Barrot. **3 déc. :** *Les Deux Messieurs de Bruxelles* d'Eric-Emmanuel Schmitt (Albin Michel) **4 déc. :** *Passion de l'énigme* de Diane de Margerie (Mercure de France) **5 déc. :** *Avec une légère intimité : le concert d'une vie au cœur du siècle* de Céline et Madeleine Malraux (Larousse) **6 déc. :** *La Route de la Kolyma : voyage sur les traces du goulag* de Nicolas Werth (Belin) **7 déc. :** *Brefs Récits pour une longue histoire* de Roger Grenier (Gallimard) ● **DANS QUELLE ÉTAGÈRE** (France 2, tous les jours, 9 h 05) par Monique Atlan. **4 déc. :** *La Mémoire du plomb* de Karl Laske (Stock) **5 déc. :** *L'Homme simplifié : le syndrome de la touche étoile* de Jean-Michel Besnier (Fayard) **6 déc. :** *28 paradis, 28 enfers* de Patrick et Marie Modiano, Dominique Zehrfuss (Le Promeneur) **7 déc. :** *L'Herbier de Marie-Antoinette* d'Elisabeth de Feydeau (Flammarion)

La Grande Librairie

Retrouvez François Busnel sur France 5, tous les jeudis, 20 h 35, rediffusion dimanche, 23 h.

france5.fr

6 déc. : *En souvenir d'André* de Martin Winckler (P.O.L), *La Patiente* de Jean-Philippe Mégnin (Le Dilettante), *L'Homme qui regardait la nuit* de Gilbert Sinoué (Flammarion) **13 déc. :** émission spéciale Histoire enregistrée dans la galerie des Glaces du château de Versailles avec Paul Veyne et Jean-Marie Rouart **20 déc. :** émission spéciale enregistrée à l'Opéra-Comique avec Ariane Ascaride, Gérard Darmon, Jérôme Deschamps, Michel Fau, Brigitte Fossey, Guillaume Gallienne, Hippolyte Girardot, Judith Godrèche, Laurent Lafitte, Olivier Marchal, Natacha Régnier, Laurent Stocker, Jean Rochefort.

L'AGENDA

DU 28 NOVEMBRE AU 3 DECEMBRE

Le 28e Salon du livre et de la presse jeunesse de Montreuil (93) aura pour thème cette année l'aventure. Avec, toujours, des rencontres, des lectures, des expositions, des ateliers artistiques et des remises de prix. Rendez-vous au Pôle Presse, au Pôle Numérique ou encore au Pôle Voix pour découvrir et appréhender la littérature jeunesse et ses différents supports. A l'Espace Paris-Est Montreuil, 128, rue de Paris, 93100 Montreuil. **Rens. :** www.slpj.fr

DU 3 AU 8 DECEMBRE

La 13e édition de Ritournelles à Bordeaux (33), festival littéraire et d'arts contemporains, qui accueillera notamment cette année Laure Adler, Michelle Porte ou encore Benoît Jacquot. Une semaine littéraire qui mettra à l'honneur le cinéma avec des tables rondes et des projections et étudiera l'œuvre de Marguerite Duras en qualité d'écrivain et de réalisatrice.
Rens. : www.ritournelles.fr

DU 7 AU 9 DECEMBRE

La 15e édition du Salon du polar de Montigny-lès-Cormeilles (95) mettra la littérature policière et la culture de l'enquête à l'honneur. Avec des rencontres, des lectures, des expositions et même un jeu d'enquête, cette manifestation interactive et dynamique contribue à mieux faire connaître le polar et son univers noir. A l'espace Léonard de Vinci, rue Auguste-Renan, 95370 Montigny-lès-Cormeilles. **Rens. :** www.salondupolar.com

DU 7 AU 9 DECEMBRE

Le 30e festival du Livre jeunesse de Rouen est le plus ancien Salon consacré à la littérature jeunesse. La ville de Rouen organise une multitude de manifestations comme le Grand Prix de Rouen du Livre jeunesse ou encore des ateliers d'écriture collective. Sur le quai bas Jean-Moulin, 76100 Rouen.
Rens. : www.festival-livre-rouen.fr

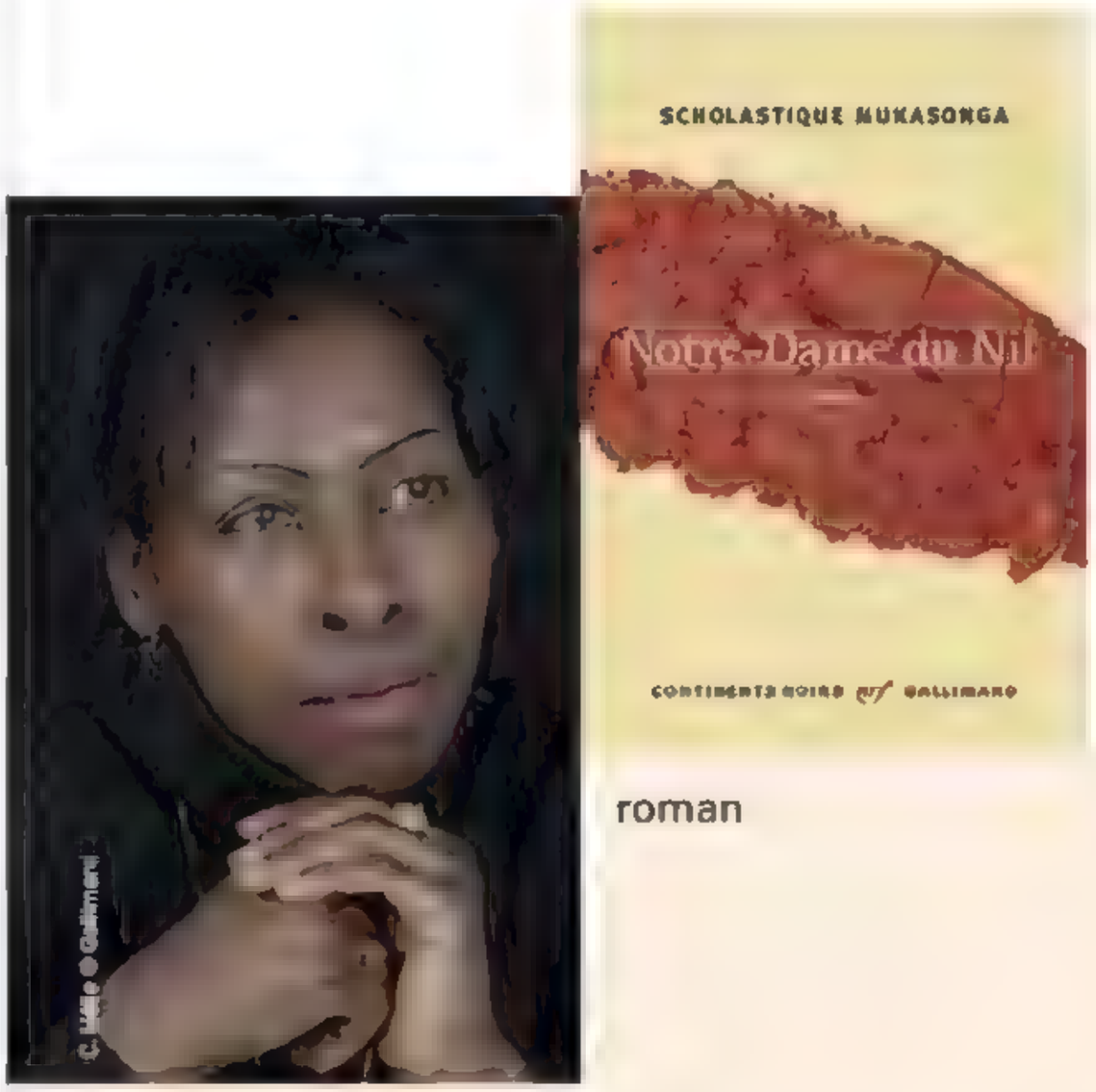
LES 8 ET 9 DECEMBRE

4e édition du Salon du livre de Boulogne-Billancourt (92). Le 8 décembre, Philippe Delaroche *(Lire)* rencontrera Boris Cyrulnik (photo). Il animera également une table ronde sur la biographie le 9 décembre ainsi qu'une rencontre avec Claude Hagège. Parmi les autres réjouissances, une conférence d'Axel Kahn, une lecture croisée avec Fabrice Humbert et Laurent Binet et différents débats et rencontres. A la Nef de l'espace Landowski, 92100 Boulogne-Billancourt. **Rens. :** www.boulognebillancourt.com

LE 10 DECEMBRE

Exil : rencontre autour de Joseph Roth, textes lus par Michel Vuillermoz, sociétaire de la Comédie-Française. Cet événement est en coproduction avec France Inter et se tiendra au théâtre de l'Odéon dans la Grande Salle (Paris 6e). **Rens. :** www.theatre-odeon.eu

Gallimard
présente



roman

Scholastique Mukasonga

Notre-Dame du Nil

« Scholastique Mukasonga écrit dans une langue lumineuse et pénétrante, pour sauver de l'oubli. *Notre-Dame du Nil* est un roman d'une rugueuse beauté, au suspens insoutenable. »
Jérôme Garcin, *Le Nouvel Observateur*

« D'une écriture âpre et tendue. Poignant et implacable. »
Christine Rousseau, *Le Monde des Livres*

PRIX RENAUDOT

nrf

LES CANARIES, AU CENTRE DU MONDE

Cet archipel situé au large des côtes africaines est une sorte de « western métaphysique » selon Houellebecq, et évoque le mystère féminin pour Breton.

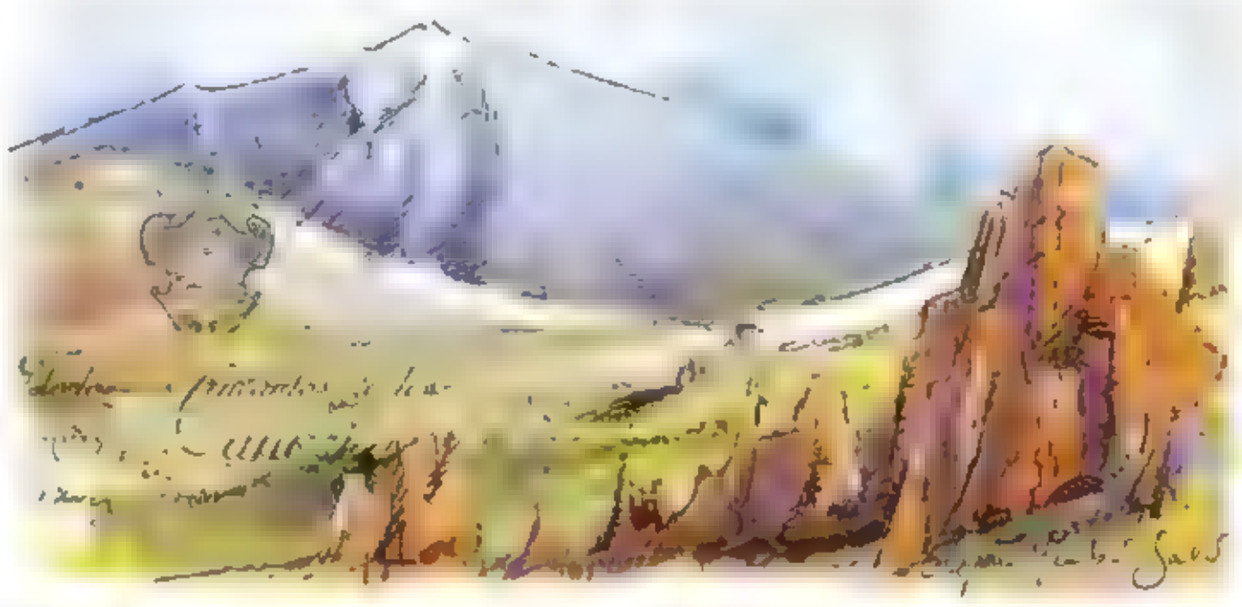
Les Anciens les appelaient « îles Fortunées ». Référence au lointain paradis des Grecs, le nom démontre la méconnaissance de ces terres arides perdues au large de Gibraltar. Car le sol y est « plus sec que la ponce », nous apprend A. t'Serstevens. « Rien n'est plus différent des autres archipels atlantides que ce noyau d'îles qu'on croirait détachées de l'Afrique, en emportant avec elles le climat, la végétation et la sécheresse du Sahara occidental. »

On doit leur découverte, bien sûr, aux hommes qui bravèrent l'Océan. « La conquête des Canaries, éternel honneur de Jean de Béthencourt et des navigateurs normands, ouvrit l'ère de la grande navigation. Elle sollicita nos hommes de mer à sonder les mystères de l'Atlantique et détermina peu à peu le mouvement maritime qui devait aboutir aux exploits de Christophe Colomb » (introduction au *Canarien*, de Jean de Béthencourt, 1422).

Voyageur moderne, l'écrivain t'Serstevens, grand ami de Cendrars, a sillonné à son tour les îles « atlantides », en quête du mythique continent perdu. Dans l'archipel espagnol, il est marqué par l'absence de pluie : « Il nous est sans doute arrivé de boire de ces eaux qu'on peut qualifier de fossiles, car elles avaient séjourné au cœur de la montagne pendant cinquante mille ans. »

André Breton se rend aux Canaries en 1935. Fasciné par le magnétisme des lieux, leur force tellurique, l'aspect de désolation, il leur consacre un chapitre entier de *L'Amour fou* : « Toute l'ombre portée sur la mer est faite des grandes étendues de sable plus noir encore qui composent tant de plages comme celle de Puerto Cruz, voilettes interchangeables entre l'eau et la terre, pailletées d'obsidienne. »

Amoureux transi d'une peintre récemment rencontrée à Paris (Jacqueline Lamba), Breton compare la nature canarienne au mystère féminin. « Le pic du Teide à Tenerife est fait des éclairs du petit poignard de plaisir que les jolies femmes de Tolède gardent jour et nuit contre leur sein. »



La végétation particulière de l'île participe à sa rêverie. « Sous la garde du plus grand dragonnier du monde la vallée de La Orotava reflète dans le ciel de perle tout le trésor de la vie végétale. »

Le surréaliste a l'impression d'être « transporté au cœur du monde même » : « Nulle part ailleurs qu'à Tenerife je n'eusse pu tenir moins écartées les deux pointes du compas dont je touchais simultanément tout ce qui peut être retiré. [...] Je regrette d'avoir découvert si tard ces zones ultra-sensibles de la terre. »

Il faut être poète, certainement, pour goûter la beauté des îles volcaniques – et saisir la véritable nature de la planète bleue, en bouillonnement permanent.

« Désert de cendre et de lave à peine refroidie » (t'Serstevens), l'île de Lanzarote a inspiré l'écrivain espagnol Fernando Arrabal. Il lui consacra, en 1988, un petit livre illustré sobrement intitulé *Lanzarote*.

Fin 1999, son ami Michel Houellebecq s'y rend déguisé en touriste, pour en rapporter le beau récit *Lanzarote* (sous-titré « Au milieu du monde », comme le sera *Plateforme*).

« Les gens pensent rarement aux Canaries... C'est un archipel au large des côtes africaines, baigné par le Gulf Stream ; le temps est doux toute l'année », lui déclare l'employée d'une agence de voyages. « Les attractions touristiques de Lanzarote sont peu nombreuses : elles sont au nombre de deux », constate l'auteur des *Particules élémentaires* une fois sur place.

Captivé par la variété des couleurs de la roche, qu'il photographie pour les besoins de son livre, Houellebecq compare le décor à celui d'un « western métaphysique » : « Le paysage n'avait pas été adouci, modelé par l'érosion ; il était d'une brutalité totale. » Ce cadre apocalyptique, voire « martien », à l'opposé du « tourisme vert », semble plaire à l'écrivain – sans oublier la présence de deux lesbiennes allemandes sur la plage. « Finalement, une semaine dans cette île, ça devait être supportable. » Et plus loin : « Je me suis allongé en méditant sur la confrontation, si directe à Lanzarote, entre ces deux puissances élémentaires : la création par le volcan, la destruction par l'océan. »

Avant la tempête, le calme règne. « Le silence était absolu. C'est à cela, me dis-je, que ressemblerait le monde, après sa mort. » Houellebecq rejoint ainsi un autre poète, André Breton, pour qui « ce paysage passionné se retirera un jour avec la mer ».

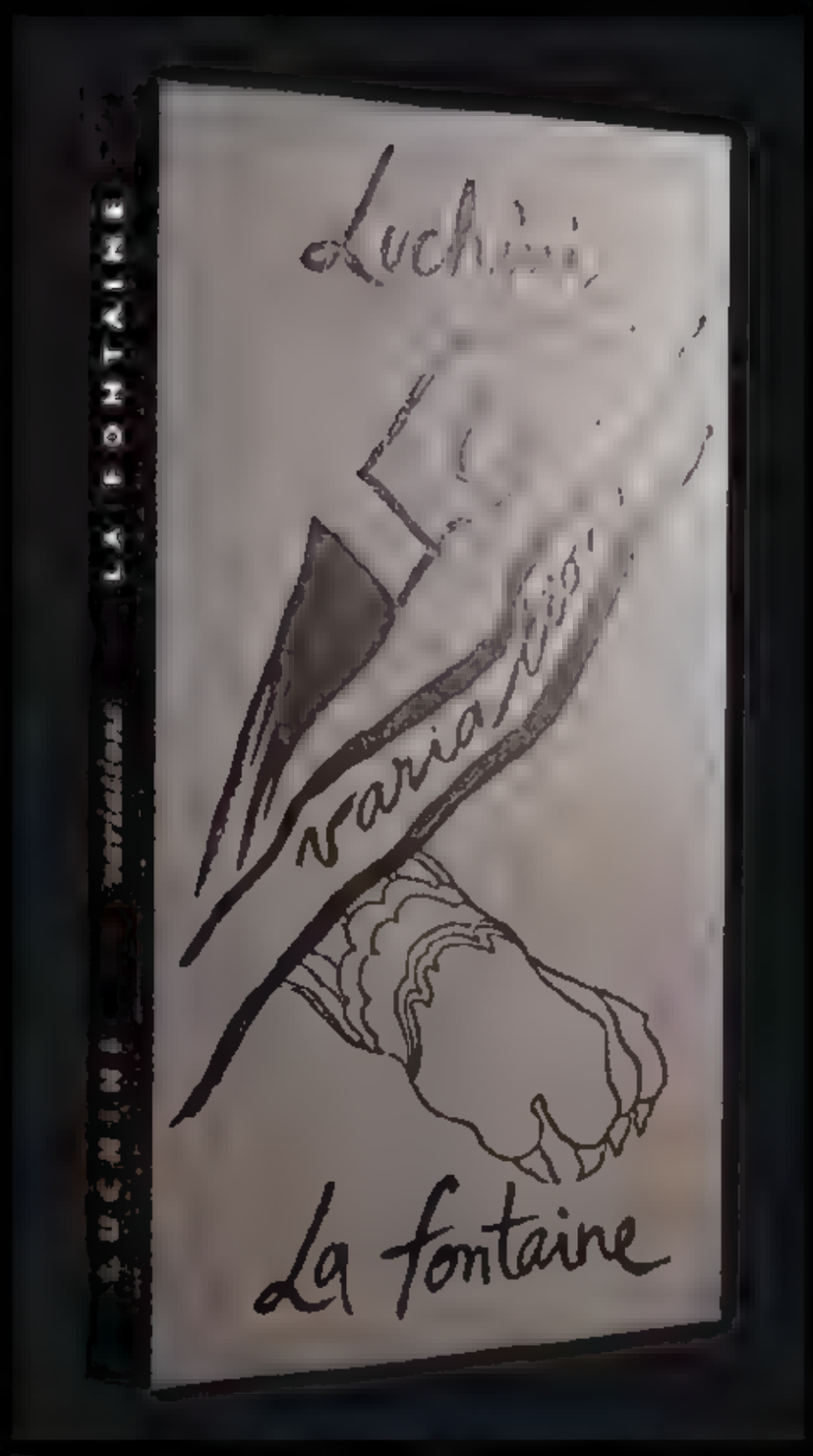
A. t'Serstevens
Le Périple des îles atlantides
(Arthaud)
André Breton
L'Amour fou
(Folio)
Michel Houellebecq
Lanzarote
(Flammarion)

STÉPHANE HUMBERT-BASSET

Ph. © Jeremy Spencer

PRIX GONCOURT DES LYCÉENS 2012

Grand Prix du Roman de L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Luchini
variations
La fontaine
LUCHINI INTERPRÈTE LA FONTAINE ET BAUDELAIRE
FILMÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS PAR YVES ANGELO


COFFRET DVD + CD + LIVRET 44 PAGES
LES 20 TEXTES ORIGINAUX
ILLUSTRÉS PAR KUNTZEL+DEYGAS
«LUCHINI VARIATIONS LA FONTAINE»
DÉJÀ DISPONIBLE
Télérama LE FIGARO Europe 1

MAGAZINE

PALMARÈS

1 / E.L. JAMES

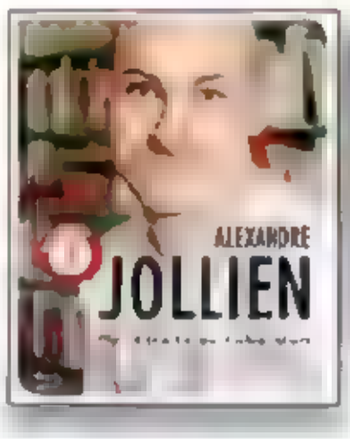
Bien avant sa sortie en France, le livre faisait l'objet d'une ample campagne de presse. Télé, radio, presse écrite : les médias ont joué le jeu, intrigués par ce prototype d'un genre (plus ou moins) littéraire : le « mummy porn ». Et les lecteurs – et lectrices – sont au rendez-vous ! La preuve : 250 000 exemplaires ont été vendus dans l'Hexagone (et plus de 40 millions dans le monde).

6 / Ken FOLLETT

Après le succès du premier tome de cette trilogie commencée en 2010, ce nouveau titre emprunte le même chemin. Il surpasse d'ailleurs le premier volet dans les ventes. Ken Follett est un auteur très attendu qui peut compter sur un large cercle de lecteurs fidèles. Il bénéficie à chaque nouvelle parution d'un bouche-à-oreille sans faille. 65 000 exemplaires ont déjà été vendus de ce deuxième volet, *L'Hiver du monde*.

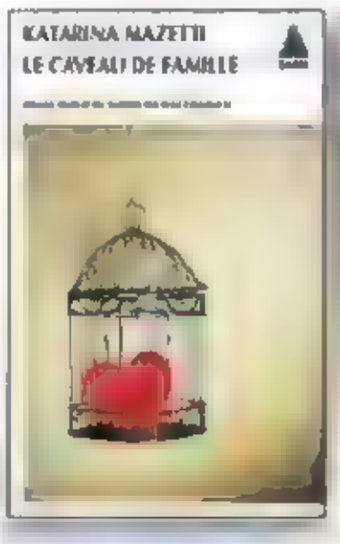
12 / Christian BOBIN

Premier titre de l'auteur publié aux éditions L'Iconoclaste (il était auparavant chez Gallimard), *L'Homme-joie* en est déjà à son cinquième tirage, après une mise en place de départ de 14 000 exemplaires. Christian Bobin fait partie de ces auteurs qui bénéficient d'un excellent relais de la part des médias (il a été reçu par François Busnel à *La Grande Librairie*, sur France 5) et des libraires.



17 / Alexandre JOLLIEN

L'écrivain et philosophe Alexandre Jollien séduit une fois de plus avec son *Petit Traité de l'abandon* (Seuil). Le livre a été salué notamment par *Psychologies Magazine* et *La Vie*. Son auteur a également été entendu sur France Inter (*Le Grand Entretien*). Après une mise en place de départ à 20 000 exemplaires et une quatrième réimpression, plus de 30 000 exemplaires ont déjà été écoulés.



2 / Katarina MAZETTI

En 2006 paraissait *Le Mec de la tombe d'à côté* (Gaïa). Sortie timide, mais à mesure que s'amplifiait le bouche-à-oreille, son audience s'étendait. En 2011, Katarina Mazetti nous sert la suite, *Le Caveau de famille*, qui connaîtra le même engouement. Sa belle carrière en grand format ne pouvait que laisser augurer son succès en poche. Les ventes s'élèvent aujourd'hui à plus de 73 000 exemplaires.

LES MEILLEURES VENTES

Réalisé par Tite-Live du 10 septembre au 7 octobre 2012 à partir de 150 points de vente, librairies et grandes surfaces spécialisées. F : Fiction NF : non fiction

Rangs		Auteurs	Titres	Editeurs	
F	1	E.L. James	Cinquante nuances de Grey	JC Lattès	Entrée
F	2	Joël Dicker	La Vérité sur l'affaire Harry Quebert	De Fallois/ L'Age d'homme	30/2
F	3	Jérôme Ferrari	Le Sermon sur la chute de Rome	Actes Sud	3/3
F	4	Jean Echenoz	14	Minuit	14/2
F	5	Ken Follett	Le Siècle (t.II). L'Hiver du monde	Robert Laffont	Entrée
NF	6	Boris Cyrulnik	Sauve-toi, la vie t'appelle	Odile Jacob	13/2
F	7	J.-K. Rowling	Une place à prendre	Grasset	1/2
F	8	Patrick Modiano	L'Herbe des nuits	Gallimard	22/2
F	9	Patrick Deville	Peste & Choléra	Seuil	12/3
F	10	Toni Morrison	Home	Christian Bourgois	2/3
F	11	Philip Roth	Némésis	Gallimard	Entrée
F	12	Christian Bobin	L'Homme-joie	L'Iconoclaste	Entrée
NF	13	Grand Corps Malade	Patients	Don Quichotte	Entrée
F	14	Grégoire Delacourt	La Liste de mes envies	JC Lattès	6/7
F	15	Julia Otsuka	Certaines n'avaient jamais vu la mer	Phébus	23/2
F	16	Bernard Werber	Troisièmes Humanités	Albin Michel	Entrée
NF	17	Alexandre Jollien	Petit traité de l'abandon. Pensées pour accueillir la vie telle qu'elle se propose	Seuil	35/2
NF	18	Daniel Cohen	Homo economicus, prophète (égaré) des temps nouveaux	Albin Michel	7/3
NF	19	Camille Pascal	Scènes de la vie quotidienne à l'Elysée	Plon	Entrée
F	20	Olivier Adam	Les Lisières	Flammarion	4/3
F	21	Franck Thilliez	Atom[ka]	Fleuve Noir	Entrée
F	22	Amélie Nothomb	Barbe bleue	Albin Michel	5/3
NF	23	Philippe Delerm	Je vais passer pour un vieux con et autres petites phrases qui en disent long	Seuil	15/2
F	24	Elizabeth George	La Ronde des mensonges	Presses de la Cité	Entrée
F	26	Laurent Gaudé	Pour seul cortège	Actes Sud	16/3
F	26	Gillian Flynn	Les Apparences	Sonatine	25/3
F	27	Laurent Gounelle	Le Philosophe qui n'était pas sage	Plon / Kero	Entrée
NF	28	Nicolas Bedos	Une année particulière. Journal d'un mythomane (t.II).	Robert Laffont	Entré
F	29	Henning Mankell	La Faille souterraine et autres enquêtes	Seuil	Entrée
NF	30	Amin Maalouf	Les Désorientés	Grasset	18/2
F	31	Cédric Villani	Théorème vivant	Grasset	19/3
NF	32	Mazarine Pingeot	Bon petit soldat	Julliard	Entrée
F	33	Christian Signol	Les Enfants des Justes	Albin Michel	Entrée
F	34	Jean-Christophe Grangé	Kaiken	Albin Michel	9/3
NF	35	Annick Cojean	Les Proies. Dans le harem de Kadhafi	Grasset	8/2
F	36	Félicité Herzog	Un héros	Grasset	11/3
	37	A. Boulhaguet et C. Jalubyszyn	La Frondeuse	Editions du Moment	Entrée
F	38	Yannick Grannec	La Déesse des petites victoires	Anne Carrière	33/2
F	39	Maxime Chattam	Autre monde (t.V). Oz	Albin Michel	Entrée
NF	40	Mélanie Georgiades	Diam's. Autobiographie	Don Quichotte	26/2

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

Rangs		Auteurs	Titres	Editeurs	
F	1	Jonas Jonasson	Le Vieux qui ne voulait pas fêter [illegible]	Pocket	1/8
F	2	Katarina Mazetti	Le Caveau de famille	Babel	Entrée
F	3	Haruki Murakami	1Q84 (Livre I). Avril-Juin	10/18	3/2
F	4	Harlan Coben	Rendez-moi !	Pocket	2/2
F	5	Paulo Coelho	Aleph	J'ai lu	Entrée
F	6	Camilla Läckberg	Cyanure	Babel Noir	Entrée
F	7	Haruki Murakami	1Q84 (livre II). Juillet-Septembre	10/18	Entrée
F	8	Tonino Benacquista	Homo erectus	Folio	Entrée
F	9	Yasmina Khadra	L'Equation africaine	Pocket	4/2
F	10	Hélène Grémillon	Le Confident	Folio	9/3

Prix Goncourt, Femina, Médicis, Décembre....
et plus d'un million de livres disponibles sur Kindle
amazonkindle
amazon.fr

Gallimard
présente

théâtre

Daniel Pennac
Le 6e Continent

Comment diable une famille obsédée par la propreté peut-elle, en trois générations, devenir la source de la plus gigantesque pollution de l'histoire de l'humanité ?

La réponse est dans *Le 6e Continent*, drame familialo-planétaire, en trente mouvements qui conduisent au désastre. Il ne reste plus qu'à en rire.

nrf

Catherine Robbe-Grillet

Cinquante nuances de Grillet

D'un côté veuve aimante du pape du Nouveau Roman, de l'autre sulfureuse maîtresse sadomasochiste, Catherine Robbe-Grillet combine allègrement ses deux facettes dans son appartement de Neuilly-sur-Seine. Gare aux coups de fouet !

« Regardez comme je suis sage. » Voilà une phrase que Catherine Robbe-Grillet n'a pas forcément l'habitude de prononcer, elle qui donne généralement des ordres. Aujourd'hui, elle accepte toutefois de se plier à toutes les requêtes de la photographe de *Lire*, chargée de lui tirer le portrait, dans le bel appartement qu'elle occupe, depuis plus de cinquante ans, à Neuilly-sur-Seine, à deux pas de la porte Maillot. C'est en 1957 qu'elle s'y installa avec son mari, le pape du Nouveau Roman Alain Robbe-Grillet. Celui-ci s'en est allé rejoindre Duras et Sarraute en 2008, et sa veuve lui rend aujourd'hui hommage dans un très beau récit, simplement intitulé *Alain* (qui paraît en même temps que la correspondance du couple, entre 1951 et 1990). A travers un abécédaire aux entrées parfois surprenantes (citons « bassine à confiture », « tube d'aspirine », « ketchup », « cactées » ou « godemiché » !), on découvre l'intimité et le quotidien de ce couple sulfureux – ceux qui avaient lu *Jeune Mariée*, le journal de Catherine Robbe-Grillet, en savaient déjà

A deux pas de la porte Maillot, l'immeuble où habite Catherine Robbe-Grillet depuis cinquante ans.

quelque chose (notamment sur l'impuissance sexuelle de l'écrivain-phare du Nouveau Roman, son imaginaire voyeur et volontiers pédophile). Car, derrière son allure de petite dame (aujourd'hui âgée de 82 ans !) qui pourrait enseigner le catéchisme se cache une autre femme, une autre identité : Jeanne de Berg. Une célèbre « dominatrice » et « maîtresse de cérémonie », adepte des pratiques sadomasochistes – une activité à laquelle elle avait été initiée il y a bien longtemps par son mari. « Vous savez, l'une et l'autre cohabitent très bien en moi, et sont la plupart du temps bien distinctes. » Un peu comme Doctoresse Jekyll et Miss Hyde, songe-t-on en regardant la grande pièce, très éclairée, où nous accueille cette anti-mamie.

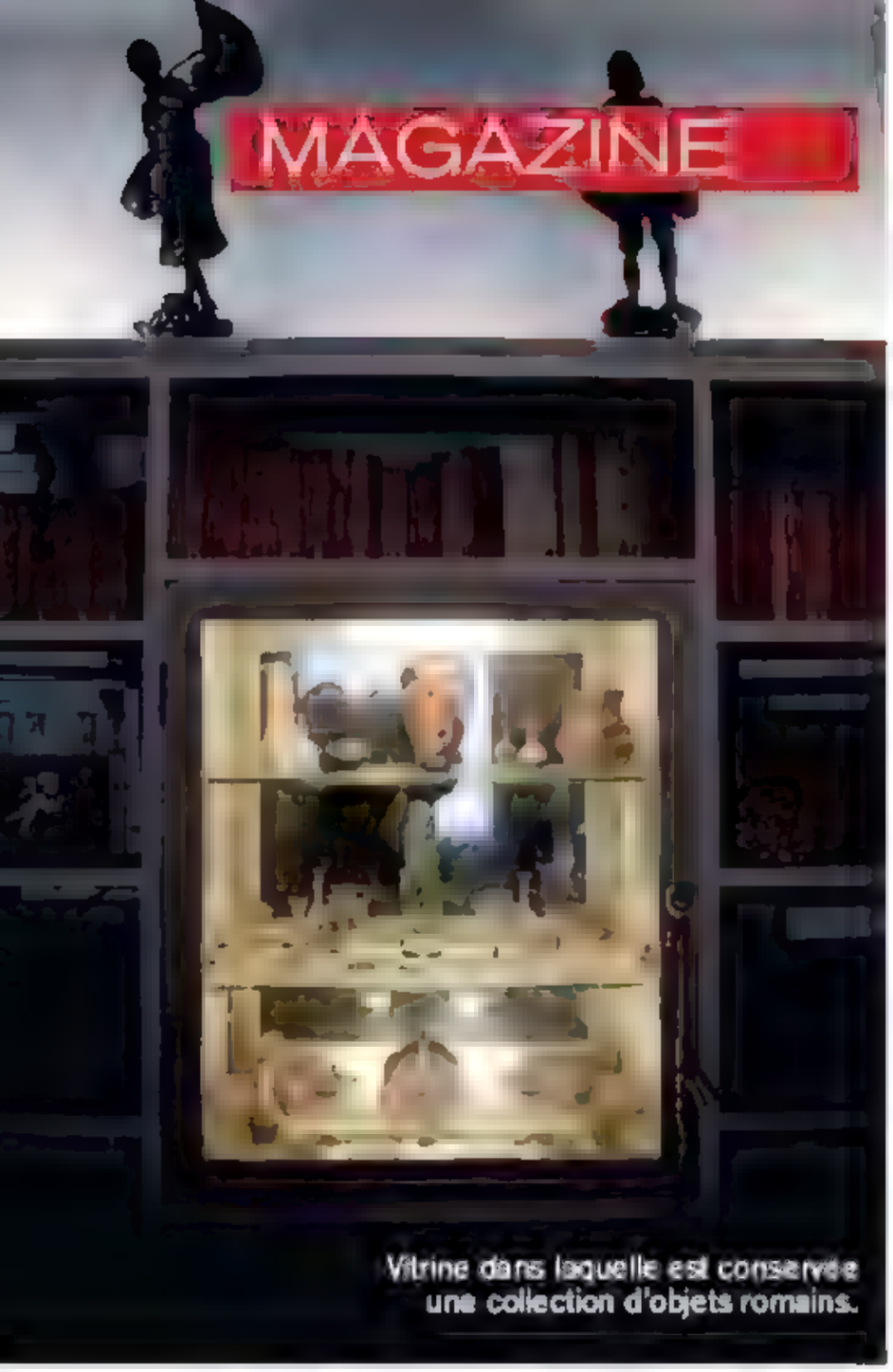
D'ailleurs, on aperçoit sur la petite table du salon le livre *Cérémonies de femmes*, qu'elle publia en 1985 sous le pseudonyme de Jeanne de Berg. « Au début, je voulais jouer la carte de la discrétion et rester cachée. C'est comme ça que je me suis d'ailleurs présentée, sur le plateau d'*Apostrophes*, afin que personne ne me reconnaisse. » L'écrivain pointe le doigt vers une grande photo la représentant, accrochée au mur, où l'on ne distingue de son visage que ses yeux. « Ce cliché, pris ici, a été publié dans la presse, et le pot aux roses a été découvert par un journaliste allemand, qui a m'a reconnue grâce à un détail. Devinez lequel ! » On hasarde plusieurs réponses, forcément erronées, avant de donner notre langue au chat. Catherine Robbe-Grillet se dirige alors vers le mur et nous montre un cadre vide. « Le journaliste était venu chez moi et avait été frappé par cette absence de tableau dans ce cadre. J'étais démasquée ! » D'autres œuvres sont ici présentes, dont une gravure représentant une femme nue et un chaton, et une autre toile : « Ça, c'est un tableau d'Alain. Dans les années 1970, il a eu une période où il s'est passionné pour la peinture. Un Japonais avait même tourné un film sur le sujet. Huit de ses œuvres picturales sont conservées à l'IMEC – où sont entreposées presque toutes ses archives –, et j'en ai aussi une à la campagne. »

Catherine-Jeanne vit en effet entre Neuilly et Le Mesnil, à quelques kilomètres de Caen. On peut avoir une idée de cette jolie propriété d'après une photo grand format prise d'hélicoptère, accrochée à l'autre bout du salon. « Vu du ciel, le manoir a l'air gigantesque, mais ça n'est pas du tout le cas. Il est à un vrai château ce que je suis à une vraie femme », ironise cette petite boule d'énergie au regard enfantin. L'appartement ne manque d'ailleurs pas de miniatures (« on adorait aller aux puces ! »), à commencer par toutes les babioles entreposées dans la vitrine, pour la plupart rapportées de Tunisie, lorsqu'Alain Robbe-Grillet tournait *L'Immortelle*. Des objets variés datant de l'époque romaine, un lacrymoire, une petite tête d'Indien donnée par un cambrioleur et, plus étrange, une bouteille vide. « On y trouvait une délicieuse boisson japonaise, et la forme me plaisait. » Elle nous indique dans la foulée une statuette africaine (« qui vient de Moyenne-Guinée, quand Alain était encore ingénieur agronome en Afrique ») et des boîtes d'allumettes entreposées dans une écritoire (« je les collectionnais, du temps où l'on pouvait encore fumer dans les restaurants »).

Catherine Robbe-Grillet au milieu des livres et des prie-Dieu (l'un se trouve devant la bibliothèque). A gauche, le sceau à ses initiales : Jeanne de Berg.

Catherine Robbe-Grillet s'empare soudain d'une fourrure qu'elle se met autour du cou, en cabotinant devant le grand miroir. « Regardez comme je suis belle, avec cette bête ! » Il s'agit d'un renard argenté, dans lequel l'auteur semble aimer se lover. « Mais, hélas, il m'est difficile de le porter dans la rue. » Serait-ce pour éviter de provoquer les foudres des amis des animaux ? « Non, pas du tout, c'est parce qu'il ne correspond pas à mon format ! »

Histoire de rester sur les animaux – ou presque –, notre mannequin du jour nous guide jusqu'au bord de la fenêtre, où elle entrepose de nombreux coquillages. « Ce sont des souvenirs de tous nos voyages, Alain et moi. J'ai noté sur chacun d'eux le lieu où il a été trouvé. » Ainsi le couple s'est-il baladé en Nouvelle-Zélande, au Cambodge, au Sinaï, aux Seychelles ou en Chine. « J'ai aussi de la lave d'Arménie. Qu'est-ce qu'on a passé comme bons moments, Alain et moi... Il n'est pas beau, sur cette photo ? » Un portrait en noir de l'auteur des *Gommes* domine en effet les lieux, comme une autorité morale – ou, plutôt, immorale. « Dans cet appartement, nous avons tout fait – les plâtres, les baguettes au mur, la bibliothèque. » Car, faut-il le préciser ?, cette grande pièce est envahie par les livres. Ceux d'Alain Robbe-Grillet, de Catherine (sans oublier ceux signés Jeanne de Berg), mais pas seulement. De nombreuses piles sont entreposées un peu partout – il faut dire que Monsieur a été longtemps membre du prix Médicis, et que Madame est désormais au jury du prix Sade. Le lauréat de l'année ? « *Une semaine de vacances* de Christine Angot. J'ai beaucoup aimé. » On ne résiste pas au plaisir de demander à cette spécialiste du SM son avis éclairé sur le phénomène éditorial du moment : *Cinquante Nuances de Grey* de E.L. James. Evidemment, elle l'a lu ! « C'est un conte de fées. Ou, plutôt, c'est du Harlequin. J'aimerais quand même savoir ce qui, en ce qui concerne l'écriture, relève de la traduction *stricto sensu*... Quel couple ! Voyez cette héroïne : oh, la pauvre petite ! Elle n'arrête pas de "déglutir", de dire "merde" ou "putain de bordel de merde". Cette oie blanche perd sa virginité avec ce garçon ●●●

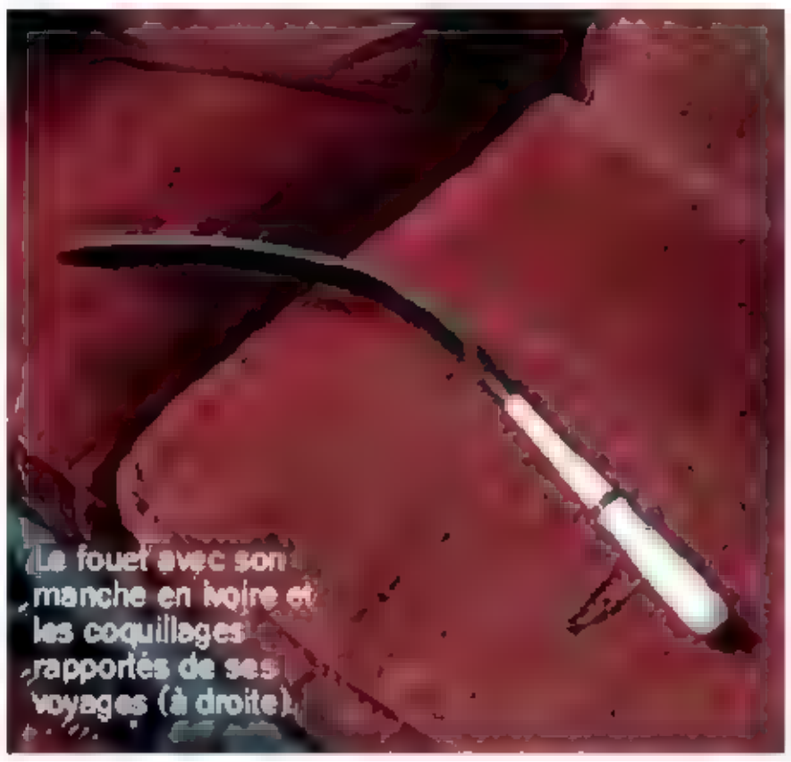


Vitrine dans laquelle est conservée une collection d'objets romains.

La gravure avec le chaton (en haut à droite) et le coffret Sade avec les lanières collées dessus.

••• et, d'un seul coup, elle connaît six orgasmes ! Et elle pense que toute cette affaire de SM, au fond, ça va passer.... Quant à lui, c'est un amant très responsable : même lorsqu'il sort la cravache, il reste très convenable et très doux. A mon avis, cette E.L. James se moque de la littérature. C'est le degré zéro ! Elle a, semble-t-il, d'autres chats à fouetter... »

L'écriture, elle, Catherine Robbe-Grillet la pratique au quotidien, en consignant tout et n'importe quoi sur des petits agendas trimestriels – évoqués en ouverture d'*Alain* – d'un format minuscule. « Six centimètres sur neuf », précise-t-elle. « Je réussis à en mettre, des choses. Regardez ma toute petite écriture... » Notre œil se focalise ensuite sur une grande boîte, recouverte de lanières de cuir. S'agirait-il d'un martinet ? « Mais pas du tout, vous voyez bien que c'est collé ! » Catherine Robbe-Grillet ouvre alors le coffret et nous fait découvrir une magnifique édition illustrée de *La Nouvelle Justine* du Marquis de Sade. « Ne confondez pas tout. Je vais vous montrer, ce qu'est un véritable accessoire ! » Soudain, on voit notre guide se transformer – symboliquement – en Jeanne de Berg et revenir avec... un fouet. Un vrai, qu'elle évoque dans *Alain*. « Quel beau travail, non ? Il a été fait par un artisan, sur la base d'un modèle argentin. Le manche est en ivoire, la bague en argent et la grande lanière en cuir. J'en ai d'autres, évidemment – notamment un fouet Hermès. Et, dans la cave, j'ai une vraie cage à chiens ! » C'est alors que le téléphone sonne : c'est Olivier Nora, directeur des éditions Grasset et Fayard, qui regrette de n'avoir pu se rendre à une rencontre avec Catherine Robbe-Grillet la veille. Elle lui pardonne, évidemment, et raccroche, avant de nous faire découvrir un nouveau joujou de torture ou de plaisir (c'est selon). Un fan de Jeanne de Berg lui a offert un sceau à ses initiales – JDB –, afin d'être marqué par celles-ci. « Il est en ivoire, amarante, argent et les lettres sont en bronze. Je ne compte plus tous les cadeaux qui m'ont été faits ! Vous savez, Jeanne de Berg a des admirateurs dans tous les milieux. Par exemple, comme vous l'avez vu ici, j'ai une passion pour les prie-Dieu – on ne sort pas indemne de dix ans dans une institution religieuse [N.B. Notre-Dame-de-Sion]. Quelqu'un qui connaissait cet amour m'en a offert un, magnifique, en fer forgé, qu'il a fait de ses mains. Cet objet a ceci de particulier de ne pas avoir, comme de tradition, des pieds disons "orthogonaux", mais des pattes d'araignée. J'ai demandé à son créateur la raison de ce choix esthétique, ma foi, très singulier. Et il m'a répondu : "Eh bien, on ne sait jamais, si quelqu'un avait l'idée de se débattre, là, il ne pourrait toujours pas partir !" »


Le fouet avec son manche en ivoire et les coquillages rapportés de ses voyages (à droite).

Mais, au-delà de sa facette subversive, Catherine Robbe-Grillet, c'est quelqu'un qui vous veut avant tout du bien et qui a envie de s'amuser. « Vous savez, vous venez de discuter avec une vieille dame qui ne verra sans doute pas l'année 2020. Enfin, qui sait ? »

Baptiste Liger

Photos : Stéphanie Lacombe pour *Lire*

★★ ***Alain*** par **Catherine Robbe-Grillet,** 238 p., Fayard, 19 €

★★ ***Correspondance 1951-1990*** par **Alain et Catherine Robbe-Grillet,** 696 p., Fayard, 35 €

Journal d'un poète

clefs

L'entreprise un peu folle de Serge Pey a de quoi surprendre. Il s'agit de créer ou recréer un univers polymorphe et pluridimensionnel où le lecteur plonge en apnée. Et ne sort pas intact de cette immersion dans un monde où les images, les textes, voire les colonnes du Temple s'entrechoquent pour construire et déconstruire sans cesse le lieu de la parole. Toutes les sources de multiples tempêtes verbales, sonores, imagées sont là réunies, disloquées et rassemblées en un torrent de lave. Car il y a du volcan dans cette poésie, et dans les élans impétueux que maîtrise une typographie hors du commun. Il faut accepter cette œuvre en bloc. Elle est porteuse d'un secret peut-être indéchiffrable, mais un tel secret n'est-il pas à la fois présent et masqué en toute œuvre poétique.

Je ne suis pas en mesure, faute d'espace, de donner ici un aperçu de toutes les facettes d'un ouvrage aussi multiforme. En voici cependant une, qui nous apprend *comment entrer dans une maison* :

Devenir une porte
qui ouvre sa clef
est le but de toutes les portes

La clef qui ouvre la clef
et la porte qui ouvre la porte
sont des propositions qu'ont faites
certaines clefs et certaines portes
dans l'assemblée des questions

Celui qui entre et sort d'une maison
est le gardien des questions
qu'ont posées
les portes et les clefs restées
sans maisons

Les réponses parfois frappent
contre les murs là
où on ne les attend pas
et il s'agit à la maison de demander
la permission à sa propre porte
pour entrer dans sa propre maison

Si Serge Pey déborde d'ironie et de sarcasmes, François Montmaneix, pourrait-on dire, se situe à l'opposé, avec sa douceur pudique et parfois une très légère touche d'humour qui rappelle le rêve enfantin :

Enfant de plus d'orage
que n'en contiennent les nuées
nourris de paysages d'hiver
qu'as-tu fait en la clarté limoneuse
qui te tint compagnie de bonne heure ?
L'autre rive du fleuve et l'hypothèse
des tourbillons qui ne sont pas ceux de Descartes
mais aucun dieu ne t'impose la traversée
qui joindrait le bleu naviguant la cyanite
au blanc qui gèle dans le quartz

Il émane de l'œuvre de François Montmaneix une atmosphère musicale que l'on pourrait qualifier de nervalienne, tant le présent se pare de souvenirs troublants et d'images d'une étrange puissance nostalgique :

J'essaie de me parler d'avant
d'un temps de bœufs rentrant couverts de brume
de cris d'enfants d'abois
dans les pattes des bêtes besogneuses
de la chaleur du vin du sucre des pommes

Je suis seul et la terre est obscure
je contemple le ciel plein d'étoiles
une feuille morte s'en détache
je relève le col de ma veste
en m'éloignant étrangement

Est-ce du même pas
que jadis le fermier
sans ses clés sans se retourner ?

De la nostalgie à la grande solitude il n'y a qu'un pas que franchit Thomas Vinau en se substituant fort modestement au grand peintre enfin célébré que fut Hopper. Derrière la voix du jeune poète, écoutons celle du peintre, non dénuée d'humour :

Pendant la Prohibition, Ed retrouvait ses amis
un soir sur deux au speakeasy de Bedford
Street. C'était le vrai Greenwich Village.
Joe Gould traînait toujours là-bas, prêt à taxer
quelques dollars et à boire les pots de ketchup.
Une nuit, il y rencontra même Marcel
Duchamp qui essayait de faire du patin
à glace sur le trottoir.

★★ ***Ahuc, poèmes stratégiques, 1985-2012*** par **Serge Pey,** 398 p., Flammarion, 25 €
★★★ ***Laisser verdure*** par **François Montmaneix,** belle préface d'Yves Bonnefoy, 150 p., Le Castor Astral, 15 €
★★★ ***Bric-à-brac hopperien*** par **Thomas Vinau,** 92 p., Alma éditeur, 13 €

Les 20 meilleurs LIVRES DE L'ANNÉE

C'est au Grand Palais à Paris, au sein de l'exposition Edward Hopper, que les trophées 2012 des Meilleurs Livres de l'année ont été remis aux lauréats.

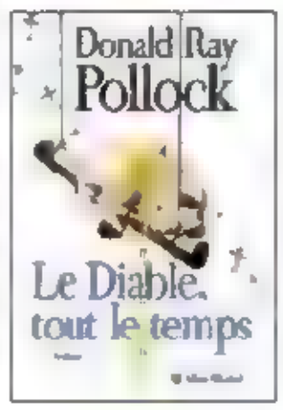
Donald Ray POLLOCK

Le Diable, tout le temps

(The Devil All the Time)

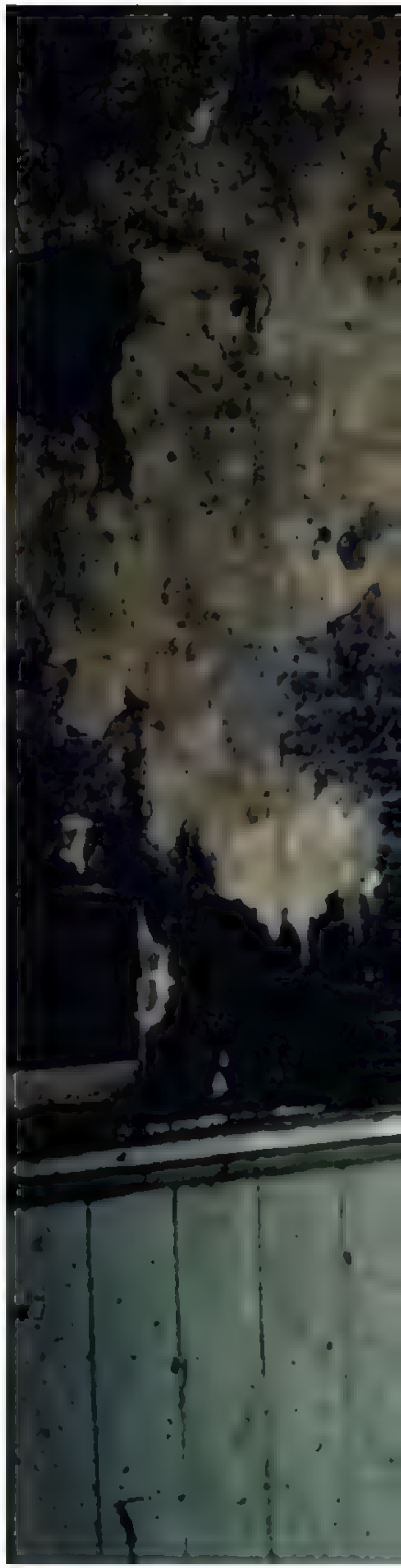
traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Christophe Mercier
(Albin Michel)

Knockemstiff est un patelin perdu au sud de l'Ohio, un coin au nom impossible à prononcer : Donald Ray Pollock y est né en 1954, y a grandi puis travaillé pendant plus de trente ans dans l'usine de pâte à papier du coin, comme son père et son grand-père. Le jour où, la quarantaine passée, il décide d'entrer à l'Université et de devenir écrivain, c'est naturellement à Knockemstiff qu'il situe son recueil de nouvelles puis son premier roman, *Le Diable, tout le temps*. Là-bas, les hommes dressent dans la forêt un tronc à prières et sacrifient des animaux pour vaincre le cancer qui ronge leur épouse. Les prêtres aiment trop les petites filles et leurs prédications ont quelque chose à voir avec l'Apocalypse. Les jeunes autostoppeurs ont intérêt à continuer à pied car s'ils croisent Sandy et Carl, couple de tueurs-voyeurs, ils finiront dans le fossé. On rencontre également des fous de Dieu qui tuent leur femme avec un tournevis puis attendent calmement qu'elle ressuscite. Donald Ray Pollock décrit cet univers de cinglés avec une maîtrise éblouissante et une affection sincère. Il y a du Flannery O'Connor chez lui mais du Harry Crews aussi. Aucune scène ne paraît gratuite car l'ensemble est porté par une écriture éblouissante et un formidable sens de la description qui met le lecteur sous hypnose. Lyrique et sauvage, Donald Ray Pollock s'interroge sur le mal et la rédemption. Finie la drogue, plus une goutte d'alcool, le romancier mène désormais une existence de retraité. Et s'il n'y a rien d'exotique dans sa vie, tout est dans la tête, les souvenirs comme l'imagination, sans parler de l'humour. Car ce spécialiste des estropiés mentaux n'oublie jamais de laisser respirer son lecteur avant de lui balancer une histoire de prophète mangeur d'insectes ou de guitariste invalide et obsédé sexuel. Pour faire bon poids..



FABER CASTELL
JAMIN PUECH

Les lauréats ont reçu des stylos Ondoro et des crayons à papier Excellence de Graf von Faber-Castell de la société Faber ainsi que des accessoires de maroquinerie de la dernière collection Jamin Puech.



J.-L. BERTINPASCO

Joël DICKER

La Vérité sur l'affaire Harry Quebert

(De Fallois/L'Age d'homme)

C'est une petite bombe venue de Suisse. Un grand roman populaire, dont l'audace et la maîtrise témoignent du talent d'un jeune auteur de 27 ans seulement. Encore inconnu il y a quelques semaines, Joël Dicker s'est imposé avec ce pavé roublard de près de 700 pages comme la révélation de cette année, porté par son désir de « raconter une véritable histoire ». En l'occurrence celle de Harry Quebert, un célèbre écrivain américain, dans le jardin duquel on retrouve les restes d'une adolescente baptisée Nola. L'auteur des *Origines du mal* a-t-il assassiné cette jeune fille, disparue trente-trois ans plus tôt, et avec laquelle il avait entretenu une relation aussi passionnelle qu'interdite ? Son ancien élève, Marcus Goldman, se refuse à le croire. Souffrant depuis plusieurs mois du syndrome de la page blanche, il va saisir l'occasion pour mener sa propre enquête et débusquer la vérité sur cette sombre affaire...

Il y a une vraie jubilation à découvrir ce prodigieux roman, qu'on aurait tort de résumer à un thriller à l'américaine. Car, s'il a bien retenu les leçons des maîtres yankees, entre verbe efficace, construction virtuose et sens du suspense épatant, Joël Dicker a également su détourner avec habileté leurs codes et leurs archétypes. Et signe avec *La Vérité sur l'affaire Harry Quebert* un roman gigogne ébouriffant, drôle, intelligent, qui fait la part belle aux mensonges et aux faux-semblants. La seule certitude, c'est que vous aurez bien du mal à le lâcher une fois entamé...

NOMINÉS

● *Les Lisières*
par Olivier Adam (Flammarion)
● *La Nuit tombée*
par Antoine Choplin (La Fosse aux ours) ●●●

Les 20 meilleurs LIVRES DE L'ANNÉE

Roman étranger

Antonio MUÑOZ MOLINA

Dans la grande nuit des temps

(La noche de los tiempos), traduit de l'espagnol par Philippe Bataillon (Seuil)

Antonio Muñoz Molina est l'auteur d'une œuvre envoûtée, l'une des plus belles des lettres espagnoles. Il y est question de la vulnérabilité des êtres et de la fragilité de nos destins face à cette machine infernale qu'est l'Histoire. Ces hantises sont au cœur de *Dans la grande nuit des temps*, qui raconte une double tourmente : celle d'un amour voué à l'échec et celle de la guerre civile espagnole. Ignacio Abel, le héros, est un architecte progressiste qui croit aux vertus des Lumières mais qui vient d'assister à la brutale destruction de ses idéaux au cours de l'été 1936, lorsque les troupes des insurgés et les milices franquistes ont transformé Madrid en charnier : en quelques semaines, les promesses de la république ont fait place à la terreur et les deux camps ont basculé dans la même démence, dans le même fanatisme, au nom d'idéologies fratricides. C'est cette dérive sanguinaire que décrit le héros de Muñoz Molina, tout en évoquant ses amours avec une étudiante américaine, Judith, à l'heure où l'Espagne s'est embrasée. Une passion aussitôt détruite par les événements, puisque Ignacio ne tardera pas à s'exiler de l'enfer madrilène… Loin des manichéismes simplistes, ce roman est un somptueux office des ténèbres où la tragédie d'une nation rejoint celle d'un homme contraint de sacrifier ses espérances sous le gibet de l'Histoire, pour devenir un fantôme « dans la grande nuit des temps ».

NOMINÉS

- ***Les Affligés***
par Chris Womersley (Albin Michel)
- ***La Table des autres***
par Michael Ondaatje (L'Olivier)

Polar

Caryl FÉREY

Mapuche

(Série noire/Gallimard)

L'Australie, la Nouvelle-Zélande et maintenant l'Argentine, Caryl Férey n'est vraiment pas un romancier du coin de la rue. Pourtant, ce n'est pas l'exotisme qui l'intéresse dans le voyage mais la découverte d'un monde qui tourne mal, le désir de raconter une histoire sociale et politique sous la forme du thriller. A Buenos Aires, Jana, d'origine indienne mapuche, est une paria. Elle a survécu en se prostituant puis elle est devenue sculptrice. Le sort de Rubén ne vaut guère mieux : il a subi la dictature, connu les prisons de la junte militaire avant de travailler comme détective, notamment pour les grands-mères de la place de Mai. Il est auprès de celles qui réclament toujours des comptes sur la disparition de leurs maris et fils et sur le silence des généraux. Jana et Rubén n'ont aucune raison de se rencontrer mais le double meurtre d'un travesti et de la fille d'un homme d'affaires va les réunir. Dans un pays traumatisé, Jana et Rubén forment un couple héroïque, porté par leurs convictions, leurs idéaux, confrontés au cynisme du pouvoir et des profiteurs de la crise économique. *Mapuche* est un roman plein d'amour mais surtout de rage, un livre de combattant qui ne se laisse pas dominer par son thème et sa solide documentation. Lyrique et inspiré sans jouer les donneurs de leçons ni chercher à étaler ses connaissances, Caryl Férey signe avec ce nouveau roman noir et furieux son meilleur livre.

NOMINÉS

- ***A la trace*** par Deon Meyer
(Seuil)
- ***Arab Jazz*** par Karim Miské
(Viviane Hamy)

Essai

Jacques JULLIARD

Les Gauches françaises 1762-2012 : Histoire, politique et imaginaire

(Flammarion)

Pour nous, c'est l'essai de l'année. Pour son auteur, Jacques Julliard, c'est le livre de sa vie. Journaliste, spécialiste en science politique, il nous guide avec maestria dans les méandres de la gauche (qu'il écrit prudemment au pluriel), ses guerres de religion, de chapelles, de courants et même d'écuries. Cette histoire, que Julliard fait remonter aux encyclopédistes et à Jean-Jacques Rousseau, il l'écrit d'une plume acérée, brillante et quelquefois sanglante. Le cœur de son ouvrage est consacré à l'union de la gauche qui fut un combat souvent meurtrier à travers le XX^{e} siècle. Communistes et socialistes se disputent l'héritage de Jaurès. On sait quel camp Julliard a choisi : l'auteur démolit d'une phrase cette intelligentsia française qui, jusqu'à Picasso et Aragon, marchait au canon de cette « organisation de masse [qui disposait] de suffisamment de relais chez les intellectuels pour dispenser une version délirante de la réalité ».

La paix est-elle faite ? Depuis que le PS, sous la houlette de Mitterrand, a réduit le PC à une quantité négligeable, le cessez-le-feu ne dure que le temps d'une élection. Jacques Julliard ne ménage pas ses frères d'armes socialistes, épuisés dans des querelles dogmatiques byzantines. Il est sans indulgence pour les deux grands architectes de la gauche socialiste (ou plutôt social-démocrate) : Pierre Mendès France, le prophète, et Mitterrand, à qui Julliard accorde à peine les circonstances atténuantes.

NOMINÉS

- ***Reflet dans un œil d'homme***
par Nancy Huston (Actes Sud)
- ***Du style tardif***
par Edward W. Said (Actes Sud)

Julie OTSUKA
Certaines n'avaient jamais vu la mer
(The Buddha in the Attic), traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Carine Chichereau (Phébus)

Déjà couronné par le prix Femina étranger, ce roman est la plus belle découverte de l'année, sous la plume d'une Américaine d'origine japonaise née en 1962. Elle parle à la première personne du pluriel pour évoquer les tourments collectifs de très jeunes femmes qui, au début des années 1920, ont quitté l'empire du Levant et traversé le Pacifique avant de débarquer à San Francisco, dans le pire dénuement. Si elles ont été contraintes d'abandonner leur terre natale, c'est parce qu'elles ont été promises à des Japonais émigrés en Californie, des hommes dont elles ne connaissent qu'une photo et pour lesquels certaines d'entre elles vont tout perdre, après des mariages forcés qui seront autant de fiascos. Julie Otsuka raconte le brutal déracinement de ces geishas de la misère qui trimeront dans les champs ou qui serviront de boniches à la bourgeoisie. Et qui, plus tard, accompagneront leurs époux dans les camps d'internement où, pendant la Seconde Guerre mondiale, les Américains déporteront les Japonais installés dans leur pays… Un double calvaire pour ces femmes dont la romancière brosse des portraits très touchants : arrachées à leur famille, victimes de l'exploitation sociale et des violences conjugales, elles devront improviser leur existence dans l'ombre d'une Amérique terriblement raciste. Au-delà du témoignage, ce récit fascine par sa puissance poétique : un magnifique lamento où vibre une voix durassienne.

NOMINÉS
- ***La Tour***
par Uwe Tellkamp (Grasset)
- ***Alice***
par Judith Hermann (Albin Michel)

Robert MISRAHI
La Nacre et le Rocher
(Encre marine)

Trop d'autobiographies font la part la plus belle à la pression des événements, ou à la clairvoyance d'un génie personnel sans lequel l'auteur n'aurait pu ni résister ni tirer le meilleur parti. Mais, loin de se complaire dans l'autovictimisation ou dans le narcissisme du fier-à-bras, n'est-ce pas le souci du philosophe que de penser leur étroite et féconde relation, en même temps que la profondeur, l'étendue et la résonance. A condition de prendre appui sur notre première ressource : la conscience. Ainsi que, du haut de ses 86 ans et de la sagesse qu'il s'est acquise à fréquenter tant l'œuvre de Spinoza que la pensée et la personne de Jean-Paul Sartre, le montre Robert Misrahi dans cette franche et savoureuse autobiographie, « intellectuelle et raisonnée », comme il la qualifie, mais nullement amputée de la dimension « affective, existentielle et politique » dont est pétrie toute existence humaine. C'est entre la nacre, soit à partir de sa rencontre avec Colette qu'il épousera, et le rocher, soit en élaborant une « doctrine de vie » qui nouerait la liberté, le désir et l'éthique, que le philosophe a pu instituer cette trinité que représentent le désir, la pensée et ce bonheur qu'il appelle « Préférable ».
(Lire l'entretien page 92.)

NOMINÉS
- ***Ethno-roman***
par Tobie Nathan (Grasset)
- ***Zanzaro Circus***
Jack-Alain Léger, (L'Editeur)

Jean-Claude BERCHET
Chateaubriand
(Biographies/Gallimard)

Qu'aime-t-on dans une biographie ? Rien de moins qu'elle ressuscite le personnage illustre dont nous avons goûté l'œuvre ou admiré les actions. Nous attendons encore d'une biographie qu'elle nous fasse découvrir des faits ou des interprétations d'une vie dont les détails, ce « misérable petit tas de secrets », ont échappé à notre ignorance, même cultivée. Et puis, une « grande » biographie se doit d'être à la hauteur de son sujet : océanique si l'œuvre est immense, intimiste si la vie est tourmentée, écrite avec souffle si le « grand style » est la marque de l'écrivain ressuscité. On trouvera toutes ces qualités dans la monumentale et passionnante biographie de Chateaubriand par Jean-Claude Berchet. Faisons-en l'aveu, elle nous permet aussi d'entrer dans de larges pans de l'œuvre – *Le Génie du christianisme*, *Les Martyrs*, *Les Aventures du dernier Abencerage*… – qu'on ne saurait lire aujourd'hui en se pâmant comme c'était le cas pour les lecteurs contemporains du célèbre vicomte. Mais ce qui constitue la trame de cette biographie, c'est bien sûr les propres Mémoires, d'une vie ou d'outre-tombe, de son sujet. Ceux-là, nous les lisons encore et toujours avec délectation, et le commentaire critique que nous en offre le biographe augmente notre plaisir. Avec Jean-Claude Berchet, on comprend pourquoi le charme du vicomte s'exerce encore aujourd'hui : il était assez réactionnaire pour être lucide et assez moderne pour être attendrissant.

NOMINÉS
- ***Clarice Lispector*** par Benjamin Moser
(Editions des Femmes)
- ***André Gide, l'inquiéteur, 2 tomes***
par Frank Lestringant (Flammarion)

Les 20 meilleurs LIVRES DE L'ANNÉE

Réunion

David VAN REYBROUCK

Congo, une histoire
(Congo. Een geschiedenis)

traduit du néerlandais (Belgique)
par Isabelle Rosselin (Actes Sud)

En lisant le volumineux essai du Belge David Van Reybrouck (fruit de six ans de travail), on se demande si le proverbe « le malheur des uns fait le bonheur des autres » n'a pas été inventé pour définir le Congo. Saluée par le prix AKO (le Goncourt néerlandais) et le prix Médicis de l'essai, cette passionnante enquête, qui revient sur pas moins de 90 000 ans d'histoire, nous montre en quoi ce coin d'Afrique, berceau de l'humanité, a presque toujours été l'objet de convoitises. Il faut dire que le territoire regorge de tant de ressources naturelles – caoutchouc, ivoire, minerais divers, sans parler des hommes, qui ont fait le lot commun de l'esclavage. De la préhistoire aux derniers investissements chinois, *Congo, une histoire* s'attarde notamment sur la colonisation belge – et les désirs délirants du roi Léopold II –, l'indépendance de ce pays sans cesse rebaptisé et les règnes de Mobutu ou de Kabila, père et fils. Mais, à l'image de l'auteur (archéologue, philosophe, journaliste, poète et dramaturge), cet ouvrage fuit les codes classiques de l'essai ou du document et mêle subtilement les connaissances académiques et de nombreux témoignages. Van Reybrouck a interrogé quelque 500 personnes, aussi bien des puits de science que des témoins ordinaires nous parlant d'hier et d'aujourd'hui. Car on peut aussi lire ce livre, qui brise bien des clichés, pour sa série de portraits et d'instantanés, traces de vivant dans le chaos.

NOMINÉS

La Russie contre Napoléon. La Bataille pour l'Europe (1807-1814)
par Dominic Lieven (Editions des Syrtes)

Le Cas Eichmann. Vu de Jérusalem
par Claude Klein (Gallimard)

Classique redécouvert

Mark TWAIN

L'Autobiographie de Mark Twain
(Mark Twain's Autobiography)

traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Bernard Hœpffner (Tristram)

Mark Twain, c'est le panache incandescent d'une œuvre divinement vagabonde. Quant à son existence, elle fut un long tumulte. Apprenti typographe, journaliste, conférencier, pilote de bateaux à aubes, chercheur d'or, incorrigible bourlingueur, le père de Tom Sawyer a traversé l'Amérique d'est en ouest comme un bison hirsute, avant de larguer les amarres en direction de l'Europe, au début des années 1890. En 1906 – il lui restait quatre ans à vivre –, il commença à dicter à une sténographe un récit qui serait le bilan de sa vie et qui s'intitulerait *L'Autobiographie de Mark Twain*. Avec cette consigne : l'ouvrage devrait rester posthume et n'être publié aux Etats-Unis que cent ans après sa mort. « Je parle d'outre-tombe », note Twain, en précisant qu'une telle démarche est la garantie d'une « liberté totale ». De cette liberté il fera un usage immodéré, en la conjuguant sous toutes ses formes : ironie dévastatrice, refus des contraintes – son récit piétine allègrement les lois de la chronologie ! –, humour désopilant, autodérision, irrévérence face aux institutions et à la comédie sociale, dédain absolu des préjugés de son époque… Mais ces confessions merveilleusement iconoclastes sont aussi un précieux travelling sur le devenir de l'Amérique, une terre que Twain le self-made-man incarne parfaitement. Ce qui lui a valu ce commentaire d'Obama : « Depuis que je lis ce livre, je comprends mieux mon pays. »

NOMINÉS

● ***Journal 1837-1840***
par Henry David Thoreau (Finitude)

● ***La Sagesse du nomade***
par Bruce Chatwin (Grasset)

Premier roman étranger

Amy WALDMAN

Un concours de circonstances
(The Submission)

traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Laetitia Devaux (L'Olivier)

Avec ce récit de politique-fiction, Amy Waldman, journaliste, se frotte à son tour aux événements du 11 Septembre, déjà source d'inspiration pour pas mal d'écrivains. Au lendemain de la destruction des Twin Towers, un concours est organisé afin d'édifier un mémorial sur Ground Zero et des centaines d'architectes se mettent aussitôt au travail en espérant que leur projet sera retenu. Celui qui sera finalement choisi par le jury est particulièrement enthousiasmant, et bien plus visionnaire que les autres : un « jardin du souvenir » aux allures d'éden rédempteur, avec un pavillon consacré à la contemplation, de larges canaux perpendiculaires, des murs blancs où seront inscrits les noms des victimes et des arbres métalliques fabriqués avec l'acier récupéré sur les décombres, afin de « réincarner les tours détruites ». Mais tout va basculer lorsque les jurés, stupéfaits, découvrent l'identité de l'architecte qui a imaginé ce mémorial : un musulman nommé Mohammad Khan… Scandale ! Provocation ! La presse ne tarde pas à se déchaîner et l'Amérique, gravement offensée, vacille de nouveau face à ce qu'elle considère comme un outrage aux victimes et comme un second attentat contre sa dignité bafouée. Dans ce roman ô combien sulfureux qui a suscité pas mal de débats outre-Atlantique, Amy Waldman sonde remarquablement les plaies du 11 Septembre, une crise spirituelle vertigineuse qui continue à attiser le feu des passions.

NOMINÉS

● ***L'Art du jeu***
par Chad Harbach (JC Lattès)

● ***Swamplandia***
par Karen Russell (Albin Michel)

Sorti du purgatoire

Julien BLANC
Joyeux, fais ton fourbi
(Finitude)

Jean Paulhan lui conseilla de « cracher sa vie » et Julien Blanc (1908-1951) eut l'intelligence d'écouter son maître. C'est en 1943 qu'il publie le premier volet de son triptyque autobiographique, *Confusion des peines* (réédité chez Finitude en 2011). Ses tristes souvenirs d'orphelin en maisons de correction sont suivis d'un deuxième tome, ce *Joyeux, fais ton fourbi* justement sorti du purgatoire cette année. Enfant martyr et solitaire, Julien Blanc devient un adolescent perdu, emporté malgré lui par le bataillon disciplinaire d'Afrique (le fameux Bat d'Af) où toute humanité semble absente. Lui qui rêve d'être réformé se retrouve dans un désert où la monotonie des jours n'arrête pas la violence des hommes. « Joyeux » est le surnom qu'on donne à ceux qui pourrissent dans ces armées de brutes. Infirmier à Biribi, Julien Blanc voit défiler toute la misère du monde et son talent d'écrivain éclate dans ses descriptions et portraits de militaires, tragiques et cocasses en même temps. Comme Jules Vallès, Francis Carco et Jean Genet, Julien Blanc écrit avec ses tripes, son cœur et sa gouaille désenchantée. Il refuse de prendre ses distances et parvient à unir le témoignage et la puissance romanesque. L'an prochain, les éditions Finitude publieront le troisième et dernier volet, *Le Temps des hommes*.

Outre-tombe

François René de Chateaubriand
Mémoires d'outre-tombe
Extraits lus par Daniel Mesguich
(Frémeaux & Associés, 1 coffret de 5 CD)

Le voyageur qu'il fut, l'écrivain qu'il demeure, l'homme d'Etat qu'il se plaît d'avoir été, voilà les trois angles sous lesquels Chateaubriand interroge son temps et sa vie, hanté par la fin de toute chose. Qui écoutera ces extraits lus par Daniel Mesguich se demandera pourquoi se précipiter sur une nouveauté littéraire quand cette lecture magistrale efface aussi nécessairement qu'injustement tout autre livre. Dès les premières phrases, on est visité par l'enthousiasme du jeune Hugo : « Etre Chateaubriand ou rien. » Bien sûr nous aimons la fresque qu'il brosse de son époque, une des plus terribles et des plus glorieuses de notre histoire. Bien sûr nous nous émouvons à la vue des plis dont il assombrit le front de son autoportrait. Mais par-dessus tout, nous adorons sa prose somptueuse dont il sait faire briller la lumière jusque dans ses pages les plus noires. On lui a reproché de prendre ses aises avec l'exactitude des faits ? Mais ne faut-il pas être soucieux d'autre chose pour oser écrire : « Il ne me reste qu'à m'asseoir au bord de ma fosse, après quoi je descendrai hardiment, le Crucifix à la main, dans l'Eternité. »

Découverte roman français

Gaspard-Marie JANVIER
Quel trésor !
(Fayard)

C'est un de ces livres où la fiction a tous les pouvoirs et compose un roman d'aventures s'immisçant dans l'histoire des hommes et dans celle de la littérature. Avec une jubilation à chaque chapitre renouvelée, Gaspard-Marie Janvier raconte le voyage de Blair. David Blair, dernier héritier d'une famille d'éditeurs écossais ayant publié Robert Louis Stevenson, découvre, en rangeant les affaires au décès de son père, une carte qui pourrait être le brouillon de celle de *L'Ile au trésor*. Assailli par les questions autant que par les notaires voulant se saisir de l'affaire, l'héritier prend le large, et la direction de l'archipel des Hébrides, à l'ouest des côtes écossaises. Fuyant le trésor familial et littéraire, Blair devient un personnage de roman à mesure que l'île qu'il a élue devient un décor plus grand que sa vie. *Quel trésor !* dépasse largement le stade de l'hommage à Stevenson. Narré par plusieurs voix, le roman de Janvier (son premier, après trois essais plus ou moins pamphlétaires), comme flottant aux vents de l'île de Blair, est un roman d'air, de terre, de mer, de chants de pub. Une histoire portée par une langue régulièrement rafraîchie, par un rythme souvent oxygéné, qui cligne autant vers Jules Verne que vers Stevenson. *Quel trésor !*, c'est l'aventure pour l'aventure, et pour autant tout tient debout. Un des souffles forts de la rentrée littéraire française.

NOMINÉS
- ***Les Employés*** par Siegfried Kracauer (Les Belles Lettres)
- ***Hôtel de la solitude*** par René Laporte (Le Dilettante)

NOMINÉS
- ***L'Art français de la guerre*** par Alexis Jenni. Lu par Philippe Caubère, Gallimard, 2CD MP3
- ***Le Nom de la rose*** par Umberto Eco, traduit de l'italien par Jean-Noël Schifano. Lu par François d'Aubigny, Audiolib, 2CD MP3

NOMINÉS
- ***Le roi n'a pas sommeil*** par Cécile Coulon (Viviane Hamy)
- ***Musique absolue. Une répétition avec Carlos Kleiber*** par Bruno Le Maire (Gallimard)

Les 20 meilleurs LIVRES DE L'ANNÉE

Nouvelles

Steven MILLHAUSER

Le Lanceur de couteaux

(The Knife Thrower), traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Marc Chénetier (Albin Michel)

Bien que souvent couronné par les plus prestigieuses récompenses et adapté au cinéma, Steven Millhauser reste le secret le mieux gardé de la littérature américaine. En France, un petit cercle de fervents le suit pourtant pas à pas depuis *La Vie trop brève d'Edwin Mulhouse, écrivain américain 1943-1954, racontée par Jeffrey Cartwright* (Le Livre de poche), son éblouissant et virtuose premier roman couronné par le Médicis étranger en 1975.

Ecrivain du vertige au style fluide et précis, Millhauser a depuis bâti une œuvre d'une richesse et d'une profondeur étonnantes où l'on décèle les influences de Swift, de Lewis Carroll et de Nabokov. Les recueils de nouvelles de celui qui obtint en 1997 le Pulitzer pour *Martin Dressler ou le Roman d'un rêveur américain* (Le Livre de poche) sont tous admirables. Plus que jamais Millhauser s'y montre un magicien des mots capable de manier le merveilleux et l'étrange comme personne. *Le Lanceur de couteaux*, le dernier en date, rassemble douze histoires hors du temps et impossibles à oublier. Amateurs de fantaisie, lecteurs cherchant à naviguer hors des sentiers battus, ne tardez pas à entrer dans un monde à nul autre pareil. Parions que vous ne serez pas déçus. Plutôt éblouis.

NOMINÉS

- *Coupables* par Ferdinand von Schirach (Gallimard)
- *Dernières Nouvelles du Sud* par Luis Sepúlveda (Métailié)

Premier roman français

Sabri LOUATAH

Les Sauvages

(Flammarion/Versilio)

Ce n'est pas un, mais deux livres qui sont primés cette année : les deux premiers tomes des *Sauvages* de Sabri Louatah, saga choc et addictive qui nous invite à une épatante contre-histoire contemporaine. Le romancier de 29 ans imagine le destin du député Chaouch, homme politique charismatique et favori pour devenir le premier Kabyle à accéder à la présidence de la République française. Mais le jour même du scrutin, celui-ci est abattu par le jeune Krim Nerrouche, sous les ordres de son cousin, le glacial Nazir. Un crime sans précédent qui va entraîner une course-poursuite endiablée entre services de l'Etat et apprentis terroristes, tandis que les banlieues s'embrasent aux cris de « Sarko assassin »…

A l'heure où triomphe la série *Homeland* sur les écrans, Sabri Louatah signe une variation française non moins imparable sur l'hystérie sécuritaire et les tensions religieuses propres à notre temps. Mais *Les Sauvages* ne sauraient se réduire à un simple thriller politique, si réussi soit-il. Admirateur de Dostoïevski et de Faulkner, le jeune auteur stéphanois réussit en effet à tisser au fil d'un récit acide et déjanté les trajectoires intimes de personnages mus par des forces qui les dépassent, le drame d'une famille déchirée par le crime et l'incompréhension. Un cocktail gagnant dont on guette dès maintenant la troisième « saison », attendue pour mars prochain…

NOMINÉS

- *La Déesse des petites victoires* par Yannick Grannec (Anne Carrière)
- *Ce qu'il advint du sauvage blanc* par François Garde (Gallimard)

Jeunesse

Alex COUSSEAU

Les Trois Vies d'Antoine Anacharsis

(La Rouergue/DoAdo) (dès 12 ans)

Il s'appelle Taan. Son histoire commence en 1831 sur la route des Indes, il va naître et mourir trois fois, embarquer sur les mers du Sud à la recherche du trésor de son ancêtre, le pirate Olivier Levasseur, et au passage nous envoûter. Alex Cousseau renoue avec le grand roman d'aventures dans la tradition du XIXe siècle. Tout y est : une île au large de Madagascar, voilà pour l'exotisme ; un médaillon au creux duquel se cache un cryptogramme transmis par trois générations de femmes, voilà pour le mystère ; le naufrage de ses parents, voilà pour la tragédie ; Taan sauvé par un kraken, voilà pour le fantastique, et recueilli par un médecin prêt à le suivre au bout du monde, voilà pour l'aventure et la folie humaine. C'est pourtant bien une épopée contemporaine qu'orchestre ici Alex Cousseau où la fiction tutoie le réel. « Que faire de la vie qu'on nous donne ? » C'est l'une des grandes questions que pose ce roman qui plonge ses racines dans la fin de l'esclavage et traverse le New York d'Edgar Allan Poe, des bas-fonds et des débuts de l'industrialisation. *Les Trois Vies d'Antoine Anacharsis* touche aussi par sa langue aux envolées poétiques : vie intra-utérine où le filet de voix continu de la mère relie tel un cordon ombilical l'enfant à sa propre histoire, vie enfantine où l'on tente de communiquer avec le monde et vie adolescente avec la quête de soi au bout du voyage. Une quête qui vaut tout l'or du monde.

NOMINÉS

- *Goodbye Berlin* par Wolfgang Herrndorf (Editions Thierry Magnier) (dès 13 ans)
- *La Guerre de Catherine* par Julia Billet L'Ecole des loisirs/Médium (dès 13 ans)

Emmanuel LEPAGE
Un printemps à Tchernobyl
(Futuropolis)

L'an passé, Emmanuel Lepage contait son *Voyage aux îles de la Désolation*, périple glacé au plus près des Kerguelen. Cette fois, c'est une autre terre inhospitalière qu'il nous invite à visiter : les abords de la tristement célèbre centrale de Tchernobyl, sinistrés depuis le 26 avril 1986 et la fusion du cœur du quatrième réacteur. Vingt-deux ans plus tard, le dessinateur s'est rendu sur place avec quelques amis, pour rendre compte de la vie des survivants et de leurs enfants dans cette contrée toujours soumise aux radiations. Avec, au plus profond de lui, une angoisse sourde face à ce défi lancé à la mort, doublée de doutes sur sa propre démarche artistique. Ceux-ci seront balayés dès son arrivée, malgré le crépitement du dosimètre et la nécessité du masque de protection. Car loin d'être ce macabre théâtre de la ruine auquel Lepage s'était préparé, le périmètre de la « Zone interdite » s'avère peuplé d'une humanité conviviale et avide de partage, désireuse de reconstruire ce bout d'Ukraine déserté. Aux lavis de noir succèdent bientôt des tableaux forestiers verdoyants, somptueux. Difficile alors de ne pas constater la beauté de cette région rendue à la vie sauvage, de ce jardin d'Eden luxuriant d'où l'homme s'est lui-même expulsé. Emouvant de bout en bout, *Un printemps à Tchernobyl* offre ainsi un témoignage rare, troublant, qui conjugue à merveille le questionnement intime avec la réalité extrême d'un monde qui ne demande qu'à renaître.

NOMINÉS
- *Chère Patagonie*
par Jorge González (Dupuis)
- *Le Singe de Hartlepool*
Wilfrid Lupano et Jérémie Moreau
(Delcourt)

Paul FOURNEL
Anquetil tout seul
(Seuil)

Paul Fournel a peut-être compris mieux que quiconque la portée du surnom attribué à Jacques Anquetil (1934-1987), ce roi de la « petite reine » qui enchanta son enfance : « Maître Jacques ». Le célèbre coureur normand fut en effet un modèle, devenu désormais madeleine, pour l'écrivain (membre de l'OuLiPo), qui lui rend hommage avec ce court récit nostalgique. Comment ne pas être impressionné par les exploits de celui qui aurait pu être ajusteur-tourneur et qui fut finalement un dévoreur d'asphalte ? Un Tour de France remporté à l'âge de 23 ans – le premier d'une longue série ! –, un Tour d'Italie, un Tour d'Espagne, sans compter bien des prouesses lors de Paris-Nice ou de Liège-Bastogne-Liège. Pourtant, l'élégant Jacques Anquetil n'était pas forcément un personnage aimable, avec sa beauté longiligne et son regard hautain, qui n'a pas caché son utilisation de produits dopants – fallait-il dès lors s'étonner qu'une grande partie des Français lui préfère le perdant magnifique Raymond Poulidor ? Au-delà du portrait nuancé d'un génie doublé d'un individu complexe, Paul Fournel (auteur aussi cette année du beau roman *La Liseuse*, paru chez P.O.L) s'interroge sur son admiration (parfois tumultueuse) pour ce cycliste, cette machine à rouler. Mais avant tout, *Anquetil tout seul* est un texte subtil, qui respire sincèrement la passion du vélo. Au fond, la rédaction d'un livre n'est-elle pas assimilable à l'ascension en solitaire d'un col de première catégorie ?

NOMINÉS
- *En l'absence de classement final*
par Tristan Garcia (Gallimard)
- *Je suis une aventure*
par Arno Bertina (Verticales)

Nicole LE DOUARIN
Dans le secret des êtres vivants
(Robert Laffont)

Quand Nicole Le Douarin choisit la voie ardue de la recherche plutôt que le confort de l'enseignement, elle se doute que le chemin sera plein d'embûches. D'autant plus qu'elle s'apprête à défricher un domaine alors nouveau, celui de la biologie du développement. Peu d'experts étudiaient l'embryologie et ce qu'on nommait, à l'époque, la tératologie expérimentale. Le Douarin se fait bientôt connaître pour ses « chimères », associant cailles et poulets, qui permettent de mieux suivre le cheminement des cellules. Un moyen d'analyser comment les gènes contrôlent le cheminement du vivant. Puis elle se lance dans un monde peu connu, celui des cellules multipotentes, appelées à remplacer les cellules spécialisées. Elle se passionne pour les cellules souches, qui posent tant de questions éthiques.

Ce livre ne retrace pas seulement un parcours scientifique, fût-il exceptionnel. Il raconte aussi une saga personnelle, qui part d'un petit village breton pour rejoindre le Collège de France et l'Académie des sciences. Il a fallu l'amour de parents lucides et un acharnement peu commun pour ce parcours exemplaire. D'autant plus que Nicole Le Douarin – réputée dans le monde entier – a toujours fait preuve d'une modestie et d'un sens de l'équipe rares. Dans ce livre, elle fait sentir la patience et la créativité du chercheur. Et l'obstination des femmes dans ce monde d'hommes.

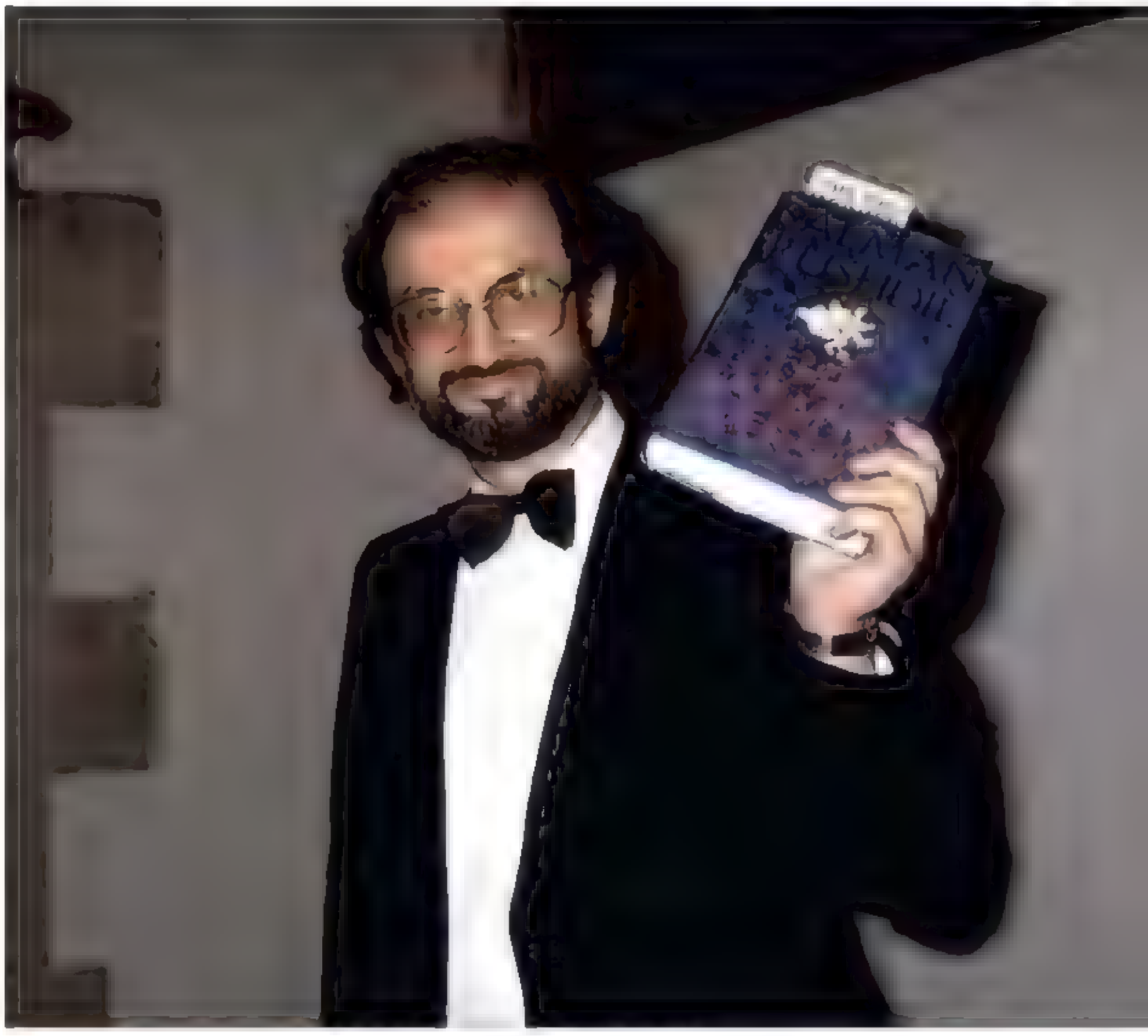
NOMINÉS
- *Histoire du prix Nobel*
par Antoine Jacob (François Bourin Editeur)
- *De L'Archéonaute à l'André Malraux*
par Michel L'Hour
(Actes Sud/DRASSM)

ENQUÊTE
Une vie sous la fatwa

Vingt-trois ans après sa condamnation à mort prononcée par Khomeyni, l'écrivain indo-britannique publie *Joseph Anton*, une autobiographie qui retrace sa vie dans la clandestinité. Jusqu'à quel point sa sécurité, celle de ses traducteurs et éditeurs, sont-elles menacées encore aujourd'hui ?

Le jour de la Saint-Valentin est habituellement celui des déclarations d'amour. En ce 14 février 1989, c'est une déclaration de guerre qui déferle sur toutes les télés du monde – celle d'une partie du monde musulman contre un des leurs, Salman Rushdie, coupable d'avoir écrit un roman, *Les Versets sataniques*, jugé « blasphématoire » envers l'islam et son prophète. En quelques lignes lues à la radio iranienne, l'ayatollah Khomeyni, ce « vieillard cruel et moribond », a prononcé sa condamnation à mort, ainsi que celle de tous ceux « qui ont publié [le livre] ou ont eu connaissance de son contenu ». Le même jour, la tête de Rushdie est mise à prix par la fondation du 15 Khordad, proche du gouvernement de Téhéran, pour un million de dollars. « Il se demanda combien il lui restait de jours à vivre et se dit qu'on pouvait probablement les compter sur les doigts de la main », écrit Rushdie dans les premières pages de *Joseph Anton*, les Mémoires qu'il vient de faire paraître aux éditions Plon.

L'écrivain indo-britannique, âgé alors de 41 ans, est déjà un auteur respecté dans le monde anglo-saxon, notamment depuis l'attribution en 1981 du Booker Prize à son deuxième roman, *Les Enfants de minuit*. Il lui était difficile pourtant d'imaginer l'écho mondial rencontré par la publication des *Versets sataniques*, un conte de 600 pages sur fond d'islam naissant et de lutte allégorique entre le Bien et le Mal, qui tire son titre d'une légende musulmane selon laquelle des versets auraient été retirés du Coran car inspirés à Mahomet par le diable lui-même. Les troubles causés par le livre n'ont, cela dit, pas attendu l'avis du Guide suprême de la révolution. Publié six mois plus tôt, le roman avait dès sa sortie été l'objet de vives critiques au Royaume-Uni, certains responsables musulmans regrettant la vision parodique qui était donnée à lire de la vie du Prophète, ou le fait que les prénoms de ses femmes soient donnés à des prostituées. Rapidement, *Les Versets sataniques* sont interdits de publication dans de nombreux pays du monde, y compris en Inde, en Afrique du Sud, au Pakistan et dans les pays du Golfe.



SALMAN RUSHDIE EN 1989
AVEC *LES VERSETS SATANIQUES*, OBJET DU SCANDALE

En octobre 1988, Rushdie reçoit des premières menaces de mort, et le 2 décembre un exemplaire du livre est brûlé lors d'un rassemblement à Bolton – un autodafé qui en appellera bien d'autres. « Là où on brûle des livres, on finit aussi par brûler des hommes », avait écrit Heinrich Heine dans *Almansor*, cité par Rushdie dans son autobiographie.

Pour lui, le bûcher prendra la forme de cette fameuse *fatwa* – un terme religieux que le monde occidental considérera bientôt, à tort, comme synonyme de condamnation à mort. « La fatwa est un décret religieux qui permet généralement aux dirigeants politiques de passer des lois sans l'accord de leur Parlement, en usant de leurs muftis comme de marionnettes », explique Riadh Sidaoui,

directeur du Centre arabe de recherches et d'analyses politiques et sociales. « Dans le cas Rushdie, cette fatwa provient d'une compétition d'influence entre l'Iran chiite et l'Arabie saoudite sunnite. La guerre Iran-Irak s'étant achevée douloureusement quelques mois plus tôt, Khomeyni et son entourage y ont vu une occasion unique de montrer au monde qu'ils étaient les meilleurs défenseurs de l'islam. »

De fait, le monde musulman ne va pas tarder à s'embraser aux cris de « Pendez Satan Rushdie ». Dans les semaines qui suivent le communiqué de Téhéran, au moins une vingtaine de personnes sont abattues par la police lors de manifestations en Inde et au Pakistan. Des bombes explosent dans des librairies en Angleterre et aux Etats-Unis. La France n'échappe pas non plus à la polémique. Propriétaire des droits depuis le printemps passé, Christian Bourgois hésite à publier le livre, provoquant quelques remous à Saint-Germain-des-Prés. L'agent de Rushdie, Andrew Wylie, menace l'éditeur de poursuites légales. Jean-Edern Hallier publie une version pirate, dont il vend dans la rue quelques exemplaires photocopiés. Finalement, *Les Versets sataniques* paraissent en juillet dans l'Hexagone : c'est un triomphe éditorial. « Nous avons vendu près de 250 000 exemplaires du livre », se souvient Ivan Nabokov, l'éditeur de Rushdie chez Bourgois et aujourd'hui chez Plon. « Mais tous nos profits sont passés dans les frais de sécurité ! »

Le traducteur travaille sous pseudonyme

A l'instar de nombreuses autres maisons dans le monde, Christian Bourgois a en effet reçu des courriers de menace et doit protéger ses employés. Quant au livre, sa traduction est assurée par un certain « A. Nasier » – pseudonyme évident, Alcofribas Nasier étant celui usé par Rabelais. « Aujourd'hui, il est possible de le révéler : il s'agissait tout simplement du traducteur de ses trois premiers livres, Jean Guiloineau, confie Ivan Nabokov. Mais Christian Bourgois a choisi de protéger son identité de peur des représailles. » D'autres ne bénéficieront pas d'une telle prévenance : le 11 juillet 1991, le traducteur japonais des *Versets sataniques* est poignardé à mort, tandis que son homologue italien et son éditeur norvégien seront grièvement blessés. Deux ans plus tard, trente-sept intellectuels turcs périssent dans l'incendie d'un hôtel visant le traducteur local du livre.

Quant à Salman Rushdie, il vivra neuf ans durant dans la clandestinité sous le nom de Joseph Anton, un pseudonyme construit d'après les prénoms de ses auteurs fétiches Conrad et Tchekhov. Neuf ans de traque et de cauchemar sous la protection policière armée permanente de Scotland Yard, rythmés par d'interminables déménagements et de sporadiques apparitions publiques. Neuf ans aussi d'humiliations, de privations et d'angoisse, face à la menace des tueurs du Hezbollah et des services secrets iraniens. « Pendant cette période, Salman m'a dit qu'au moins trois attentats sérieux contre sa vie ont été déjoués », confie Ivan Nabokov. Plusieurs tentatives de médiation seront également menées, Rushdie allant même jusqu'à signer une déclaration réaffirmant sa foi musulmane et demandant la suspension de l'édition poche du livre – un épisode qu'il qualifiera plus tard de « plus grande erreur de sa vie ».

Il faudra attendre 1998 et l'arrivée au pouvoir du président réformateur Khatami pour voir, enfin, évoluer la situation. Désireux de pacifier les relations entre Iran et Royaume-Uni, ce dernier s'engage alors « à n'encourager ni autoriser aucune tentative d'assassinat contre Rushdie ». Une avancée décisive pour l'écrivain et ses proches. « Le gouvernement iranien représentait la seule menace véritablement crédible sur la vie de Salman », assure aujourd'hui son agent Andrew Wylie. « Une fois celle-ci neutralisée, le risque qui planait sur lui et ses proches a drastiquement diminué. » Après quelques mois d'hésitation, Rushdie a ainsi pu recouvrer peu à peu son nom et sa liberté. Une liberté dont il jouit désormais dans cette Amérique nerveuse qu'il a brossée dans *Furie*, roman sombre paru au matin du 11 septembre 2001.

Vingt-trois ans après la fatwa prononcée par Khomeyni, Salman Rushdie a-t-il pour autant repris une vie normale ? A voir. L'étau s'est desserré, certes, et l'écrivain clame à qui veut l'entendre qu'il ose prendre le métro seul à New York. Mais il continue de cacher l'adresse exacte de son domicile, non loin d'Union Square, et reste prudent dans ses communications. Surtout, l'actualité récente a relancé les doutes sur sa sécurité. Invité en janvier dernier à Jaipur, en Inde, pour le plus grand festival littéraire du pays, l'écrivain apprend ainsi des autorités que des tueurs à gages auraient été payés pour l'assassiner – une rumeur peut-être fabriquée, mais qui le pousse à annuler sa venue. Vint ensuite l'affaire du film *L'Innocence des musulmans*, dont la diffusion sur Internet a provoqué cet été une vague mondiale de manifestations.

Un triomphe amer

L'auteur de *Shalimar le clown* a eu beau clamer qu'il trouvait l'œuvre « stupide », celle-ci n'en a pas moins ranimé la haine contre « l'apostat Rushdie », au point que la fondation du 15 Khordad a décidé d'augmenter la prime sur sa tête à 3,3 millions de dollars. « Je préfère ne pas m'en inquiéter, tout cela n'est plus qu'une affaire de rhétorique », jure aujourd'hui l'auteur. Du côté de chez Plon, on a quand même préféré prendre des mesures plus strictes que prévu pour sa visite en France : « L'affaire *Charlie Hebdo* a un peu envenimé les choses, reconnaît Ivan Nabokov. Salman sera donc un peu plus surveillé cette fois que les précédentes. » Sans toutefois atteindre l'obsession sécuritaire des années noires, qui réclamaient « deux gardes du corps permanents, une protection de nuit à son hôtel, deux voitures blindées et une voiture suiveuse ».

Sorti vivant de ces années de lutte, anobli par la reine en 2007, Salman Rushdie, sous son allure joyeusement ironique, n'en a pas moins le triomphe amer. « Quant à la bataille des *Versets sataniques*, il était encore difficile de savoir si elle s'achevait sur une victoire ou une défaite », écrit-il justement dans les dernières pages de *Joseph Anton*. « Le livre n'avait pas disparu, son auteur non plus, mais il y avait eu des morts, et un climat de peur s'était installé qui rendait plus difficile de publier des livres comme le sien et peut-être même d'en écrire. » Vingt-trois ans après, le combat pour la liberté d'expression ne fait encore que commencer. **Julien Bisson**

ENTRETIEN

« Quand on est écrivain, on doit savoir qui sont nos contemporains ! »

Et si Salman Rushdie était, au fond, un écrivain comme tous les autres ? Cela semble banal de le dire mais, malgré tout, lorsqu'on ouvre l'un de ses livres, il est difficile de ne pas songer à la fatwa dont il est l'objet, depuis le 14 février 1989. Cette expérience (narrée jusqu'en 2001), il la raconte dans *Joseph Anton* – son pseudonyme, clin d'œil aux prénoms de Conrad et de Tchekhov –, récit autobiographique (à la troisième personne) dans lequel il révèle son quotidien, assurément chaotique : préoccupations sécuritaires, paranoïa autour de lui, déboires sentimentaux, voyages mouvementés, méandres de la création chamboulés, rencontres exceptionnelles, pressions ou soutiens politiques, etc. Au-delà du témoignage et du symbole pour la liberté d'expression, cette autobiographie plus conceptuelle qu'elle n'en a l'air confirme l'audace littéraire d'un auteur sans cesse en quête de renouvellement, et mérite d'être lue aussi pour la qualité du texte. *Lire* l'a interrogé sur sa vocation d'écrivain, ses influences, son chef-d'œuvre *Les Enfants de minuit*, ses goûts et les aléas de l'écriture.

SALMAN RUSHDIE
EN 2005, À NEW YORK

Quels ont été les livres de votre enfance ? Et de votre adolescence ?

Salman Rushdie. D'un côté, j'ai été bercé par tous les contes traditionnels ; de l'autre, par toute une littérature britannique disons « autorisée » en Inde. Je me souviens d'avoir été bouleversé par *Alice au pays des merveilles* de Lewis Carroll – c'est un auteur qui m'a toujours beaucoup touché – et par les livres de Rudyard Kipling, *Le Livre de la jungle* en tête. Quand je suis arrivé en Angleterre, j'ai eu un choc en découvrant tous les livres de fantasy, à l'image du *Seigneur des Anneaux* de J.R.R. Tolkien, et de toute la littérature de science-fiction. C'était comme une drogue pour moi !

D'ailleurs, votre premier roman,* Grimus, *était un livre de science-fiction, non ?

› Je n'étais encore qu'un débutant. *[rires]* Pour *Grimus*, j'avais alors 25, 26 ans. J'avais essayé de faire une sorte de mélange entre le western et la fantasy, en révisant quelques mythes qui m'étaient chers. Déjà à l'époque je m'intéressais à l'idée de jeter des ponts entre les cultures. Aussi, ce roman, c'est une histoire de quête – une forme narrative qui m'a toujours fasciné, comme la quête du Graal, vous voyez... Enfin, c'est une œuvre que je mets très à part dans ma bibliographie. Si j'entreprenais de la relire aujourd'hui, il y a des paragraphes où je me reconnaîtrais et, ensuite, des pages où je serais incapable d'y retrouver ma patte. C'est aussi que ma relation à la littérature a beaucoup changé, avec les années.

***On a parfois tendance à oublier que vous êtes passionné par la culture pop. Le rock était d'ailleurs au cœur de* La Terre sous mes pieds...**

› J'ai toujours pensé que la littérature, au fond, parle toujours de notre monde d'aujourd'hui. Tout simplement parce que l'auteur y vit et retranscrit, même de manière détournée ou métaphorique, l'époque dans laquelle il vit. J'aime non seulement savoir ce qu'il y a dans la tête des gens, mais aussi connaître la mélodie du moment qu'ils ont envie de siffloter, le programme télé qu'ils ont regardé la veille ou les habits qu'ils vont porter le lendemain. Tout cela constitue le monde moderne et, quand on est écrivain, on doit savoir qui sont nos contemporains, jusque dans les détails. *La Terre sous ses pieds* était l'occasion pour moi d'évoquer cette musique que j'écoutais, enfant, à Bombay, dans les années 1950. Les hit-parades, les disques d'Elvis Presley, bref quelque chose qui venait d'ailleurs. C'était le premier phénomène de mondialisation de la culture populaire, un ouragan pour toute la planète. Il est difficile maintenant de se rendre compte de ce que tout cela représentait, au moment où, en cinq minutes, on peut poster une vidéo sur Internet que n'importe qui pourra visionner, aux quatre coins du globe.

Quand avez-vous décidé de devenir écrivain ?

› Mes parents m'ont dit que, dès mon plus jeune âge, je disais que j'allais devenir un écrivain célèbre. Je n'en ai aucun souvenir, mais je les crois. C'est quelque chose qui m'a ainsi hanté, même si je ne me rendais pas compte de ce que cela signifiait réellement. Après Cambridge, j'ai griffonné pas mal de choses, mais je n'arrivais jamais à un résultat fini. J'abandonnais facilement une histoire en cours de route, pour ne jamais la reprendre. Aussi, je souffrais d'un problème d'identité, par rapport à mes origines, et c'est sans doute la raison pour laquelle j'ai écrit *Les Enfants de minuit*. J'avais besoin de retrouver l'Inde que j'avais connue, qui faisait partie de moi, tout en assumant qui j'étais alors, et où je vivais. Il fallait que je revienne sur les lieux de mon enfance, et que je fasse un travail mémoriel. Evidemment, au fur et à mesure, le projet a pris d'autres directions et une autre ambition...

Salman Rushdie, et ses deux fils, Zafar et Milan, recevant pour lui le meilleur Booker Prize pour *Les Enfants de minuit*.

> « J'avais besoin de *retrouver l'Inde que j'avais connue. C'est pourquoi j'ai écrit* Les Enfants de minuit »

A sa parution en 1981,* Les Enfants de minuit *reçoivent un accueil critique et public enthousiaste. Vous obtenez même le Booker Prize – plus tard, il sera désigné meilleur Booker Prize des quarante dernières années ! Un tel enthousiasme dès vos débuts vous a-t-il débarrassé du désir de reconnaissance ? Cela vous a-t-il offert une certaine liberté pour la suite de votre carrière ?

› Disons que c'était une sorte de validation de mon travail d'écrivain. J'allais dès lors pouvoir persévérer et tuer tous les doutes en moi. J'avais choisi la bonne voie et j'allais peut-être pouvoir vivre de ma plume. Au moment où j'avais terminé *Les Enfants de minuit*, il me semblait que j'avais fait un travail honnête, que la tâche était accomplie, mais je ne savais pas vraiment quelle était la valeur de ce texte, et comment les gens allaient le percevoir. Les premières critiques m'ont rassuré, ainsi que les premiers retours de librairies. J'avais réussi. Le reste n'était que bonus, en quelque sorte. Et les récompenses officielles sont toujours agréables. Aussi, au-delà de la parution britannique, j'étais inquiet de savoir comment le livre allait être accueilli en Inde. Et, heureusement, ça s'est bien passé là-bas aussi, et j'ai pu souffler !

Vous faites paraître aujourd'hui* Joseph Anton, *présenté comme une autobiographie. Or, selon certains théoriciens de la littérature, un roman est toujours une autobiographie cachée. Qu'en pensez-vous ?

› Je ne partage pas du tout ce point de vue. Dans *Ulysse*, Joyce n'est pas Dedalus, même s'il lui ressemble beaucoup. Et le Marcel d'*A la recherche du temps perdu* n'est pas non plus tout à fait Proust ! Certes, on se projette toujours dans ses personnages, et leurs comportements, ce sont forcément les vôtres. La famille décrite dans *Les Enfants de minuit* était, au départ, la mienne – le grand-père, l'oncle, etc. Et tout s'est modifié pendant la rédaction du roman. Le narrateur est très différent de moi ! Pour *Joseph Anton*, la démarche n'a rien à voir.

Enfin, il ne s'agit pas non plus d'une autobiographie traditionnelle. Vous semblez jouer avec l'ambiguïté de votre alter ego, et nous donner à l'occasion, au détour d'une phrase, les clés de votre texte. Peut-on lire* Joseph Anton *comme une réflexion sur la manière de « fictionnaliser » sa vie ? ●●●

© PHOTO CAMERA PRESS/GAMMA-RAPHO

●●● > Absolument. C'est délibérément un livre plus complexe qu'il n'en a l'air. Non, ça n'est pas seulement Salman Rushdie qui vous raconte sa vie ! J'ai essayé de mêler trois formes bien distinctes : les Mémoires, le document romancé et l'autoportrait – pas seulement de moi, mais aussi d'une époque, on y revient... J'aime l'idée de reprendre plein de techniques du roman – notamment sur la caractérisation des personnes ou des personnages – dans ce cadre finalement très différent.

Justement, vous citez énormément de personnalités célèbres. S'agirait-il d'un petit jeu de « name dropping » ?

> Je comprends que vous puissiez le penser, mais ce n'est pas du tout le cas. Il se trouve que j'ai rencontré beaucoup de personnes qui sont effectivement connues, et qui, pour certaines d'entre elles, sont devenues des amis ou m'ont aidé à des moments-clés de mon existence.

Lorsqu'on regarde la couverture de votre livre, on peut avoir un doute sur la nature de celui-ci. La taille et la police de caractères étant les mêmes pour le titre et le nom de l'auteur, on peut se demander s'il s'agit d'une autobiographie de Salman Rushdie intitulée* Joseph Anton, *ou d'un essai de Joseph Anton sur Salman Rushdie.

> D'autant que *Joseph Anton* est en haut de la couverture ! *[rires]* Oui, c'est tout à fait volontaire et, mieux encore, c'est même l'une des raisons du choix du titre. Je voulais qu'immédiatement on perçoive son côté schizophrène.

***Le titre peut aussi rappeler certains romans du XIXe siècle, comme* Jane Eyre, David Copperfield *ou* Eugénie Grandet...**

> C'est amusant que vous me parliez d'*Eugénie Grandet* car c'est le roman qui m'a accompagné pendant la rédaction de *Furie*, il y a quelques années... Vous me comparez à Balzac ? Je n'ai décidément pas perdu ma journée ! *[rires]* D'autant que le pseudonyme que j'ai choisi est un clin d'œil à deux écrivains qui me sont chers : Joseph Conrad et Anton Tchekhov.

Et, parmi les auteurs contemporains, quels sont ceux qui ont grâce à vos yeux ?

> Il y a évidemment tout le cercle britannique où l'on retrouve des gens comme Ian McEwan, Martin Amis, Kazuo Ishiguro ou Angela Carter. Comment ne pas les apprécier, franchement ? Il y a aussi ceux de la génération d'après, comme David Mitchell. *Cartographie des nuages*, c'est extraordinaire ! Mais j'ai une tendresse toute particulière pour tous ces écrivains d'Amérique du Nord issus de l'immigration, qui ont repris la tradition après les vagues juives ou italiennes. Il faut absolument lire quelqu'un comme Junot Díaz, par exemple. Ou Chang-rae Lee.

Que pensez-vous de l'expression* world fiction *(ou « littérature-monde ») pour définir certains de ces auteurs, justement ?

> C'est stupide. Il y a juste de bons et de mauvais romans.

Au Royal Opera House, l'écrivain est récompensé par le magazine GQ. Il est ici avec le chanteur Bono, septembre 2012.

Avez-vous la sensation d'avoir évolué, dans votre écriture ?

> Bien entendu. Mais ce n'est pas, contrairement à ce que l'on pourrait croire, à cause de la fatwa. Vous commencez à écrire à un certain endroit, puis vous voyagez, vous abordez d'autres langues, etc. Alors nous changeons et notre écriture aussi. A mes débuts, j'avais besoin d'« indianiser » mes textes – le sujet l'imposait, dans *Les Enfants de minuit*. Mais je me suis aperçu que c'était un gadget, un truc. Dès lors, il fallait que j'arrête et, spontanément, j'ai trouvé refuge dans une écriture plus baroque, excessive. Et je suis passé à autre chose. *Les Versets sataniques* n'ont pas grand rapport avec *Shalimar le clown* ! Enfin, je crois que, plus généralement, je n'ai pas envie de me répéter, de faire le même livre, comme P.G. Wodehouse *[rires]* – même si, évidemment, ça peut avoir son charme...

Au fait, comment travaillez-vous ? Comment vous lancez-vous dans l'écriture d'un roman ?

> Je commence toujours par prendre beaucoup de notes et par réunir une documentation abondante. Grâce à ça, l'idée générale du livre commence à se préciser. Il faut aussi que j'aie une architecture générale du récit assez précise même si je sais très bien, dès le départ, qu'il y aura de nombreux chamboulements. Au fil de l'écriture, certains personnages que je pensais secondaires vont prendre une place bien plus importante, des sous-intrigues qui paraissaient sans intérêt vont se révéler très utiles – et inversement. Aussi, il m'arrive de mieux comprendre certains de mes héros, de découvrir des choses sur eux que je n'imaginais pas et qui changent ma manière de les voir... La littérature, c'est une permanente métamorphose. Et c'est ça qui me plaît.

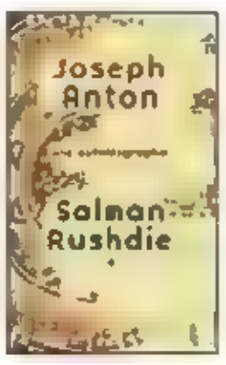
Vous citez Shakespeare en exergue de* Joseph Anton. *Quel a été l'impact du théâtre sur votre vie ?

> En même temps que je pensais devenir écrivain, j'avais à l'adolescence le désir fou de devenir acteur. A l'Université, je pensais même que j'allais rapidement embrasser la carrière de comédien et j'étais alors très proche de toutes les troupes de théâtre, à Cambridge. Bon, rétrospectivement, je crois que c'était une erreur, une mauvaise idée ! *[rires]* Ma manière de raconter une scène est, je crois, très influencée par l'écriture dramatique. Voyez le moment, dans *Joseph Anton*, où j'arrive pour la première fois à l'aéroport de New York ! Le mélange de tragique et de comique vient justement de mes souvenirs de Shakespeare. Je vous explique : les auteurs anglo-saxons lui doivent une fière chandelle. Il nous a appris à décloisonner les registres, les genres. Prenez le début de *Hamlet* : c'est à la fois une histoire de fantômes, une histoire politique, une tragédie, une histoire d'amour et une comédie !

Et la poésie ?

> J'en lis presque quotidiennement. La poésie aide tout auteur de prose à écrire, lui rappelle qu'il faut prendre soin de la langue même s'il doit savoir s'en détacher. De temps en temps, il faut bien écrire : « Soudain, quelqu'un frappe à la porte » !

Propos recueillis par Baptiste Liger

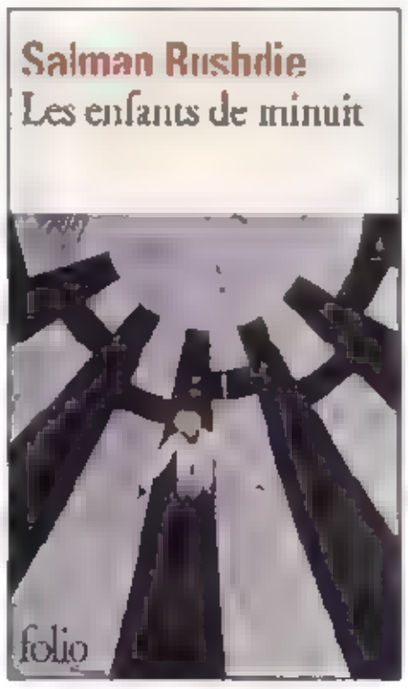


★★★ ***Joseph Anton. Une autobiographie (Joseph Anton. A Memoir)*** par **Salman Rushdie** traduit de l'anglais par Gérard Meudal. 736 p., Plon /Feux croisés, 24 €

Bibliographie

Parmi l'œuvre de Salman Rushdie, voici trois incontournables à lire en priorité.

LES ENFANTS DE MINUIT (FOLIO)



Dans *Joseph Anton*, Rushdie raconte comment il est brutalement sorti de l'ombre quand ses *Enfants de minuit* ont décroché le Booker Prize, en 1981. Ce coup d'essai fut un coup de maître qui l'imposa aussitôt comme la nouvelle icône de la World Fiction. A relire aujourd'hui cette fresque qui a le débit du Gange, on se rend compte qu'elle n'a pas pris une seule ride. Et qu'elle reste le meilleur livre de celui qui, huit ans plus tard, allait être victime de la fatwa islamique. Ce que l'on découvre dans *Les Enfants de minuit*, c'est d'abord le tableau d'un continent : l'Inde natale de Rushdie, un gigantesque brasier dont il attise les feux en mêlant l'épopée et le merveilleux avec une écriture qui doit autant à Swift qu'à Faulkner.

Baptisé tour à tour Saleem Sinai, Morve-au-nez, Bouille-sale, Déplumé ou Renifleur, le héros de Rushdie est un « avaleur de vie » qui naît au moment où l'Inde se libère de la tutelle britannique, le 15 août 1947, à minuit très exactement. Et quand on apprend que Saleem est un peu musulman, qu'il a un père anglais, qu'il grandit au cœur de Bombay entre bouddhistes et hindouistes, on devine dans quels maelströms politico-religieux il va être plongé… D'autant que ce petit fakir est doué de pouvoirs surnaturels qui, de réincarnations en miracles, lui permettront de se faufiler aussi bien dans l'ancien empire colonial que dans les bas-fonds de Bombay, les paysages mythiques du Cachemire, les charniers du Bangladesh, les coulisses de la famille Gandhi et les ministères corrompus d'une jeune nation qui sera bientôt la proie des premiers démons intégristes.

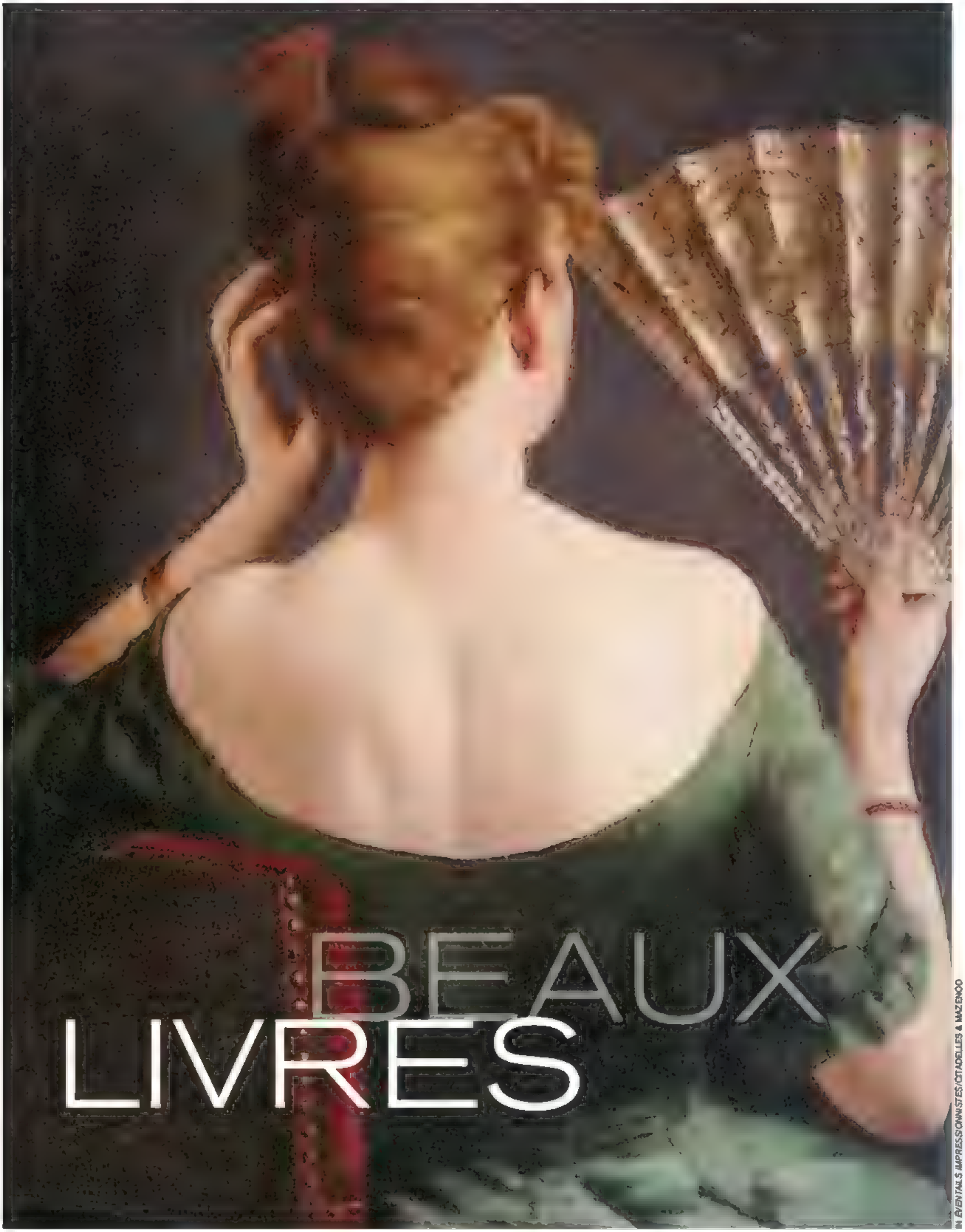
Autant d'histoires enchevêtrées où, dans des relents de musc et de mangue pourrie, l'Inde se décompose peu à peu sous le regard de plus en plus désabusé de Saleem, prince des métamorphoses au royaume des illusions. A la croisée du récit d'apprentissage, du conte fantastique et du pamphlet politique, les très visionnaires *Enfants de minuit* ont permis à tout un continent de faire son entrée dans la littérature occidentale. Comme un chapitre inédit des *Mille et Une Nuits*, sous le signe du réalisme magique. **André Clavel**

LE DERNIER SOUPIR DU MAURE (FOLIO)

Avec *Le Dernier Soupir du Maure*, publié en 1995, Rushdie a signé son roman le plus fou, un festival d'invention verbale et d'imagination baroque. Tout commence le jour où, à Bombay, un échalas aux cheveux hirsutes – la pétulante Aurora – se laisse déflorer sur un sac de cumin par un Casanova d'entrepôt. De leurs amours naîtra Moraes Zogoiby, surnommé le Maure, étrange réincarnation du Gargantua de Rabelais : enfanté quatre mois et demi après la copulation de papa-maman, ce prodige traversera le temps deux fois plus vite que ses semblables, contraint de vivre à bouchées doubles… On le verra grandir dans les beaux quartiers de Bombay, tomber sous le charme d'une prédatrice démoniaque, rallier la cause du terrorisme hindouiste puis s'envoler vers l'Europe où vivaient ses ancêtres, au fil d'un scénario qui ne cessera de cascader entre l'Orient et l'Occident, les geôles du sous-continent et le ciel andalou, la mosquée incendiée d'Ayodhya et les studios survoltés de Bollywood. Une véritable performance littéraire où Rushdie renoue avec ses thèmes favoris : éloge du métissage, dénonciation de la corruption à l'indienne, critique féroce des fanatismes de tout poil, sous les bourrasques d'une prose enchantée et de bout en bout fellinienne. **A.C.**

L'ENCHANTERESSE DE FLORENCE (FOLIO)

Encore du très grand Rushdie, cette *Enchanteresse de Florence* publiée en 2008. Nous sommes à une époque où l'on croit encore aux prodiges – la fin du XVIe siècle –, sur un bateau qui vient de quitter l'Italie et qui file vers les Indes lointaines. A son bord, un Florentin clandestin qui volera au propriétaire du navire une lettre si précieuse qu'elle lui donnera accès à la merveille des merveilles : la cour du Grand Moghol, un musulman divinement éclairé et particulièrement tolérant. C'est leur rencontre ô combien inédite qu'imagine Rushdie avec, pour arbitres, l'éléphant le plus redoutable du palais impérial et une enchanteresse aux yeux d'ébène qui descend de Gengis Khan… Comme Shéhérazade, l'auteur des *Versets sataniques* multiplie les récits dans cette tapisserie où se croisent le roman historique, le *Kama Sutra* et les légendes orientales. Un magnifique exercice de prestidigitation littéraire, avec cette conclusion qui résume toute l'œuvre de Rushdie : « La vérité se cache dans les histoires les plus mensongères du monde. » **A.C.**


BEAUX
LIVRES

Séduction

Derrière l'éventail se cache la sélection des beaux livres de l'année 2012 : l'histoire, les voyages dans le temps et dans l'espace, les sciences, la musique, les beaux-arts, etc. A offrir ou à s'offrir. Belles fêtes de fin d'année.

Eventails impressionnistes

Anne Sefrioui

210 p., Citadelles & Mazenod, 65 €

Alors que les femmes d'aujourd'hui hésitent à sortir sans leur téléphone portable, leurs lointaines aïeules de la fin du XIXe siècle, et pas seulement les mondaines, se séparaient rarement d'un autre accessoire : l'éventail, qu'elles agitaient pour se rafraîchir ou, innocente vanité, qu'elles déployaient pour en goûter la valeur esthétique. A plus forte raison dès lors que les artistes de leur époque (reconnus comme Gervex ou Detaille, ou sur la rampe de la notoriété comme Manet, Pissarro, Degas, puis Bonnard et Maurice Denis) y ajoutèrent leur touche. Tant et si bien qu'ainsi exhaussé, l'accessoire de mode devint objet de collection. Copiant sur ce format en demi-cercle certaines de leurs célèbres peintures ou y créant directement des œuvres originales, les impressionnistes allaient laisser, en effet, une autre vitrine, insolite et attachante, de leur talent. Pour la plupart conservés dans des collections privées ou médiocrement servis dans les expositions temporaires, les éventails impressionnistes sont longtemps demeurés hors de vue. Il a fallu le patient et opiniâtre travail d'Anne Sefrioui pour les arracher à l'ombre. Et mettre en évidence, parmi près de trois cents modèles dont on devine parfois quel frôlement eût affolé Mallarmé, leur corrélation avec le reste de leur œuvre, flagrante, subtile ou même insoupçonnée. Une magnifique revue à 360 degrés ! **Marion Settier**

Les Cocottes. Reines du Paris 1900

Catherine Guigon

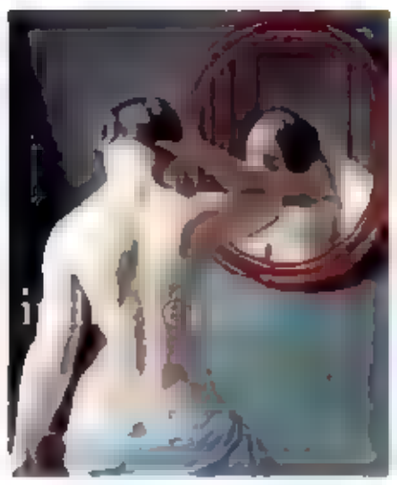
200 p., Parigramme, 45 €

C'est la Belle Epoque, le temps de l'insouciance quelques années avant la Première Guerre mondiale, au tournant des XIXe et XXe siècles. L'argent coule à flots, les théâtres affichent complet et les cocottes règnent. Ces femmes sublimes, aussi vénales qu'intelligentes, vont défrayer la chronique et tourner les têtes couronnées ou non. Elles ont pour nom Liane de Pougy, Mata Hari, ou encore Cléo de Mérode pour les plus célèbres. Ce livre retrace leur parcours, la course effrénée pour obtenir rôles, fortune et position sociale. De très jolies reproductions montrent ces muses qui préfigurent toute la stratégie des people déployée aujourd'hui pour faire parler de soi : la presse est largement utilisée, qui publie des photos coquines et assure l'autopromotion en position aguicheuse. Une plaisante évocation d'une époque révolue, dont la gaieté et l'insouciance s'envoleront tragiquement aussi pour la plupart de ses belles héroïnes. **Véronique Matrat**

Indiscrétion. Femmes à la toilette

Pascal Bonafoux

170 p., Seuil, 39 €



Des thèmes courus de la peinture profane – pour peu qu'on la distingue de l'art sacré, toutefois moins guindé et plus sensuel que prétendu si l'on songe à tant d'images ou d'expressions polissonnes –, la femme à la toilette est l'un de ceux qui ne s'est pratiquement jamais perdu de l'Antiquité à nos jours. Commissaire d'expositions et historien d'art, Pascal Bonafoux n'a pas à pousser très loin l'explication. Cette continuité, qu'il perçoit au long des âges et, particulièrement dans cet ouvrage, du XVIe au XXe siècle, s'origine au cœur de la nature humaine : le désir. Et l'on sait ce que sa puissance doit au double jeu de l'intimité qui se veut aussi fermement codifiée que furtivement livrée. Le désir est ce furet qui, chez le voyeur, entoure chaque étape de la toilette. Du déshabillage progressif (immortalisé par Toulouse-Lautrec) au laçage du corset (*Jeune Femme s'habillant*, par Pierre Carrier-Belleuse, 1893), au poudrage (par Berthe Morisot) et à la touche finale (la pose de la boucle d'oreille) en passant par le bain (cf. la rousse peinte par Albert Stevens, vers 1867). Il faut se baigner dans *Indiscrétion* et respirer ses sels grisants. **Philippe Delaroche**

Musique

BEAUX LIVRES

Le Cantique des oiseaux

Attâr

illustré par la peinture en Islam d'Orient, traduit du persan par Leili Anvar, un volume sous coffret aux Editions Diane de Selliers, 432 p., 195 €

Né en Iran en 1158, exécuté par les Mongols en 1221, Farid al-Din Attâr fut parfumeur avant d'embrasser la doctrine des soufis, de se faire derviche et de composer des chefs-d'œuvre, sous le signe du mysticisme. Parmi eux, ce *Cantique des oiseaux*, l'un des grands classiques de la tradition persane, une ode de dix mille vers qui tient de la chanson de geste, de la fable animalière, de la parabole initiatique et de l'épopée spirituelle. Ce qu'y retrace Attâr, ce sont les aventures d'une petite nuée d'oiseaux qui, en route vers le firmament, sont autant de miroirs et de symboles de l'âme humaine. Au fil des pages, on les verra explorer l'univers sous la conduite d'une huppe, en quête de Sîmorgh, l'incarnation du divin. A l'instar de nombreux récits orientaux, les poèmes d'Attâr sont émaillés de contes et d'anecdotes édifiantes, avant que ses oiseaux ne traversent les sept vallées qui les conduiront vers la sagesse – l'Amour, le Désir, la Connaissance, le Détachement… –, autant d'étapes par lesquelles les soufis peuvent rejoindre Dieu. Illustré de deux cents miniatures venues des musées du Caire ou de Bagdad, de Téhéran ou d'Istanbul, cet ouvrage est un joyau de poésie, avec cette apostille adressée au lecteur : « Mon œuvre porte en elle une vertu étrange. C'est que plus tu la lis, plus elle est généreuse. »

André Clavel

Dictionnaire amoureux de la musique

André Tubeuf

704 p., Plon, 24 €

Subjective et personnelle, entrecoupée des définitions, des critères et du nuancier qui bordent l'histoire et la critique musicales, la galerie des compositeurs et interprètes qu'a réunie André Tubeuf n'a rien d'un tombeau. Nous ayant présenté l'élève, le maître et sa postérité, c'est en quelques traits qu'il nous fait passer du berceau au chevet – non sans avoir souligné le meilleur de chacun. Affectueusement, comme à propos de J.-S. Bach ou de Brahms. D'Albéniz (Isaac) à Zemlinsky, qui composa *Le Nain*, d'après une œuvre d'Oscar Wilde, le lecteur respire un air si vif qu'il brûle parfois d'écouter sur le champ *L'Impromptu en fa* de Schubert, le *Psaume 141* de Lili Boulanger ou *Les Collines d'Anacapri* d'un Debussy.

Ph.D.

L'Univers de l'opéra – Œuvres, scènes, compositeurs, interprètes

sous la direction de Bertrand Dermoncourt

1216 p., Bouquins/ Robert Laffont, 32 €

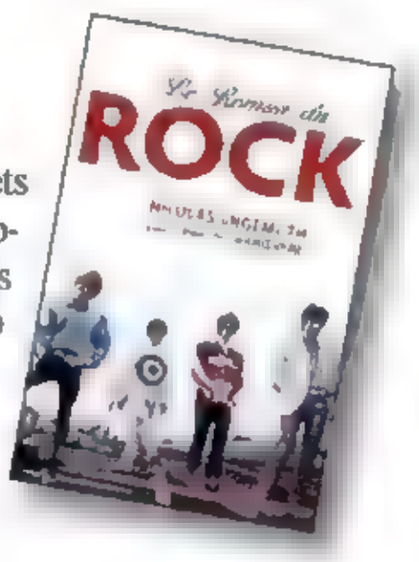
Préfacé et postfacé par Alain Duault, ce dictionnaire rassemble les grandes figures (musicales, mais aussi littéraires, philosophiques, politiques), les lieux, les œuvres, les voix, les genres et les techniques. L'occasion de réviser ses fondamentaux, de faire des découvertes. Le saviez-vous ? Hegel avait plus d'indulgence que Schelling pour l'opéra. Berlioz détestait l'abus de la virtuosité, celui que manifeste la vocalise de Donna Anna dans le *Don Juan* de Mozart (« *Forse un giorno il cielo* »). Créés à Milan en 1957, les *Dialogues des carmélites* de Francis Poulenc, d'après le livret de Georges Bernanos – lui-même s'étant inspiré d'une nouvelle de Gertrud von Le Fort –, sont « le seul opéra français qui ait vraiment connu une carrière internationale et soit encore fréquemment représenté ». L'opéra sous tous les angles, à la faveur de 2 000 entrées, qui dit mieux ?

Philippe Delaroche

Le Roman du rock

Nicolas Ungemuth

258 p., Editions du Rocher, 20,20 €



Cette très libre évocation des pères fondateurs du rock et de leurs cadets tient de l'hommage pudique et de la danse du scalp, mais aussi de l'autobiographie en creux et en décibels. Dans sa peau de critique, Nicolas Ungemuth n'est pas un croisé sans foi ni croix. Il chérit Elvis Presley, Bob Dylan, les Beatles, Pete Townshend (les Who), les Kinks. Devenus trop prévisibles, les Rolling Stones le lassent. Et rien ne l'agace plus vivement que l'idolâtrie qu'exploite à fond de caisse Lou Reed « le vicieux » !

Ph.D.

Rencontres

Jean-Marie Périer

288 p., Chêne, 39,90 €

Les sixties sont plus que d'autres décennies propices à la nostalgie. Et ce n'est pas Jean-Marie Périer qui nous fera mentir ! L'ancien assistant de Daniel Filipacchi a traversé cette folle période derrière son objectif, l'œil rivé sur les stars de la musique. Un voyage au pays des merveilles qu'il raconte dans *Rencontres*, un recueil riche de 200 clichés – dont un bon nombre d'inédits. On y suit ses débuts, en 1956, chez *Jazz magazine*, qui le voient côtoyer Ella Fitzgerald, Miles Davis et Ray Charles. Avant le lancement en fanfare de *Salut les copains*, magazine mythique et passage obligé pour les légendes de l'époque : les Beatles, les Stones, Chuck Berry, Bob Dylan, James Brown ou Marianne Faithfull, tous sont passés devant son appareil. Un sacré tableau de chasse pour un jeune photographe à l'anglais hésitant ! « Ma chance, c'est d'avoir toujours su que j'avais de la chance », confie Jean-Marie Périer au hasard des anecdotes de ce très bel ouvrage. Qu'on se surprend à feuilleter en fredonnant les premières notes de *Satisfaction*… **Julien Bisson**

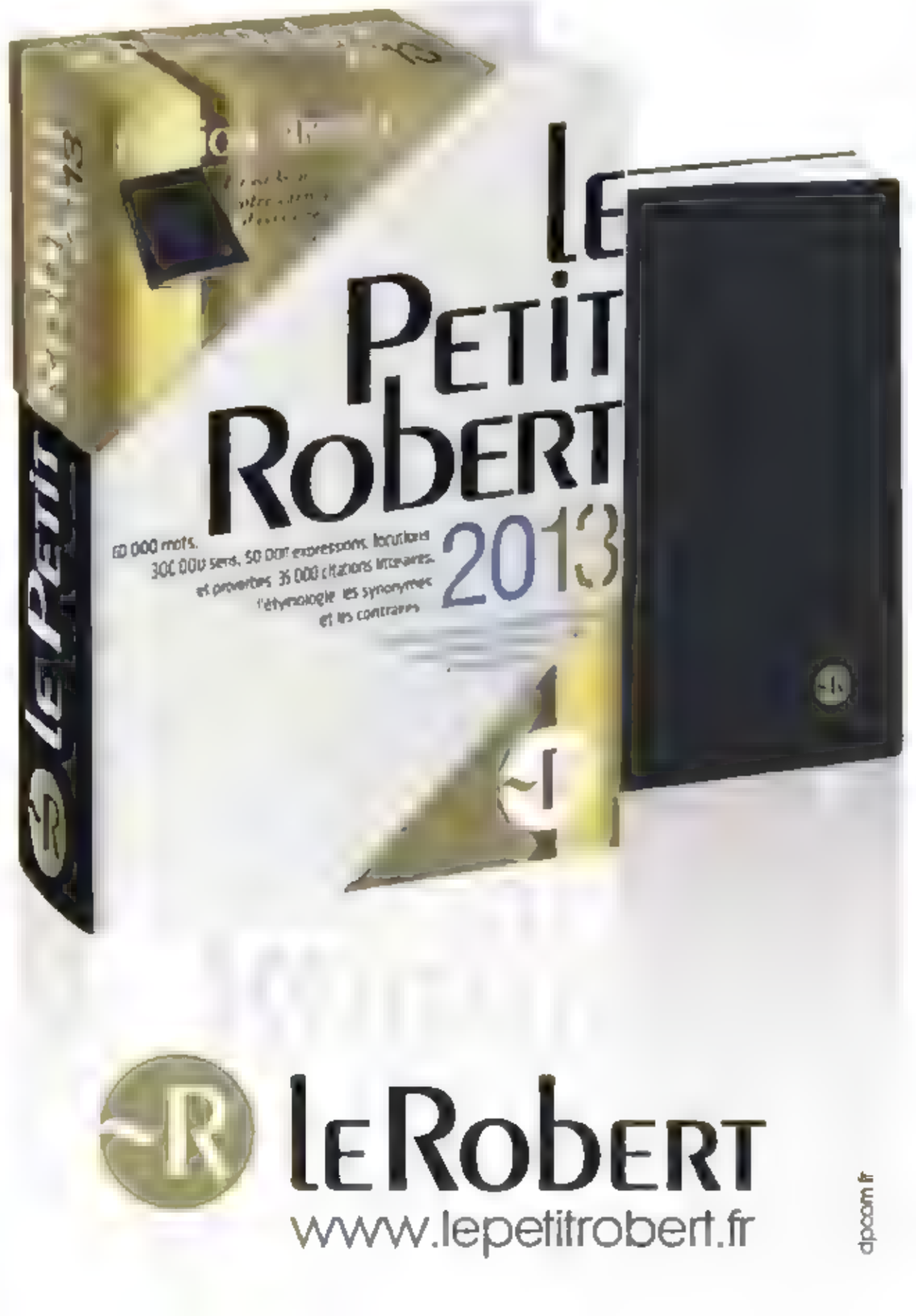
Clapton

Chris Welch

256 p., Place des Victoires, 39,95 €

Baptisé « God », le dieu du blues, par ses fans, Eric Clapton n'a pourtant pu qu'effleurer, auprès du grand public, l'aura mythique d'un Hendrix ou d'un Morrison – sans doute parce qu'il n'a pas partagé leurs excès, ni leur mort précoce… Cinq ans après l'excellent *Clapton* par Eric Clapton, voilà que paraît une biographie richement illustrée de l'ancien guitariste de Cream et de Blind Faith, réputé pour sa virtuosité. On y découvre les coulisses de son départ fracassant des Yardbirds, dont il jugeait le tube *For Your Love* trop commercial. Sa proximité avec John Lennon, Jimmy Page ou B.B. King. Les tentations de l'héroïne et de l'alcool. Les errances, avant la renaissance du bluesman en solo, à coups de chefs-d'œuvre tels que *Layla* ou *Tears in Heaven*. Un destin unique et essentiel, qui permet de revisiter un demi-siècle d'histoire du rock. **J.B.**

LE COFFRET
PETIT ROBERT
Le cadeau idéal pour
les amoureux des mots



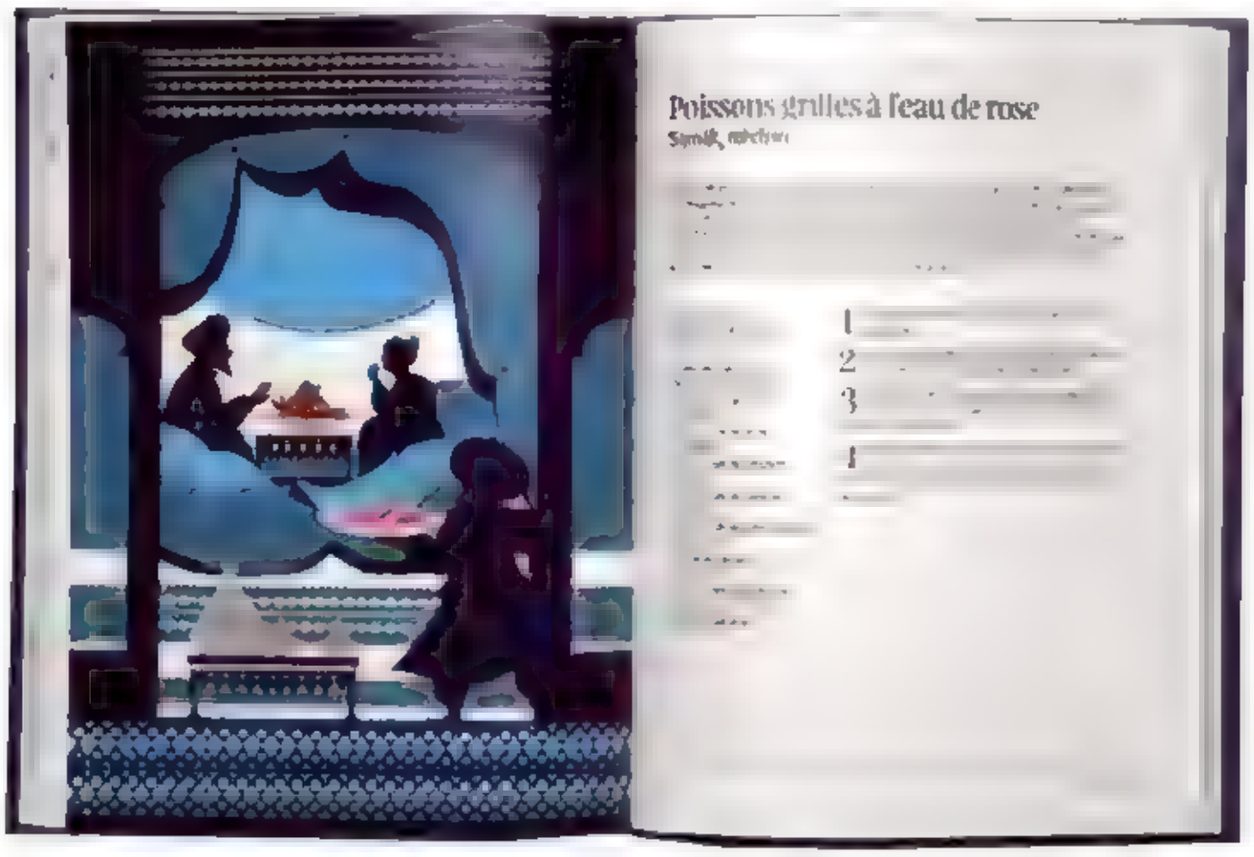
LE ROBERT
www.lepetitrobert.fr
dpcom.fr

Cuisine

BEAUX LIVRES

Délices des Mille et Une Nuits
Malek Chebel et Kamal Mouzawak
144 p., Gründ, 19,95 €

Le philosophe algérien Malek Chebel (anthropologue spécialiste de l'islam) a eu l'idée originale de revisiter les célèbres contes des *Mille et Une Nuits* en y puisant toutes les références à la cuisine. Elles sont plus nombreuses qu'on ne le croit car Shéhérazade apprécie les bons repas. Chebel nous rappelle, ainsi, que la culture arabe ne crache pas sur la bonne chère, les vins et les gourmandises en tous genres. Dans ces contes en poupées russes, explique-t-il, le repas a sa fonction propre, pour détendre un protagoniste ou inspirer un climat de confiance. Ainsi, gibier et produits de la ferme abondent, les quartiers de viande sortent du four du boulanger, les cuisiniers servent des cassolettes « non sans avoir ajouté une larme d'huile vierge ou de citron ». Dans l'art de vivre moyen-oriental, tout est affaire d'hospitalité (donc de générosité) et de parfums.



Ces *Délices des Mille et Une Nuits*, ce sont 50 recettes orientales ancestrales (on serait tenté de dire « mille-et-unaires »), remises au goût du jour par le chef libanais Kamal Mouzawak : concombres farcis, taboulé à la grenade, riz du pêcheur, pigeon, poulet à l'orange ou au sumac, agneau à l'escabèche, biscuits aux dattes…

Joliment illustrée par la dessinatrice Anne-Lise Boutin, voilà une bien agréable invitation au voyage et à la rêverie. **Tristan Savin**

Le Livre de la cuisine espagnole
Claudia Roden
512 p., Flammarion, 35 €

Spécialiste de l'histoire culinaire, Claudia Roden nous avait déjà régalés (et instruits) avec *Le Livre de la cuisine juive*. Elle remet le couvert avec la cuisine ibérique, fruit de cinq ans de voyages à la découverte des traditions gastronomiques de la Péninsule.

Cette bible d'un demi-millier de pages n'omet rien : histoire (influences mauresques, découverte du Nouveau Monde, importance des monastères), terroirs (Galice, Pays basque, etc.), produits (miel, safran, olives, charcuteries…), techniques de base et portraits de chefs.

Le tout enrichi de 250 recettes typiques, parmi lesquelles les grands classiques (*arroz con cerdo*, paella au lapin et aux escargots) mais aussi tarte au poivron, perdrix au vin blanc, dorade en croûte de sel, crabe au cidre, haricots aux palourdes, ragoût d'agneau au lait. Certaines n'avaient jamais été reproduites dans un livre car Claudia Roden a mis un point d'honneur à débusquer des recettes régionales oubliées, comme ce *pollo con langostino* catalan, à base de poulet, crevettes, sauce aux amandes et chocolat. Ce grand tour d'Espagne s'achève avec douceurs et boissons nationales.

La version originale de l'ouvrage (en anglais) vient d'être primée au Cookbook Awards 2012. Un must pour connaisseurs. Pour les autres, les Ibères ne seront plus aussi rudes. **T.S.**

Mémoires de chefs
sous la direction de Nicolas Chatenier
320 p., Textuel, 45 €

Quand les chefs emblématiques de l'Hexagone ouvrent leurs archives (photos, mais aussi lettres et menus), l'expression « âge d'or de la cuisine » prend tout son sens. Ils ont pour nom Bocuse, Guérard, Chapel, Haeberlin, Lenôtre, Pic, Troisgros, Outhier, Senderens, Vergé et ont participé, collectivement, au renouveau de la gastronomie dans les années soixante.

A l'instar des cinéastes de la Nouvelle Vague, il s'agissait d'une bande de copains, passionnés, bons vivants, un peu fous. « Ils avaient du talent pour le bonheur », écrit Alain Ducasse dans sa préface. Richement illustrés, ces témoignages nostalgiques éveilleront de bons souvenirs chez les anciens, et participeront à l'édification de la nouvelle génération élevée à la télé-réalité. **T.S.**

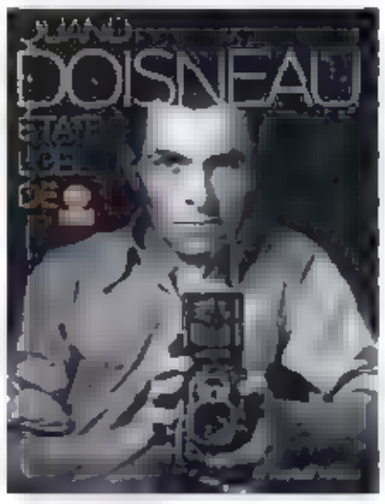
Paris BEAUX LIVRES

L'Invention de Paris
Eric Hazan
450 p., Seuil, 45 €

Ce très bel ouvrage procède et de l'intelligence et de la chaleur du parti pris politique (quoique parfois discutable), littéraire (bienvenu), sentimental (flagrant et respectable) et néanmoins éclairé de son auteur. Celui d'un Parisien qui connaît assez Paname pour en restituer les atmosphères et les sortilèges au gré des âges, à mesure qu'il nous fait cheminer du centre (l'ancien Paris, entre Palais-Royal et Saint-Germain-des-Prés) vers la périphérie (les faubourgs, entre Nouvelle-Athènes et Montparnasse ; jusqu'aux villages, entre Ménilmontant et la Butte-aux-Cailles). Et c'est parce qu'il aime Paris qu'Eric Hazan s'autorise à saluer ou à incriminer les auteurs de tel épisode de sa construction-démolition, spontané ou planifié. C'est Paris et ses Parisiens, de jadis ou de la veille, qu'on sent frémir de page en page. Accessoirement, mais ce détail a son prix, loin d'invoquer en vain Balzac, Baudelaire ou Walter Benjamin, Eric Hazan leur fait écho en y associant son chant d'un fier partisan – à qui il coûte de sentir combien La Closerie des Lilas, « mao-balladurienne », lui répugne et l'attire... **Ph.D.**

Quand Doisneau était l'œil de Point de vue - Images du monde
Raphaël Morata
160 p., Editions Express-Roularta, 30 €

Raphaël Morata, chef du service Culture de *Point de vue*, manifeste la même fierté à souligner l'origine de l'hebdomadaire qu'à exhumer, parmi ses trésors, les reportages de Robert Doisneau. Cet album en reproduit une centaine, parmi ceux publiés entre 1947 et 1983. Trois histoires parallèles se chevauchent : celle des quidams et des vedettes ; celle d'un journal piloté par un amoureux de la photo, Albert Plécy ; celle d'un artisan pas bégueule et farfelu qui disait : « Un photographe qui a une voiture, il est foutu. » Car Doisneau préférait se laisser surprendre plutôt que d'être privé de l'imprévu, de l'aléa, qui s'offrent à qui sait flâner sans calculer. **Ph.D.**



Histoire

Le Grand Album d'histoire de France de notre enfance

Dimitri Casali et Guillaume Bourgeade

200 p., Gründ, 29,95 €

On sait les dégâts qu'une historiographie incontinente et des pédagogies bien-pensantes ont fait subir à l'histoire et à son enseignement. Chronologie pulvérisée, devoir de mémoire brouillant la connaissance historique, « théorie » se substituant au récit, histoire refaite sous l'angle de ses « victimes », c'est miracle que le goût de l'histoire y ait survécu. Etre absolument archaïque, pour prendre le contre-pied de l'injonction rimbaldienne, c'est donc retrouver les nobles prétentions du livre d'histoire du temps jadis, celui qui entendait raconter, éduquer et même, pourquoi pas, enchanter. C'est le parti pris par Dimitri Casali et Guillaume Bourgeade de ressusciter cette histoire de France qui commence, comme dans les bons vieux manuels de l'école primaire, avec Vercingétorix, et qui conduit, tout bonnement, jusqu'à Charles de Gaulle. Les auteurs, dans leur avant-propos, croient devoir se défendre de « réhabiliter le roman national ». Mais d'où leur vient cette timidité inattendue ? Car il s'agit bien, avec ce *Grand Album d'histoire de France de notre enfance*, du roman national tel que la IIIe République l'avait, à des fins civiques, fabriqué. Et il n'y a pas de mal à ça. Que le roi Henri IV soit bon, que Louis XI soit retors et Louis XVI faible ne dit certes pas tout, mais en simplifiant de la sorte, dit-on quelque chose de faux et, pédagogiquement, la transmission du savoir n'est-elle pas ainsi facilitée ? Lisons donc cette *Histoire de France* comme une histoire retrouvée et savourons ces gravures et ces gouaches édifiantes qui ornaient, jusque dans les années 1950, les manuels de nos écoles publiques.

Marc Riglet

En campagne avec l'Armée rouge. Photographies et témoignages de soldats russes, 1941-1945

Artem Drabkin

préface de Jean-Philippe Immangeon, traduit de l'anglais par Emmanuelle Pavan,
176 p., Editions Pierre de Taillac, 26 €

Un dernier beau livre consacré à la guerre mérite toute notre attention. Il est dû à un historien anglais, Artem Drabkin, spécialiste de l'Armée rouge. Là sont rassemblés des photographies et des témoignages de soldats soviétiques engagés dans leur « grande guerre patriotique ». On n'y verra pas les images mille fois montrées de la charge des chars dans la bataille de Koursk, ni celles des orgues de Staline ou du drapeau fiché sur le Reichstag. Là, nous découvrons le soldat dans ses activités ordinaires : il dort, il mange, il se distrait, il s'entraîne, il fourbit ses armes… Bref, c'est la guerre sans le combat ou encore, comme le note justement le préfacier, c'est ce qui reste « d'humain dans l'inhumain ». Un livre grave et beau, dans une édition particulièrement soignée.

M.R.

Les 1001 Batailles qui ont changé le cours de l'histoire

préface de Franck Ferrand

960 p., Flammarion, 32 €

Acceptera-t-on d'être plus archaïque encore ? Alors, cédons à l'attraction pour l'histoire-bataille. A vrai dire, l'interdit qui pesait sur cette façon de conter l'histoire des hommes, et l'injonction qui était faite de ne considérer que les conditions économiques de leur existence, sont un peu passés de mode. Aussi bien, la discipline historique ne cesse pas d'explorer de nouveaux territoires mais supporte désormais de labourer à nouveau les anciens. Etant entendu que « les hommes font l'histoire mais ne savent pas l'histoire qu'ils font », nulle curiosité n'est à exclure pour accéder à l'intelligence du mouvement historique. Cette curiosité devrait être amplement satisfaite à la lecture des *1001 Batailles qui ont changé le cours de l'histoire*. Que cette somme illustrée de mille et une batailles, courant de 2450 avant notre ère jusqu'au dernier engagement en Afghanistan, est impressionnante et instructive ! Son classement, chronologique et thématique, est un tour de force. Et les auteurs peuvent mettre au défi celui qui trouvera la mille deuxième bataille qui manque à l'appel !

M.R.

Au-dessus du chemin de Compostelle

Mino (carnets), Hervé Tardy (photographies), Claire Lemoine (textes)

202 p., La Martinière, 32 €

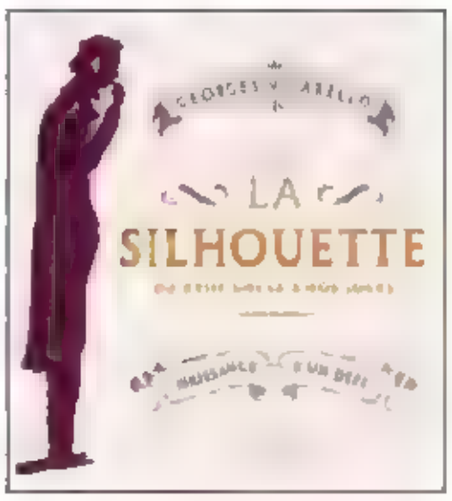
Nous offrir d'évoluer du Puy-en-Velay jusqu'à Saint-Jacques de Compostelle, à mi-hauteur, c'est le projet du photographe Hervé Tardy. Alors qu'il se livrait à un repérage, il avait été frappé, au spectacle d'une colonne d'hommes et de femmes, pèlerins de Saint-Jacques, se tenant à distance les uns des autres (intervalles d'espace signifiant autant d'intervalles de silence ou de recueillement), « par la beauté de ces points et de ces ombres progressant lentement sur les pentes ». A tel point qu'il estima que son œil de photographe ne pouvait plus considérer le chemin que dans sa totalité. A cette fresque constituée de plus de deux cents vues aériennes, réparties en cinq chapitres, sont associés deux types de commentaires qui donnent à l'ouvrage sa profondeur et sa vertu de guide : les dessins assortis de réflexions ou de citations de Mino, la plasticienne imaginant les pensées des pèlerins ; l'éclaircissement historique apporté par Claire Lemoine. Un festival de contrastes, lumières et ombres, d'un côté Conques la splendide et, de l'autre, la pauvre Cruz de Ferro, en Castille-León. **Ph.D.**

La Silhouette, du XVIIIe siècle à nos jours

Georges Vigarello

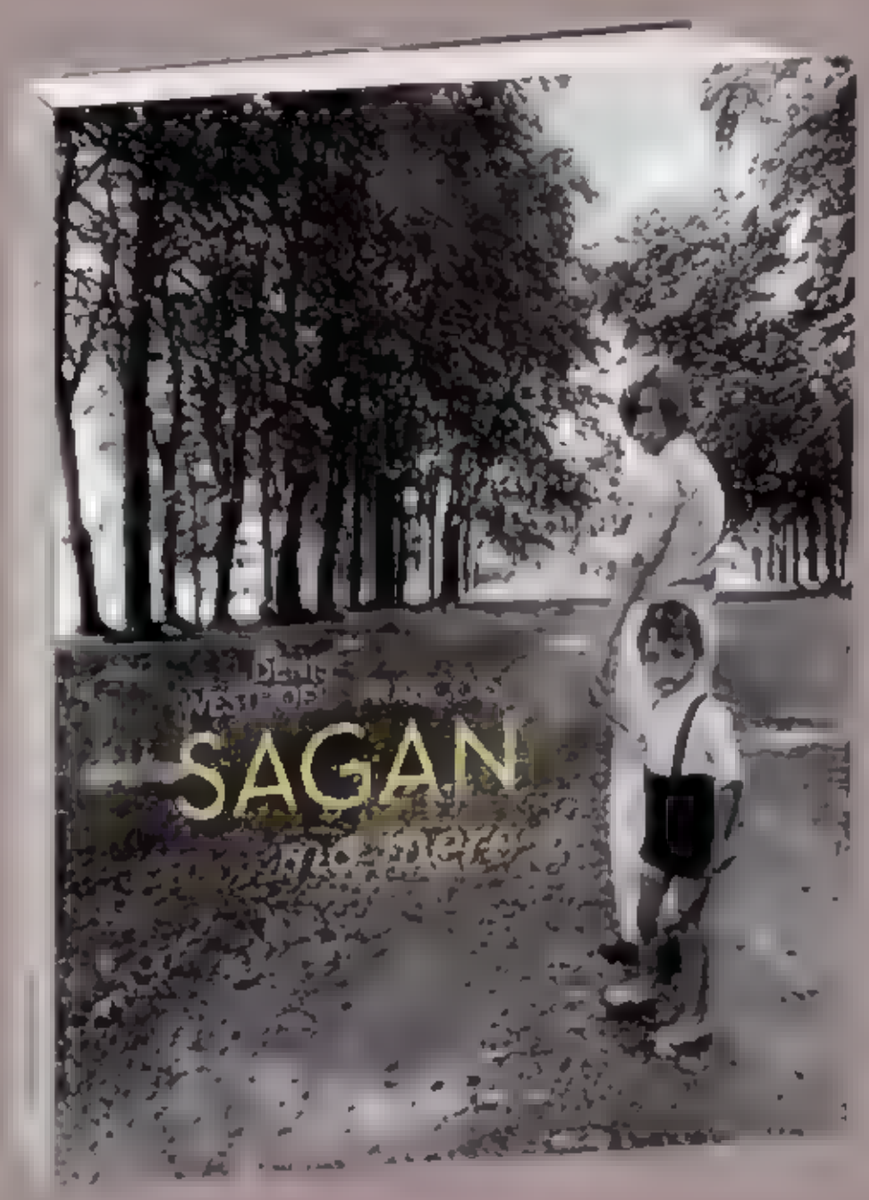
160 p., Seuil, 35 €

Déjà coauteur d'une remarquable *Histoire du corps*, Georges Vigarello se penche aujourd'hui sur la silhouette du XVIIIe siècle à nos jours, mot qui a bien évolué avec les années et qu'on ne saurait résumer à sa signification contemporaine. Au-delà de ces codes esthétiques, dont la signification et la mutation sont judicieusement illustrées, Vigarello se focalise sur la manière de restituer la morphologie humaine, replacée dans son contexte sociopolitique (on signalera notamment des développements passionnants sur le romantisme, les débordements « racistes » et la « banalisation » du nu). De quoi réfléchir sur ce que signifie vraiment retrouver la ligne… **Baptiste Liger**



DENIS WESTHOFF présente

SAGAN ma mère



« Un livre comme le journal intime d'un fils dont la mère n'était pas tout à fait comme les autres. »

« C'est comme si on feuilletait un album de famille, riche de photos inédites annotées par Sagan en personne et commentées par son fils, Denis. »

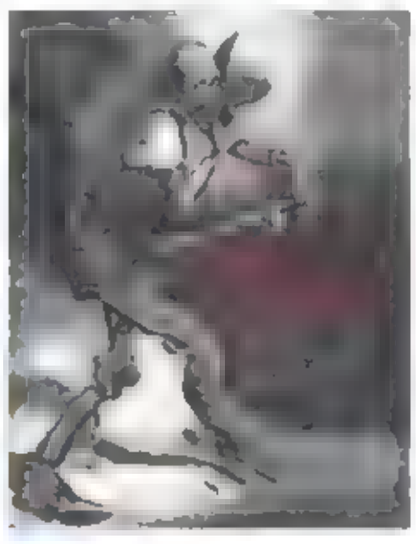
Flammarion

Littérature BEAUX LIVRES

Don Quichotte
Cervantès
traduit de l'espagnol par César Oudin et François de Rosset, illustrations de Gérard Garouste, 688 p. en deux volumes; Editions Diane de Selliers, 95 €.
Le même texte, traduit par Jean Canavaggio et illustré par Alexandre Alexeïeff, 310 p., Editions des Syrtes, 50 €

Don Quichotte, ses chimères, ses moulins à vent, sa Rossinante et son cher Sancho sont de retour avec deux livres illustrés par deux artistes très différents. Dans La Petite Collection de Diane de Selliers, le peintre Gérard Garouste éclaire les aventures du célèbre hidalgo avec cent cinquante gouaches

qui sont autant d'exégèses, humour en prime : Garouste ne se contente pas d'illustrer le texte, il y ajoute des interprétations picturales qui en traduisent toutes les subtilités, toute la fantaisie vagabonde, comme si ce chef-d'œuvre de la littérature picaresque renaissait sous son pinceau très coloré, malgré la distance du temps.



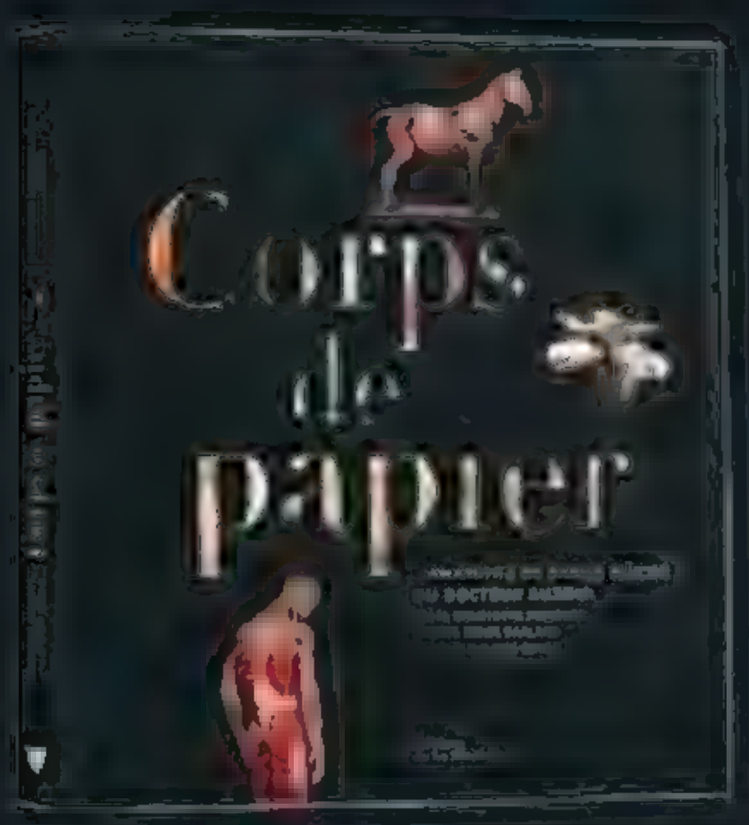
De son côté, le graveur Alexandre Alexeïeff donne sa propre vision, beaucoup plus sombre, de *Don Quichotte* en déposant dans ses marges cent cinquante dessins qui lui furent commandés durant les années 1930 par un éditeur espagnol : une tout autre façon de « lire » Cervantès, sous le signe du tragique et de la mort, cette fois, comme si une imminente catastrophe menaçait les personnages d'une œuvre dont on ne finira jamais d'épuiser les secrets. La grâce virevoltante de Garouste, les traits presque désespérés d'Alexeïeff, deux regards opposés mais qui se complètent parfaitement. **A.C.**

Le Canon graphique
Russ Kick
512 p., Télémaque, 39 €

C'est un livre monde, le point de départ d'une aventure éditoriale sans pareille : l'adaptation des plus grands classiques de la littérature mondiale en bande dessinée, regroupés sous la même bannière ! Soit plus de 500 pages et une grosse cinquantaine d'œuvres dans ce premier volume, qui court de l'Antiquité au XVIII[e] siècle – deux autres suivront l'an prochain. A la baguette, Russ Kick a eu la riche idée d'embrasser le livre au sens large, associant épopées anciennes (*Gilgamesh*, l'*Odyssée*, l'*Enéide*), grands textes religieux (Ancien Testament, *Mahâbhârata*) ou traités de sagesse orientale (*Dit du Genji*, *Le Livre des morts tibétains*, *Tao Te King*). Mais aussi Euripide, Milton, Shakespeare, Villon, Voltaire ou Cervantes. Le tout mis en images par quelques stars de la BD – dont Robert Crumb ou Will Eisner ! Audacieux et ludique, *Le Canon graphique* offre ainsi une occasion rare de (re)découvrir ces textes fondateurs, dans une version inédite et sans complexes. **J.B.**

L'Ecriture du monde
Dominique Cartier
322 p., François Bourin Editeur, 39 €

Œuvre d'un graphiste et photographe, ce lumineux et exhaustif « voyage à la découverte des lettres et des signes », des pictogrammes jusqu'à l'arobase de l'ère Internet, court pour l'essentiel de 3300 avant notre ère (écriture pictographique sumérienne) à 1833, quand apparaissent les écritures africaines, en passant par 1443, création de l'alphabet coréen. Dans l'intervalle ont vu le jour les hiéroglyphes, l'écriture cunéiforme, l'alphabet phénicien, l'écriture hébraïque, les alphabets grec, étrusque, latin, syriaque, les inscriptions arabes, etc. Recensant les principales écritures relevées sur les cinq continents, Dominique Cartier en livre un échantillon graphique, la généalogie, la datation, la localisation, les locuteurs et l'usage, le tout assorti de la traduction d'un proverbe, d'une citation, d'un toponyme. Ornée de cartes et de paysages, parfois saisissants, cette tour de Babel sur papier couché n'est ni cacophonique ni muette. Aucun idiome n'empiète sur un autre, chacun chuchote sa sentence à portée universelle. Ainsi ce proverbe arabe qui s'offrirait à mille rapprochements ou analogies : « Il faut que le hasard renverse la fourmi pour qu'elle voie le ciel. » **Ph.D.**



Voyage au cœur des corps
Christophe Degoucurce & Didier Gaillard
39 €

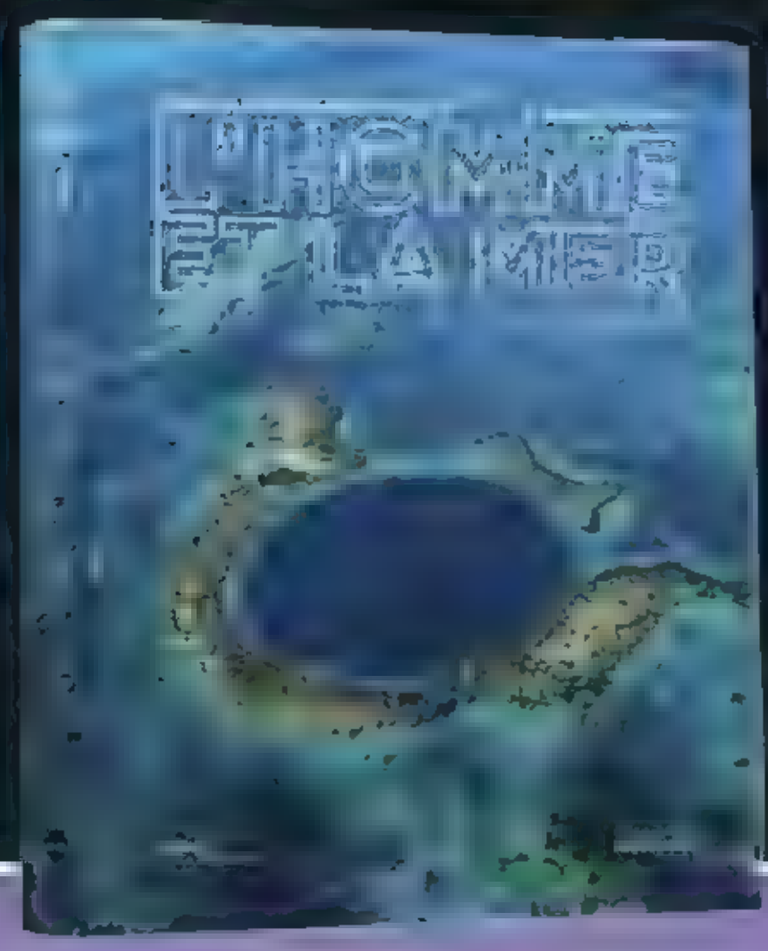
La vie et l'œuvre de Claude Chabrol
Michel Pascal
39,90 €

osez le Plaisir

des ouvrages à consommer sans modération

Une nouvelle collection pour se cultiver en s'amusant
25 € le livre

Le nouveau récit de voyage
de Claire & Reno Marca
39 €



Le nouveau livre
de Yann Arthus-Bertrand avec Brian Skerry
39 €

Le portrait illustré
de la reine du roman policier
François Rivière
32 €

Éditions de La Martinière

Paris vs New York

Vahram Muratyan

288 p., 10/18, 25 €

L'édition poche avait été, en 2011, l'un des cadeaux de Noël les plus prisés sous les sapins, avec plus de 70 000 exemplaires écoulés. Un an plus tard, *Paris vs New York* revient dans une version de luxe en grand format, mais toujours à prix doux. Une nouvelle déclinaison qui permet de profiter encore mieux de ce savoureux « match visuel amical », entamé il y a deux ans sous forme de blog, et aujourd'hui augmenté de nombreux nouveaux dessins. En tout, ce sont près de 270 vignettes drôles et colorées qui explorent désormais les différences entre les deux villes, à commencer par quelques têtes d'affiches, devenues déjà classiques : Ville lumière et Big Apple, croque-monsieur et hot dog, Paris Plages et Coney Island, Quasimodo et King Kong... Les arts ne sont pas en reste, opposant le piano noir de Debussy au piano blanc de Gershwin, le regard dur de Godard à celui plus rêveur de Woody, ou encore le carré brun d'Amélie de Montmartre à la crinière blonde de Carrie de l'Upper East Side. Autant de contradictions bien vues, et élégamment mises en images par Vahram Muratyan, un amoureux de l'Amérique de 32 ans, témoin privilégié de la « rivalité » entre ces « deux aimants, qui se repoussent sans jamais se séparer ».

Car au-delà de son côté ludique et graphique, *Paris vs New York* se fait aussi le reflet des processus de gentrification des deux métropoles, dont les cultures urbaines semblent suivre des chemins parallèles mais toujours distincts. Bobos d'un côté, *hipsters* de l'autre, Muratyan traque ces nouveaux citadins et leurs mythologies modernes, entre mode, gastronomie et art de vivre. A rebours des clichés trop souvent véhiculés, le jeune graphiste français livre ainsi un regard malin sur l'évolution sociologique de ces deux villes qu'il connaît si bien. A l'image des deux formidables cartes qui figurent au milieu du livre, posant sur chaque ville les noms des quartiers correspondants de sa jumelle. Comme une double déclaration d'amour, à laquelle on succombe volontiers. **Julien Bisson**

Mon Amérique

Philippe Labro

232 p., La Martinière, 30 €

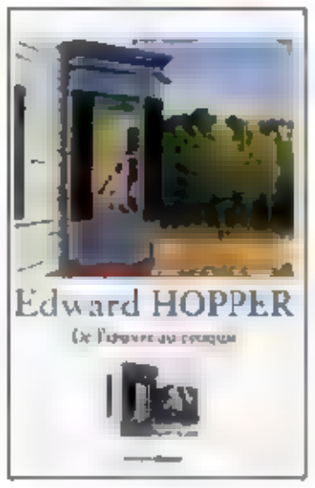
Il a débarqué sur ses côtes à l'âge de 18 ans, « riche de [ses] seuls yeux tranquilles ». Aujourd'hui, Philippe Labro reprend le chemin de l'Amérique dans un ouvrage nostalgique où brillent cinquante étoiles, comme autant de destins sur le drapeau américain. De Mohamed Ali à Frank Lloyd Wright, en passant par Brando, Faulkner, JFK ou même Pocahontas, l'ancien correspondant de *France-Soir* revisite les mythes qui ont façonné le pays, à coups de portraits aimants et de clichés en noir et blanc. Un exercice périlleux qui pourrait basculer dans le « déjà-lu » si Labro, en fin équilibriste, ne savait glisser à temps l'anecdote qu'il faut, l'analyse qui percute. Car derrière ces stars aux visages connus, c'est bien le portrait d'une nation que s'attache à dresser l'auteur d'*Un été dans l'Ouest*, une nation de *mavericks*, d'artistes, de sportifs, de scientifiques, seulement réunie par sa ténacité et son indéfectible espoir en l'avenir. « Une volonté du cœur », disait Fitzgerald. Celui de Philippe Labro bat encore au rythme yankee. **J.B.**

Edward Hopper. De l'œuvre au croquis

Deborah Lyons et Brian O'Doherty

140 p., Editions Prisma, 32 €

Parmi tous les livres sur Edward Hopper, en voici un fort émouvant qui a le charme des vieux registres. A chaque fois que le peintre cédait un tableau, il en consignait la vente sur un livre de comptes, le reproduisait en un rapide croquis à la plume, laissant le soin à sa femme Josephine de le décrire. Ces textes où dominent les notations de couleurs ne sont pas sans rappeler tantôt les lettres de Vincent à Théo, tantôt l'écriture objective du Nouveau Roman. En regard des facsimilés, l'éditeur a eu l'heureuse idée de reproduire la peinture originale, ce qui permet au lecteur, aidé par l'« inventaire » de Jo Hopper, d'être attentif à un détail coloré ou à une tonalité générale. Cette collaboration confirme la belle complicité qui unissait les époux autour de l'œuvre. **Jérôme Serri**



Cinéma BEAUX LIVRES

Les Archives James Bond
sous la direction de Paul Duncan
600 p., Taschen, 150 €

Après Kubrick, Bergman et Almodóvar, c'est au tour d'un autre monstre sacré d'avoir les honneurs des éditions Taschen. Mais, nouveauté, il s'agit d'un personnage de fiction, qui fête ses cinquante ans de cinéma : James Bond. Et c'est un bonheur à chaque page, et une véritable leçon d'édition. Chacun des films de la série (y compris la parodie *Casino Royale* de John Huston et l'« officieux » *Jamais plus jamais*) est ainsi décortiqué, avec force synopsis, notes diverses, extraits d'entretiens, retour sur tournage par ceux qui les ont vécus (réalisateurs, cascadeurs, producteurs, chefs décorateurs, etc.). C'est aussi l'occasion pour le « bondophile » d'admirer une mise en images impressionnante, avec pas moins de 1 100 illustrations (notes de production, extraits de story-board, et de très nombreuses photos d'une remarquable qualité d'impression). On a plaisir à voir l'évolution de ce héros si viril et finalement si « pop », à comparer son incarnation à l'écran (plutôt Sean Connery ou Daniel Craig ?), à admirer la plastique des James Bond girls et des génériques ou à se remémorer les actes de cruauté des différents méchants. Avec, en bonus, un morceau d'une copie originale de *James Bond contre Dr No* ! A déguster avec une vodka-Martini on the rocks évidemment. **Baptiste Liger**

Les Super-héros au cinéma
Olivier Delcroix
184 p., Hoëbeke, 32 €

En général, la bande dessinée leur a offert une certaine notoriété, le cinéma les a fait populariser auprès de la jeune génération : quel que soit le support, les super-héros sont partout ! Grand fan de comics, le journaliste Olivier Delcroix a eu l'excellente idée de consacrer un beau livre à tous ces véritables personnages mythologiques d'aujourd'hui. Si l'on retrouve évidemment Batman, Superman ou Captain America, cet ouvrage nous permet aussi d'en savoir plus sur les méconnus (et kitschissimes) Condorman ou Doc Savage ! Si vous préférez les affreux du grand écran, regardez aussi les *Créatures fantastiques et monstres au cinéma*, signé du cinéaste John Landis (Flammarion). **B.L.**

5e Avenue, 5 heures du matin
Sam Wasson
(*Fifth Avenue, 5 A.M. : Audrey Hepburn, Breakfast at Tiffany's and the Dawn of the Modern Woman*), traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Françoise Smith, 240 p., Sonatine, 25 €

Un taxi, une fille au regard d'ange en robe noire Givenchy, une viennoiserie, un café, la devanture d'une bijouterie new-yorkaise et la musique d'Henry Mancini : il n'en fallait pas plus à Blake Edwards pour atteindre la perfection cinématographique, dès le sublime générique de *Diamants sur canapé*. Les fans de cette adaptation de Truman Capote seront ravis de pouvoir découvrir l'envers du décor, entre souvenirs de préproduction, anecdotes parfois cocasses de tournage (ah, la fameuse scène du chat dans la ruelle !) et analyse de la portée sociologique de ce film ouvertement féministe qui, derrière l'écrin des paillettes, prend fait et cause pour les rebelles. **B.L.**

Tout feu tout flamme
Olivier Barrot
320 p., Cahiers du cinéma, 49,95 €

C'est à une odyssée subjective dans l'histoire du cinéma français que nous convie Olivier Barrot, passant des prémices des frères Lumière au triomphe de *The Artist*. Oscillant entre les grandes figures populaires et les films d'art et d'essai les plus pointus, l'auteur passe d'une notice sur un metteur en scène ou une actrice à une recension d'une œuvre ou d'une tendance assez générale. Mais c'est surtout lorsqu'il revient sur des points méconnus de l'histoire que *Tout feu tout flamme* s'avère intéressant. Tiens, connaissez-vous la filmographie du cinéaste Georges Rouquier ? Et avez-vous déjà vu l'un de ces « films de trottoir », qui pullulaient dans les années cinquante ? **B.L.**

Beaux-arts

BEAUX LIVRES

Gustav Klimt. Tout l'œuvre peint

collectif, sous la direction de Tobias G. Natter

626 p., Taschen, 150 €

Sublime, incontestablement sublime. On ne saurait qualifier autrement cet ouvrage impressionnant consacré à Gustav Klimt (1862-1918), grand nom de l'Art nouveau à Vienne, à la renommée planétaire et à l'actualité permanente. Outre les innombrables expositions qui célèbrent le 150e anniversaire de sa naissance, en témoignent l'ambition et l'excellence de ce livre « qui souhaiterait offrir davantage que du vieux vin dans des outres neuves », comme le précise Tobias G. Natter dans sa préface. Pari amplement tenu ! Certes y sont présentés les « classiques » du maître *Le Baiser, Danaé, le Portrait d'Adele Bloch-Bauer*, etc. On y trouve aussi la multitude de ses extraordinaires paysages et l'étendue de son art graphique. Mais on y découvre surtout des photos inédites de *La Frise Stoclet*, au palais éponyme de Bruxelles, autorisées spécialement pour l'occasion par ses propriétaires. Et puis, au gré de huit chapitres qui sortent des approches convenues, le livre n'omet pas de rappeler les controverses dont Klimt fit l'objet de son vivant, rapportant de nombreux commentaires de ses contemporains. Mieux, il révèle la quasi-totalité de la correspondance de l'artiste, des cartes et des écrits divers. Ainsi déclarait-il : « Quiconque veut apprendre quelque chose sur moi – sur l'artiste, seul digne d'intérêt – doit regarder attentivement mes tableaux et, de là tenter de comprendre ce que je suis et ce que je veux. » C'est ce à quoi nous invite cet ouvrage sans précédent.

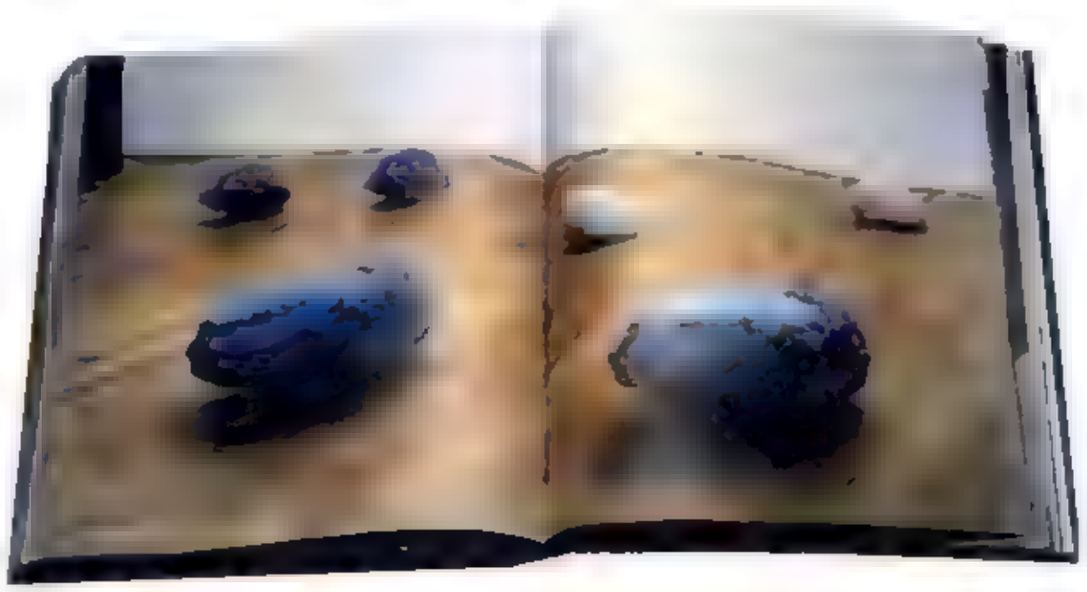
Delphine Peras

Le Louvre – Toutes les peintures

Vincent Pomarède, photographies d'Erich Lessing

784 p., Skira Flammarion, 52 €

L'ouvrage de Vincent Pomarède, conservateur en chef du département des peintures du Louvre, réunit pour la première fois les 3 000 tableaux accrochés aux cimaises du musée. Il s'agit d'un véritable dictionnaire avec un classement par école : école italienne, écoles du Nord, école française, école espagnole, suivi d'un index des artistes et des œuvres. Exemple : Rembrandt, combien de peintures ? 23 (toutes reproduites), dont 6 « imitateurs », 2 « élèves de », 1 « école de », 1 « copie d'après », soit 13 Rembrandt authentiques. Mais où est passée la version dite « du Louvre » des *Pèlerins d'Emmaüs* ? Dans les réserves ? A Abou Dhabi ? A Lens ? Irritant de ne pas la retrouver ! Passons ! Ce livre est une sorte de bibliothèque rassemblant une foule de petits catalogues illustrés de manière exhaustive. Désormais les amateurs pourront se composer un menu à leur convenance d'œuvres à voir ou à revoir **Jérome Serri**



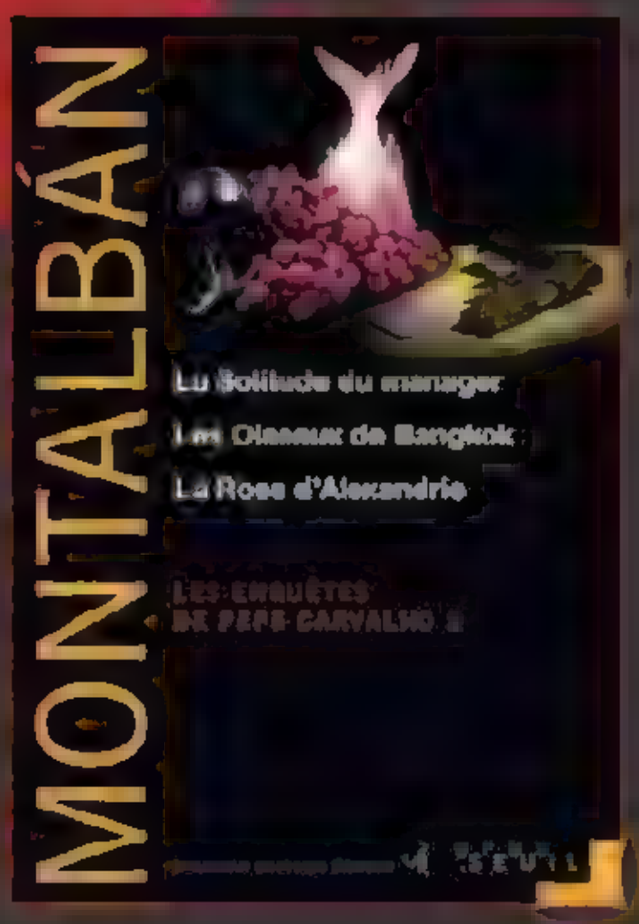
Giuseppe Penone

sous la direction de Laurent Busine

408 p., Actes Sud, 69,95 €

Né en 1947, Giuseppe Penone est un acteur majeur de l'art contemporain italien, et appartient au mouvement de l'Arte povera. Cette monographie, dotée d'une importante documentation écrite et photographique, retrace plus de quarante ans de travail et s'attache en particulier au processus de création de l'artiste italien. A travers sept séquences – le souffle, le regard, la peau, le cœur, le sang, la mémoire, la parole –, Giuseppe Penone donne à voir la nature et ses transformations, de l'arbre au bronze, de l'air à l'argile dans une stupéfiante alchimie de beauté et de fragilité. Un entretien avec l'artiste et des textes signés par des historiens de l'art complètent ce portrait aussi exhaustif que passionnant. **Véronique Matrat**

LA COLLECTION OPUS
SE MET AU NOIR.



Seuil

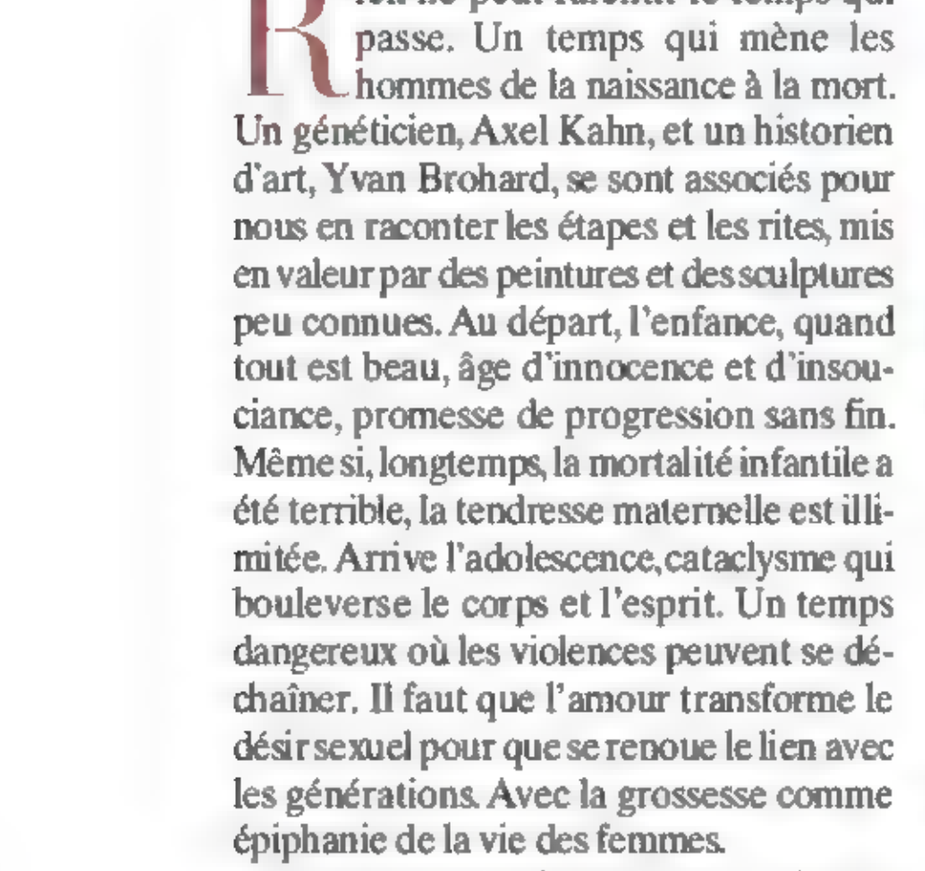
Les Ages de la vie

Axel Kahn et Yvan Brohard

240 p., La Martinière, 39 €

Rien ne peut ralentir le temps qui passe. Un temps qui mène les hommes de la naissance à la mort. Un généticien, Axel Kahn, et un historien d'art, Yvan Brohard, se sont associés pour nous en raconter les étapes et les rites, mis en valeur par des peintures et des sculptures peu connues. Au départ, l'enfance, quand tout est beau, âge d'innocence et d'insouciance, promesse de progression sans fin. Même si, longtemps, la mortalité infantile a été terrible, la tendresse maternelle est illimitée. Arrive l'adolescence, cataclysme qui bouleverse le corps et l'esprit. Un temps dangereux où les violences peuvent se déchaîner. Il faut que l'amour transforme le désir sexuel pour que se renoue le lien avec les générations. Avec la grossesse comme épiphanie de la vie des femmes.

Les auteurs réussissent à montrer la permanence des sentiments malgré les variations du temps et de la géographie. Même les corps dans certaines tribus d'Afrique et d'Océanie racontent, sur la peau, les âges et les coutumes. Parures, tatouages, scarifications disent, mieux que les vêtements, le statut de chacun. Tout change quand arrivent les premiers signes de la vieillesse. Malgré les nectars et les fontaines de jouvence, rien n'empêche l'arrivée de la mort. Les rituels qui l'entourent relient les morts aux vivants. Le jeunisme frénétique des cultures actuelles, qui veulent zapper cette issue, ne fait que fragiliser nos sociétés. Ce livre nous rappelle l'impossible oubli du passé. **Françoise Monier**



Les Fins du monde. De l'Antiquité à nos jours

Jean-Noël Lafargue

314 p., François Bourin, 45 €

Il y a les cultures qui envisagent la fin sans appel, d'autres qui admettent des fins relatives où la question – ouverture ou clôture d'un cycle ? – n'est pas tranchée, et d'autres encore qui se projettent au-delà, qu'il s'agisse de la promesse de la résurrection (cf. la tradition judéo-chrétienne) ou, une fois acquise la capacité d'abolir la maladie et la condition mortelle, ainsi que l'évoquait Michel Houellebecq dans *Les Particules élémentaires*, de l'avènement d'une transhumanité. Des doutes (et si le Soleil ne se levait plus ?) et des espérances (d'une vie après la mort) qu'ont manifestés les Egyptiens de l'Antiquité jusqu'aux mythologies d'aujourd'hui (zombies, cf. George Romero), Jean-Noël Lafargue en connaît un rayon – et pardon pour le clin d'œil à *Soleil vert*. Maître de conférences à l'université Paris-VIII, professeur à l'Ecole supérieure d'arts du Havre, expert en nouvelles technologies et en BD, il brille par l'étendue de sa curiosité, de son humour et, inévitablement, de sa pré-apocalyptique tendresse.

Philippe Delaroche

Le Beau Livre de la physique

Clifford A. Pickover

traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Xavier Guesnu, 530 p., Dunod, 29 €

Apprendre et comprendre l'essentiel des lois et des inventions que l'humanité, en l'espace des trente mille dernières années, a tirées du déchiffrement – fortuit ou intentionnel – de la marche physique du monde et des mondes, qu'ils nous préexistent de cinq, de dix ou de treize milliards d'années, c'est ce que nous apporte l'Américain Clifford A. Pickover, lequel nous rend presque familier le savoir partagé par les seuls experts, ainsi qu'il en fait la démonstration en signant ce *Beau Livre de la physique*. Entre les premiers progrès, atlatl, boomerang (20 000 ans av. J.-C.) et cadran solaire (3 000 ans av. J.-C.), et les plus récentes expériences, autour des hautes fréquences (en 2007), de la mise au point du noir le plus noir susceptible de capter l'optimum de l'énergie du Soleil (en 2008) et de la mise en service à la frontière franco-suisse du grand collisionneur de hadrons (en 2009) du CERN, se succèdent près de 250 inventions et théories. Pile de Bagdad, cerf-volant de Franklin, télescopes, lois de Kepler, démon de Laplace, pendule de Foucault, antimatière, effet Casimir, machine à remonter le temps et trous de ver... Sublime tango de la science et de la poésie. Jusqu'au vertige. **Ph.D.**

LES 50 BD INCONTOURNABLES

HORS-SÉRIE N°15

LIRE, HORS-SÉRIE SPÉCIAL

UN SIÈCLE DE BD

- Les 50 BD incontournables
- Entretiens exclusifs avec Uderzo, Bilal, Larcenet, Gotlib...

avec France Info

ENTRETIENS EXCLUSIFS AVEC UDERZO, BILAL, LARCENET, GOTLIB...

UN HORS-SERIE DE LIRE EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

Jeunesse

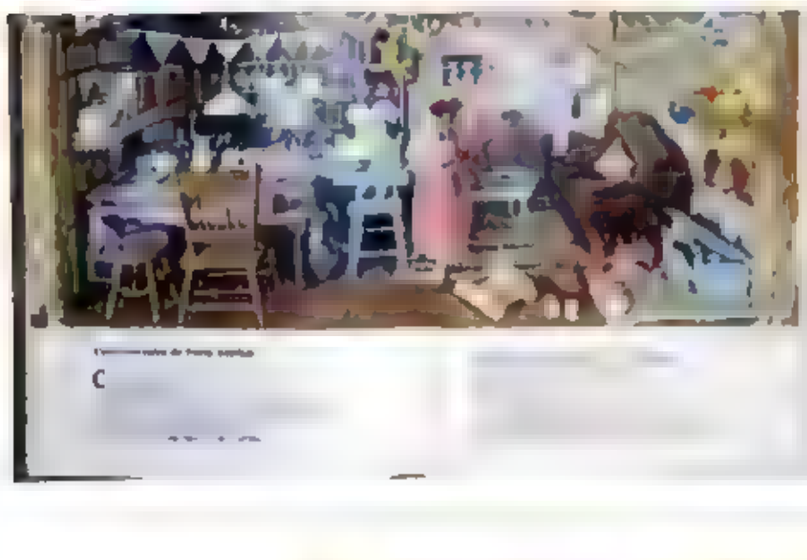
BEAUX LIVRES

Sam et Julia dans la maison des souris

Karina Shaapman

traduit du néerlandais par Annie Trassaert, photographies Ton Bouwer, 64 p., Gallimard jeunesse/Giboulées, 15 € (dès 5 ans)

Impossible de résister à cet album craquant ! Karina Shaapman a imaginé et construit ce dont rêve chaque petite fille : un immeuble pour poupées-souris. Construit en bois, tissu, carton, feutrine, laine, morceaux d'allumettes, bouchons de liège et objets cousus ou tricotés, ce décor biscornu aux dizaines de pièces fourmille de détails : chambres aux lits à édredons patchwork qui regorgent de jouets et de livres, salon de musique avec piano, violon, saxo et disques de jazz, lingerie à la machine à laver qui déborde de mousse, crêpes qui sautent dans la cuisine et boulangerie aux appétissants gâteaux… Les souris aident les voisins à remplir le grenier à provisions et l'on aimerait être réduit d'un coup de baguette magique à la taille d'un souriceau pour participer à toute cette agitation ! Inspirée par le *Livre des souris*, un classique de la littérature néerlandaise, l'auteur a eu l'idée d'en restituer l'univers tendre et calfeutré et, au passage, de raconter la vie des habitants de cette maison digne d'un conte de fées. **Nathalie Riché**



Madame Le Lapin Blanc

Gilles Bachelet

32 p., Seuil jeunesse, 15 € (dès 7 ans)

Quand Gilles Bachelet s'empare d'une légende, ça déménage ! Après les aventures mémorables de *Champignon Bonaparte*, l'auteur-illustrateur nous invite à faire un pas de côté dans l'univers lewiscarrollien. A quoi ressemblent les journées de la femme du lapin le plus pressé de la littérature anglaise ? Comme nous le montre son journal intime, à celles de n'importe quelle femme d'un foyer victorien dotée de six enfants bruyants et capricieux, d'un mari absent (et toujours en retard !), d'une maison à entretenir, sans compter la multitude de recettes à la carotte à inventer chaque jour. Un chat chapardeur au sourire hypocrite qui disparaît à tout vent, une jeune fille à la taille élastique qu'on n'engagerait pour rien au monde comme baby-sitter… : on rit dès la première page de cet album grand format qui joue à fond l'humour anglais avec le décalage texte/images et les multiples détails en référence à Alice. Une merveille ! **N.R.**

Les Aventures de Pinocchio vues par Lorenzo Mattotti

Carlo Collodi

traduit de l'italien par Nicolas Cazelles
224 p., Hélium, 30 € (dès 10 ans)

Les grands classiques revisités par les illustrateurs contemporains donnent parfois lieu à de vrais chefs-d'œuvre. C'est le cas de cette version intégrale du *Pinocchio* de Carlo Collodi interprétée au pinceau, au pastel et au crayon par Lorenzo Mattotti. L'illustrateur italien puise chez Collodi un matériau qui l'inspire : saltimbanques, enfance, voyage, exil… Un dialogue permanent qui constitue plus de vingt ans de travail ! Il met en scène les protagonistes de l'histoire comme dans un petit théâtre – « je vois les personnages comme s'ils étaient des marionnettes », confie-t-il. On sent la matière brute et chaleureuse des pastels, le pantin à tête de linotte a vraiment l'air en bois. Mattotti excelle à rendre certaines scènes effrayantes par le mouvement et la noirceur de l'encre de Chine. Mangefeu y fait presque figure d'ogre ! Nul doute que cette version imprimera fortement l'imaginaire des petits lecteurs prêts à dévorer ce grand texte. **N.R.**

sne

Les Petits Champions de la lecture

COMMENT DEVENIR LE FUTUR CHAMPION DE LA LECTURE ?

PARTICIPE AU GRAND JEU DE LA LECTURE À VOIX HAUTE RÉSERVÉ AUX ENFANTS EN CLASSE DE CM2.

POUR EN SAVOIR PLUS, RENDEZ VOUS SUR LE SITE :
LESPETITSCHAMPIONSDELALECTURE.FR

PARTENAIRES

Découvertes · L'EXPRESS · LiRE: · marie france · maman · francetélévisions · radio france · sofia · Google

BD

BEAUX LIVRES

Au bord de l'eau

Coffret de 30 tomes accompagné d'un livret, 3 776 p, Editions Fei, 79 €

Grâce aux efforts d'une Chinoise installée en France, Xu Ge Fei, le lecteur occidental peut découvrir un double chef-d'œuvre : l'un des quatre grands classiques de la littérature chinoise, et une superbe édition de sa traduction en *lianhuanhua*, la forme traditionnelle de la BD avant l'invasion du manga – une image par page, un court texte sous l'image, quelques rares bulles. Cette édition a traversé bien des vicissitudes ; la Révolution culturelle a saccagé ce projet de longue haleine, proposé ici dans l'état où le peuple chinois en a enfin découvert l'intégrale en 1981. Mobilisant seize adaptateurs et trente-six dessinateurs, cette œuvre est un vrai plaisir esthétique. L'unité graphique prédomine, au profit d'un art méticuleux et économe, où un pinceau souple effleure l'espace. Pour le reste, le cinéma chinois nous a habitués à ces histoires épiques où une bande de braves – ils sont au nombre de cent huit –, unis par une amitié à la vie à la mort, défendent par tous les moyens, licites et illicites, naturels ou surnaturels, la veuve et l'orphelin contre une cour impériale et une administration corrompues jusqu'à l'os. Un récit haut en couleur pour une histoire en noir et blanc. **Pascal Ory**

Moi, René Tardi, prisonnier de guerre, Stalag II B

Tardi

192 p., Casterman, 25 €

Cent quatre-vingts pages d'un beau noir et blanc – soit surtout une déclinaison de toutes les nuances du gris –, assorties d'une explication du projet où, cette fois, l'auteur dit « je ».

Tardi le fils nous raconte la guerre, celle de 39-45, de Tardi le père, une « drôle de guerre », en effet, qui consistera surtout en un long séjour dans un camp de prisonniers en Allemagne du Nord. Rien d'héroïque là-dedans : la faim tenaillée au ventre, les poux, toutes les puanteurs, les appels interminables par moins 30, les vexations de tous ordres et, plus encore, l'absurdité d'un système qui tourne à vide. Rien que du connu, assurément. Tout, une fois de plus, est dans le ton, dans le désespoir râleur de Tardi fils, dont la voix se confond souvent avec celle de Tardi père, sauf à certains moments où le premier bouscule le second, le met en face de ses contradictions.

P.O.

Duncan le chien prodige. Saison un

Adam Hines

400 p., Editions Çà et là, 32 €

Un beau livre de bande dessinée, épais et tout en gris, déroutant, et pas seulement parce que les animaux y parlent comme vous et moi – la BD connaît – mais parce qu'en le lisant on plonge dans un univers complexe, *insecure*, où l'homme et l'animal s'entremêlent, s'aiment et s'entretuent. Le comble de l'incertitude est atteint quand s'y ajoutent la superposition et l'interpolation de textes et de morceaux d'histoire divers et variés – ici un journal intime découvert par un macaque fouineur dans le tiroir d'une table de chevet, là un système philosophique élaboré par un petit veau à partir d'un piquet de métal planté en terre, et le reste à l'avenant. Il est question tant du terrorisme que de l'avenir de la planète, dans un ordre incompréhensible à une intelligence humaine. Peut-être est-ce un animal qui a dessiné tout ça ? **P.O.**

POUR LES AMATEURS D'ENQUÊTES

Blake et Mort mer - Tome 21

Le serment des cinq Lords

Oxford, 1954. Le professeur Mortimer enquête sur le vol d'objets apparemment sans grande valeur. Le capitaine Blake est lui troublé par la disparition de plusieurs Lords.
Une enquête so British !
Une BD France Inter

POUR LES AMATEURS D'HUMOUR

Les nouvelles aventures de Lucky Luke - Tome 5

Cavalier seul

Les Dalton se séparent ! Et le premier qui réunira 1 million de dollars deviendra leur nouveau chef.
Un Lucky Luke en grande forme sous les plumes d'**Achdé, Tonino Benacquista et Daniel Pennac.**

Silex & the City - Tome 3

Le néolithique, c'est pas automatique

Nous sommes en 40 000 avant J.C. Toute la planète semble obéir aux lois de la sélection naturelle. Toute ? Non : une vallée résiste encore et toujours à l'Évolution !
La BD événement de Jul.
Vue sur Arte et disponible en DVD

POUR LES AMATEURS DE POLARS NOIRS

OFFREZ DES HÉROS À NOËL LES MUSTS

Blast - Tome 3

La tête la première

Polza Mancini, masse inouïe de 150 kilos, est parti un beau matin, laissant sa vie d'avant. Il est à la recherche du blast, ce court instant de perfection, flash improbable qui survient parfois.
La série coup de poing de Manu Larcenet.

XIII - Tome 21

L'appât

XIII est prêt à tout pour retrouver la mémoire. Mais une mystérieuse organisation liée au Mayflower veut l'en empêcher... Jusqu'à prendre en otage son alliée de toujours, le colonel Jones.
Le passé n'a pas de fin.

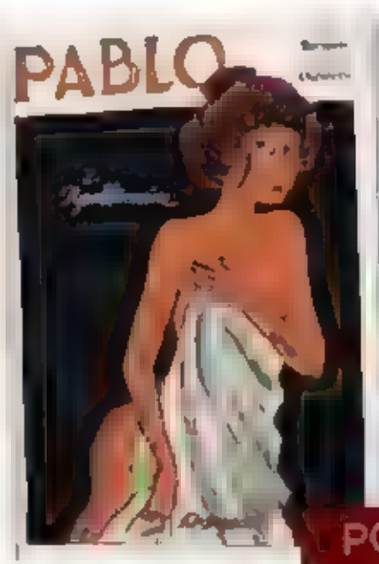
POUR LES AMATEURS DE SUSPENSE

Le Scorpion
Tome 10

Au nom du fils

Dans la Rome du XVIII[e] siècle, le Scorpion va enfin découvrir la véritable identité de son père. Et il n'est pas au bout de ses surprises.
L'album de la vérité !

D'AVENTURE HISTORIQUE



Pablo
Tomes 1 et 2

Quand Picasso avait 20 ans...
Il débarque à Paris, vit son premier grand amour et croise les grands de l'époque : Max Jacob, Apollinaire, Gertrude Stein, Georges Braque, et un grand rival. Mat sse

POUR LES AMATEURS D'ART

RETROUVEZ TOUTE LA SÉLECTION NOËL SUR **WWW.DARGAUD.COM**

metro

DARGAUD
L'éditeur qui s'amuse à vous surprendre !

Europe 1

ROMANS FRANÇAIS

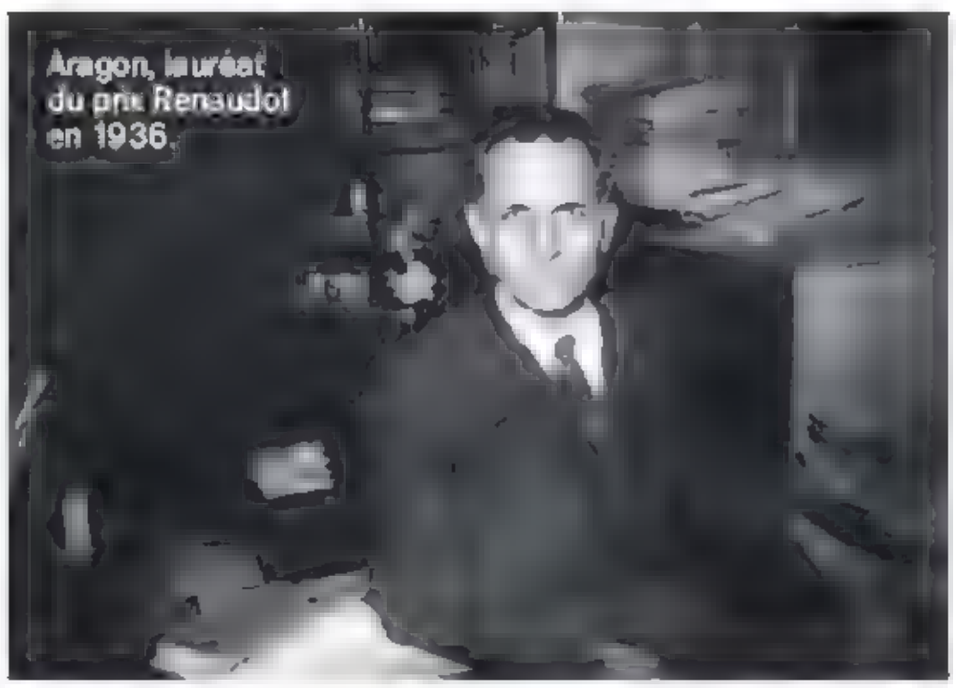
Aragon et la postérité

Louis ARAGON

Disparu il y a trente ans, le poète est à l'honneur avec trois publications. Une biographie et des entretiens apportent en particulier un éclairage intéressant sur l'homme et l'œuvre.

A la question « Quel est le plus grand poète français ?», on sait qu'André Gide répondait : « Victor Hugo, hélas ! » Il est tentant de transposer cette impertinence en osant dire qu'Aragon est bien, hélas !, le plus grand poète, mais aussi le plus grand romancier, le plus grand écrivain, tout simplement, de notre XXe siècle français. En quoi, d'abord, et pourquoi serait-il le plus grand ? Le trentenaire de la disparition de Louis Aragon offre, à travers trois précieuses publications, les éléments de réponse.

Le premier de ces ouvrages est la monumentale biographie du grand homme entreprise par Pierre Juquin. Il s'agit, pour l'heure, d'un premier volume qui couvre les quelque quarante premières années (1897-1939) de la vie de Louis Aragon. Pierre Juquin était qualifié pour s'engager dans une telle aventure. De tous les dirigeants du Parti communiste français, conduits dans les années 1960 et 1970 à croiser le monstre sacré dans les couloirs de la place du Colonel-Fabien, il était par sa formation intellectuelle le plus à même de distinguer ce qu'il y a d'admirable dans l'œuvre et d'énigmatique dans l'homme. La fêlure est, on le sait, d'origine. Le jeune Louis est né d'amours adultères. Le père, Louis Andrieux, homme politique important sans que ses talents lui aient toutefois permis d'atteindre les sommets de la carrière, n'est pas absent. Mais peut-être est-ce pire : il est présent sous les espèces d'un faux parrain et d'une vraie figure autoritaire. Quant à sa mère, elle se fait passer pour… sa sœur. On aurait une enfance troublée, inquiète et sans repère à moins ! Et il ne faut pas chercher bien au-delà de cet univers de mensonges et de faux-semblants pour comprendre la relation toute particulière qu'Aragon entretiendra, en littérature comme en politique, avec la vérité.


Aragon, lauréat du prix Renaudot en 1936.

Inclination à la marginalité et goût pour la provocation

De ce contexte, pourtant, le génie littéraire précoce du jeune Louis ne souffre pas. Songez qu'il dicte à sa gouvernante des romans avant même de savoir lire et écrire ! Pierre Juquin, dans un mode de narration original où s'entrelacent le déroulement chronologique de la vie d'Aragon et la relation contemporaine que le biographe a entretenue avec son sujet, expose les moments fondateurs de la personnalité de l'écrivain. Ce sont les études de médecine entreprises puis arrêtées, l'expérience traumatique de la guerre, l'équipée de dada et du surréalisme, l'adhésion, avec André Breton, au Parti communiste français, la tentative de suicide à Venise, la rencontre avec Elsa, les voyages en URSS, le parti pris, enfin, de fidélité inoxydable à l'engagement communiste. On voit bien alors en quoi cet engagement aura constitué, à la fois, un substitut manifeste au « sans famille » de l'enfance et une manière d'entretenir une inclination naturelle à la marginalité et un goût irrépressible pour la provocation. Pierre Juquin est attentif à distinguer les évolutions, pour ne pas dire les métamorphoses, de la création littéraire – du surréalisme au « monde réel » – et les tours et détours de l'engagement politique. En cela, il satisfait l'exigence d'Aragon qui récusait l'appellation d'« écrivain communiste » et attendait qu'on dise de lui qu'il était « écrivain et communiste ».

A lire *Aragon parle*, ces passionnants entretiens recueillis en 1968 par Dominique Arban, on est toutefois tenté de penser que les deux formules se valent. *Hourra l'Oural*, *Front rouge*, *Les Communistes*, œuvres écrites et réécrites en fonction des exigences politiques du moment, ne sont-elles pas celles d'un « écrivain communiste » ? Et *Aurélien* n'est-il pas le chef-d'œuvre d'un écrivain tout court ? Entretiens par ailleurs agaçants, car que de vanité, que de préciosité, que de mensonges aussi chez le « grand écrivain » à l'apogée de sa gloire. On est en effet entré, en cette fin des années 1960, dans la dernière période de l'œuvre romanesque, celle de *La Mise à mort*, de *Blanche ou l'oubli*, celle que couvre le tome V des *Œuvres romanesques complètes* offertes par la Pléiade. L'heure et la mode sont à la « déconstruction ». Pour Aragon, selon ses propres termes, le roman n'est plus que « secondairement un récit ». Politiquement, la fidélité n'est plus qu'une coquetterie. Humainement, la vanité isole. A son crépuscule, la virtuosité est à l'écriture ce que les masques sont à l'homme. Aragon est en pleine possession de ses défauts. Il est bien le plus grand écrivain, hélas ! **Marc Riglet**

★★★ ***Aragon. Un destin français, 1897-1939*** par **Pierre Juquin,** 806 p., Editions de La Martinière, 29,90 €

★★★ ***Aragon parle*** avec **Dominique Arban,** postface d'Olivier Barbarant, 248 p., Seghers/Poésie d'abord, 18 €

★★★ ***Œuvres romanesques complètes,*** tome V, par **Aragon,** sous la direction de Daniel Bougnoux, avec la collaboration de Philippe Forest, préface de Jean Ristat, 1 616 p., Gallimard/La Pléiade, 79 €, prix de lancement : 69 € jusqu'au 28 février 2013.

KEYSTONE FRANCE

> NOS CHOIX

Combat littéraire

Stéphane MICHAKA

Les affres de la création vues à travers la relation entre un auteur et un éditeur. Plaisant.

Douglas a un curieux surnom dans le monde de l'édition : Ciseaux. Il coupe, élague, transforme, resserre, réduit la prose d'un certain Raymond comme on émince une viande. Raymond, comme Carver. Entre les deux hommes, c'est une lutte à mort, ou à vie, pour faire triompher le meilleur ou envisager le pire.

Stéphane Michaka a eu l'aplomb de mettre en scène la figure mythique du nouvelliste américain Raymond Carver, celles de son mentor, Gordon Lish (devenu Douglas), et des deux femmes de sa vie, Maryann et Tess. Les quatre voix alternent dans cette excellente fiction qui part de la réalité en conservant les ressorts et les libertés du roman. On le sait officiellement depuis quelques années, il existe deux versions des nouvelles de Carver. Elles sont traduites et disponibles en français et leur lecture successive représente l'essence du processus éditorial, des relations entre le créateur et le professionnel. Mais ce n'est pas une étude comparative que Stéphane Michaka propose : il veut rester charnel, décrire la douleur d'un auteur qui rêve d'une écriture généreuse, descriptive et se heurte à un homme qui veut la rendre minimaliste, « sans graisse inutile ». Douglas pousse Raymond dans ses retranchements, l'oblige à une remise en question totale et douloureuse : « J'aimerais comprendre. Comment une nouvelle de quinze pages intitulée *Pétunias* devient un fragment appelé *Compost*. Si, un fragment. Je sais à quoi ressemble un fragment. Deux pages et demie sont un fragment... », demande l'écrivain à l'éditeur. A ce combat littéraire fondamental s'ajoute une histoire d'amour et de séparation entre Raymond et Maryann. Leur attachement réciproque puis leur éloignement permettent à Stéphane Michaka d'évoquer également la vie des années 1960, en particulier celle de jeunes femmes mariées trop vite. Mère de deux enfants, coincée dans un quotidien sans grâce, Maryann rêve d'un autre destin que cette existence par procuration avec un homme abîmé par l'alcoolisme mais qu'elle continue d'admirer malgré tout.

★★ *Ciseaux* par **Stéphane Michaka,** 270 p., Fayard, 19 €

Après un roman noir inspiré par le théâtre, *La Fille de Carnegie* (Rivages), Stéphane Michaka réussit un roman choral sans jamais tomber dans l'hagiographie ou la pesanteur historique. Il parle des sacrifices liés à la création, de la solitude de l'écrivain, fait aussi l'éloge de l'ombre et du doute qui peut devenir un moteur, un piège ou une humiliation. **Christine Ferniot**

La tyrannie, du sous-sol au plafond

Pierre JOURDE

Quatre voix décrivent la fin d'une dictature : avec verve, l'auteur montre la folie et la limite de la dé-réalisation.

Entre les limites relatives de ce pays imaginaire que, quelque part sur le continent africain, représente l'Hyrcasie, la somme des récits qui ponctuent *Le Maréchal absolu*, le nouveau roman de Pierre Jourde, livre un condensé, aussi subtil que monstrueux, des sombres épilogues auxquels ont souvent abouti les pourtant prometteurs processus de décolonisation. Par le truchement de quatre soliloques, notamment celui du dictateur, de son factotum, ou de l'un de ses sosies. Pour peu qu'il s'en donne la ressource (le temps, la réceptivité, la vigilance que réclame ce voyage au long de 750 pages), le lecteur se laisse prendre au jeu et transporter dans les boyaux d'une dictature à l'agonie, assiégée dans son dernier retranchement par des rebelles qu'elle tente encore de jouer les uns contre les autres.

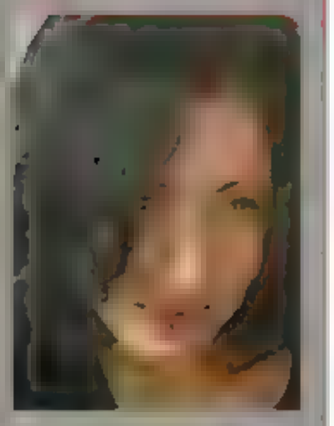
Sans cesse défilent, réapparaissent, s'intercalent ou se dissipent une nuée de personnages de premier, de deuxième et de troisième plans, qu'ils relèvent de la famille (femmes, fils, gendres, maîtresses), des strates du pouvoir (au plus près, le factotum ; à mi-distance, les « agents dormants » ; au plus loin, le chef des services secrets), leurs commentaires, les événements et les situations, la litanie des redites, une myriade d'allusions ou de sous-entendus dont l'éclaircissement suivra aussitôt, plus tard ou jamais. D'après une construction labyrinthique littéralement tracée et tractée par le verbe jourdien, d'une élasticité, d'une puissance et d'une vitalité rabelaisiennes. Car, à la hardiesse dont il témoigne à pousser à l'optimum les logiques de « déréalisation » de la tyrannie/premier âge dont ont fait usage des Amin Dada, Bokassa, Mengistu, Saddam Hussein, Kadhafi et Cie – l'extension du mensonge, du trompe-couillon, jusqu'à sécréter un univers zombie où le manipulateur en chef est à son tour manipulé sans rien savoir de l'objet et de l'auteur de la manœuvre, ni même être assuré de sa propre identité –, Pierre Jourde ajoute un humour roboratif. A montrer les retournements de conviction. Par exemple, la pente qui conduit du socialisme laïc et raisonné au clientélisme religieux et superstitieux. Ou à montrer la limite d'une réalité qui manquera toujours trop d'autorité. Face, par exemple, à la persistance du spectre du dictateur qu'il ne suffit pas d'avoir pendu, mais qu'il faudrait rependre et re-rependre publiquement et inlassablement, afin que tout le monde admette une fois pour toutes sa disparition. Aussi aisément que nous autres percevons l'absolue puérilité du désir de toute-puissance. **Philippe Delaroche**

★★ *Le Maréchal absolu* par **Pierre Jourde,** 752 p., Gallimard, 28 €

MAZZOLA/RICCO

EXTRAIT ROMAN FRANÇAIS

AVANT-PREMIÈRE

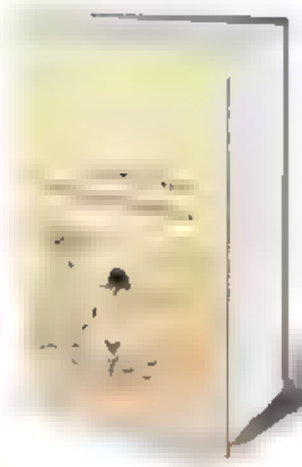


BIOGRAPHIE

Fille d'un ingénieur russe d'origine iranienne et d'une violoniste hongroise, Yasmina Reza, née en 1959 à Paris, a étudié le théâtre et la sociologie à Nanterre. En 1994, elle acquiert une notoriété internationale avec sa pièce *Art*. Les suivantes ont également été adaptées en quelque trente-cinq langues et produites dans les salles les plus prestigieuses du monde entier. Son récit de la campagne de Nicolas Sarkozy en 2007, *L'Aube le soir ou la nuit*, est devenu un best-seller, et son œuvre littéraire compte aussi *Hammerklavier*, *Une désolation*, ou encore *Dans la lugeé d'Arthur Schopenhauer*.

Heureux les heureux

Yasmina REZA



Heureux les heureux
par **Yasmina Reza,**
192 p., 18 €.
Copyright Flammarion.
En libraine
le 2 janvier 2013.

LE LIVRE « Heureux les aimés et les aimants et ceux qui peuvent se passer de l'amour. Heureux les heureux. » Avec ce mot de Jorge Luis Borges en exergue, Yasmina Reza signe un roman déroutant, qui fait singulièrement écho à *Short Cuts*, le film choral de Robert Altman. L'auteur du *Dieu du carnage* reprend ce procédé de juxtaposition de vies bancales, plus ou moins liées entre elles. Il y est souvent question de couples : celui de Robert et Odile Toscano, perpétuellement en crise, sorte de pivot du livre ; celui des beaux-parents, Jeannette et Ernest Blot, les « vieux », qui parlent volontiers de la mort ; celui de leurs amis Hutner, couple « fusionnel », mais aux prises avec le délire de leur fils qui se prend pour Céline Dion, ou encore celui de Raoul et Hélène Bamèche, liés par leur passion du bridge. Il y a aussi les solitaires, comme Chantal Audouin, décoratrice d'événements, que les couples « dégoûtent » précisément, avec « leur hypocrisie », « leur suffisance », ou encore le jeune cancérologue Philip Chemla, confiant ses appétences homosexuelles. Pour chacun, le livre déploie une succession de monologues qui s'entrecroisent, se répondent parfois, s'ignorent aussi, ce qui n'est pas sans intriguer le lecteur. Mais l'écriture électrique, tendue de Yasmina Reza peut fasciner, au gré de confessions sans paragraphes, d'où émergent quelques formules bien senties – « Les émotions sont effrayantes », « On ne parle pas assez de l'influence des lieux sur l'affect », « Les reproches font fuir les hommes à grandes enjambées ». Si Yasmina Reza est à son affaire en reprenant ces thèmes qui irriguent son œuvre, elle n'a pas choisi la forme la plus facile avec ce parti pris narratif étourdissant. **D.P.**

PASCAL VICTOR/ARTCOMART

Robert Toscano

On faisait les courses pour le week-end au supermarché. A un moment, elle a dit, va faire la queue pour le fromage pendant que je m'occupe de l'épicerie. Quand je suis revenu, le caddie était à moitié rempli de céréales, de biscuits, de sachets alimentaires en poudre et autres crèmes de dessert, j'ai dit, à quoi ça sert tout ça ? – Comment à quoi ça sert ? J'ai dit, à quoi ça rime tout ça ? Tu as des enfants Robert, ils aiment les Cruesli, ils aiment les Napolitains, les Kinder Bueno ils adorent, elle me présentait les paquets, j'ai dit, c'est absurde de les gaver de sucre et de gras, c'est absurde ce caddie, elle a dit, tu as acheté quels fromages ? – Un crottin de Chavignol et un morbier. Elle a crié, et pas de gruyère ? – J'ai oublié et je n'y retourne pas, il y a trop de monde. – Si tu ne dois acheter qu'un seul fromage, tu sais très bien que tu dois acheter du gruyère, qui mange du morbier à la maison ? Qui ? – Moi, j'ai dit. – Depuis quand tu manges du morbier ? Qui veut manger du morbier ? J'ai dit, arrête Odile. – Qui aime cette merde de morbier ? ! Sous-entendu « à part ta mère », dernièrement ma mère avait trouvé un écrou dans un morbier, j'ai dit, tu hurles Odile. Elle a brutalisé le caddie et y a jeté trois tablettes groupées de Milka au lait. J'ai pris les tablettes et les ai remises dans le rayon. Elle les a remises encore plus vite dans le caddie. J'ai dit, je me tire. Elle a répondu, mais tire-toi, tire-toi, tu ne sais dire que, je me tire, c'est ta seule réponse, dès que tu es à court d'arguments tu dis je me tire, il y a tout de suite cette menace grotesque. C'est vrai que je dis souvent je me tire, je reconnais que je le dis, mais je ne vois pas comment je pourrais ne pas le dire, quand c'est la seule envie qui me vient, quand je ne vois pas d'autre issue que la désertion immédiate, mais je reconnais aussi que je le profère sous forme, oui, d'ultimatum. Bon, tu as fini tes courses, je dis à Odile en poussant d'un coup sec le caddie vers l'avant, on n'a plus d'autres conneries à acheter ? – Mais comment tu me parles ! Est-ce que tu réalises comment tu me parles ! Je dis, avance. Avance ! Rien ne m'agace plus que ces froissements subits, où tout s'arrête, où tout se pétrifie. Evidemment je pourrais dire, excuse-moi. Pas une seule fois, il faudrait que je le dise deux fois, avec le bon ton. Si je disais, excuse-moi deux fois avec le bon ton, on pourrait repartir à peu près normalement dans la journée, sauf que je n'ai aucune envie, aucune possibilité physiologique de dire ces mots quand elle s'arrête au milieu d'une travée de condiments avec un air ébahi d'outrage et de malheur. Avance Odile s'il te plaît, je dis d'une voix modérée, j'ai chaud et j'ai un article à finir. Excuse-toi, dit-elle. Si elle disait excuse-toi avec un timbre normal, je pourrais obtempérer, mais elle susurre, elle confère à sa voix une inflexion blanche, atonale, par-dessus laquelle je ne peux pas passer. Je dis s'il te plaît, je reste calme, s'il te plaît, de façon modérée, je me vois roulant à toute allure sur un périphérique, écoutant à fond *Sodade*, chanson découverte récemment, à laquelle je ne comprends rien, si ce n'est la solitude de la voix, et le mot solitude répété à l'infini, même si on me dit que le mot ne veut pas dire solitude mais nostalgie, mais manque, mais regret, mais spleen, autant de choses intimes et impartageables qui s'appellent solitude, comme s'appellent solitude le caddie domestique, le couloir d'huiles et vinaigres, et l'homme implorant sa femme sous les néons. Je dis, excuse-moi. Excuse-moi, Odile. Odile n'est pas nécessaire dans la phrase. Bien sûr. Odile n'est pas gentil, j'ajoute Odile pour signaler mon impatience, mais je ne m'attends pas à ce qu'elle fasse demi-tour les bras ballants vers les produits réfrigérés, c'est-à-dire vers le fond du magasin, sans un mot et laissant son sac à main dans le caddie. Qu'est-ce que tu fais Odile ? je crie, il me reste deux heures pour écrire un papier très important sur la nouvelle ruée vers l'or ! je crie. Une phrase complètement ridicule. Elle a disparu de ma vue. Les gens me regardent. J'empoigne le caddie et je file vers le fond du magasin, je ne la vois pas (elle a toujours eu le don de disparaître, même en situation agréable), je crie, Odile ! Je vais vers les boissons, personne : Odile ! Odile ! Je sens bien que j'inquiète les gens autour de moi mais ça m'est complètement égal, je sillonne les travées avec le caddie, je déteste ces supermarchés, et soudain je la vois, dans la queue des fromages, une queue encore plus longue que celle de tout à l'heure, elle s'est remise dans la queue des fromages ! Odile, je dis, une fois à sa hauteur, je m'exprime avec mesure, Odile tu en as pour vingt minutes avant d'être servie, partons d'ici et nous achèterons le gruyère ailleurs. Aucune réponse. Qu'est-ce qu'elle fait ? Elle farfouille dans le caddie et reprend le morbier. Tu ne vas pas rendre le morbier ? je dis. Si. On l'offrira à maman, je dis pour alléger. Ma mère a trouvé récemment un écrou dans un morbier. Odile ne sourit pas. Elle se tient droite et offensée dans la file des pénitents. Ma mère a dit au fromager, je ne suis pas une femme à histoires mais pour votre longévité de fromager célèbre je dois vous signaler que j'ai trouvé un boulon dans votre morbier, le type s'en est foutu totalement, il ne lui a même pas offert les trois rocamadours qu'elle a achetés ce jour-là. Ma mère se vante d'avoir payé sans broncher et d'avoir été plus grande que le fromager. Je m'approche d'Odile et je dis, à voix basse, je compte jusqu'à trois Odile. Je compte jusqu'à trois. Tu entends ? Et pour quelle raison, au moment où je dis ça, je pense aux Hutner, un couple d'amis que nous avons, qui se sont recroquevillés dans une volonté de bien-être conjugal, ils s'appellent l'un et l'autre, nouvellement, « mon cœur » et ils disent des phrases du genre « mangeons bien ce soir mon cœur ». Je ne sais pas pourquoi les Hutner me viennent alors que je suis habité par une folie contraire, mais peut-être n'y a-t-il pas un si grand écart entre mangeons bien ce soir mon cœur et je compte jusqu'à trois Odile, dans les deux cas une sorte de constriction de l'être pour

arriver à être deux, il n'y a pas plus d'harmonie naturelle je veux dire dans le mangeons bien mon cœur, non, non, et pas moins d'abîme, sauf que je compte jusqu'à trois a provoqué un frémissement sur le visage d'Odile, une plissure de la bouche, une infime prémice au rire, auquel je ne dois absolument pas céder moi-même bien sûr tant que je n'aurais pas un franc feu vert, bien que l'envie soit forte, mais je dois faire comme si je n'avais rien vu, je décide de compter, je dis *un*, je le susurre avec netteté, la femme juste derrière Odile est aux première loges, Odile repousse un détritus d'emballage avec la pointe de sa chaussure, la queue s'agrandit et n'avance pas du tout, il faut que je dise deux, je dis *deux*, le deux est ouvert, magnanime, la femme derrière se colle contre nous, elle porte un chapeau, un genre de seau renversé dans une feutrine molle, je n'aime pas du tout les femmes qui portent ce genre de chapeau, c'est très mauvais signe ce chapeau, je mets dans mon regard de quoi la faire reculer d'un mètre mais il ne se passe rien, elle me considère avec curiosité, elle me toise, est-ce qu'elle sent atrocement mauvais ? Il y a souvent une odeur qui émane des femmes qui s'habillent en superposition, à moins que ce soit la proximité des laitages fermentés ? A l'intérieur de ma veste, le portable vibre. Je me défigure pour lire le nom de mon correspondant car je n'ai pas le temps de trouver mes lunettes. C'est un collaborateur qui peut me donner un tuyau sur les réserves d'or de la Bundesbank. Je lui demande de m'envoyer un mail car je suis en rendez-vous, c'est ce que je dis pour abréger. Une chance peut-être ce petit coup de fil : je me penche et murmure à l'oreille d'Odile, d'une voix retournée aux responsabilités, mon rédacteur en chef veut un encadré sur le secret d'Etat du stockage allemand, à l'heure qu'il est je n'ai pas la moindre info là-dessus. Elle dit, qui ça intéresse ? Et elle s'engonce en affaissant les coins de sa bouche afin que je mesure l'inanité du sujet, mais plus gravement encore l'inanité de mon travail, de mes efforts en général, comme si on ne pouvait plus rien espérer de moi, pas même la conscience de mes propres renoncements. Les femmes profitent de tout pour vous enfoncer, elles adorent vous rappeler que vous êtes décevant. Odile vient de gagner une place dans la queue des fromages. Elle a repris son sac à main et tient toujours fermement le morbier. J'ai chaud. J'étouffe. Je voudrais être loin, je ne sais plus ce qu'on fait là ni de quoi il est question. Je voudrais glisser sur des raquettes dans l'Ouest canadien, comme Graham Boer, le chercheur d'or, le héros de mon article, planter des piquets et baliser les arbres à la hache dans des vallées gelées. Est-ce qu'il a une femme et des enfants ce Boer ? Un type qui affronte le grizzli et des températures de moins trente ne va pas s'emmerder dans un supermarché à l'heure des courses de tout le monde. Est-ce que c'est la place d'un homme ? Qui peut circuler dans ces couloirs de néons, de packs innombrables, sans céder au découragement ? Et savoir qu'on y retournera, en toute saison, qu'on le veuille ou non, traînant le même chariot sous le commandement d'une femme de plus en plus rigide. Il n'y a pas longtemps, mon beau-père, Ernest Blot, a dit à notre fils de neuf ans, je vais t'acheter un nouveau stylo, tu te taches les doigts avec celui-là. Antoine a répondu, ce n'est pas la peine, je n'ai plus besoin d'être heureux avec un stylo. Voilà le secret, a dit Ernest, il l'a compris cet enfant, réduire au minimum l'exigence de bonheur. Mon beau-père est le champion de ces adages chimériques, aux antipodes de son tempérament. Ernest n'a jamais concédé la moindre réduction de son potentiel vital (oublions le mot bonheur). Astreint au rythme du convalescent après ses pontages coronariens, confronté au réapprentissage modeste de la vie et aux servitudes domestiques qu'il avait toujours esquivées, il s'était senti visé et abattu par Dieu lui-même. Odile, si je dis trois, si je prononce le chiffre trois, tu ne me vois plus, je prends la voiture et je te laisse en plan avec le caddie. Elle dit, ça m'étonnerait. – Ça t'étonnerait mais c'est ce que je vais faire dans deux secondes. – Tu ne peux pas partir avec la voiture Robert, les clés sont dans mon sac. Je farfouille dans mes poches d'autant plus bêtement que je me souviens de m'être moi-même débarrassé des clés. Rends-les-moi, s'il te plaît. Odile sourit. Elle cale son sac en bandoulière entre son corps et la vitre à fromages. Je m'avance pour tirer le sac. Je tire. Odile résiste. Je tire la courroie. Elle s'y agrippe en sens inverse. Ça l'amuse ! J'empoigne le fond du sac, je n'aurais aucun mal à le lui arracher si le contexte était autre. Elle rit. Elle s'accroche. Elle dit, tu ne dis pas trois ? Pourquoi tu ne dis pas *trois* ? Elle m'énerve. Et ces clés dans le sac, ça m'énerve aussi. Mais j'aime bien quand Odile est comme ça. Et j'aime bien la voir rire. Je suis à deux doigts de me détendre et de basculer dans une sorte de jeu taquin quand j'entends un gloussement tout près de nous, et je vois la femme au chapeau en feutre, ivre de complicité féminine, pouffer ouvertement, sans la moindre gêne. Du coup je n'ai pas le choix. Je deviens brutal. Je plaque Odile contre le Plexiglas et tente de me frayer un chemin dans l'ouverture du sac, elle se débat, se plaint que je lui fais mal, je dis, donne-moi ces clés bordel, elle dit tu es dingue, je lui arrache le morbier des mains, je le balance dans la travée, je finis par sentir les clés dans le désordre du sac, je les extirpe, je les agite devant ses yeux sans cesser de la maintenir, je dis on fout le camp d'ici tout de suite. La femme au chapeau a maintenant un air épouvanté, je lui dis tu ne ris plus toi, pourquoi ? Je tire Odile et le caddie, je les conduis le long des gondoles, vers les caisses de sortie, je serre fort son poignet bien qu'elle n'oppose aucune résistance, une soumission qui n'a rien d'innocent, je préférerais devoir la traîner, je finis toujours par le payer quand elle enfile son costume de martyre. Il y a la queue aux caisses bien sûr. Nous prenons place dans cette file d'attente mortelle, sans échanger une parole. J'ai lâché le bras d'Odile qui fait semblant d'être une cliente normale, je la vois même trier les choses

EXTRAIT **ROMAN FRANÇAIS**

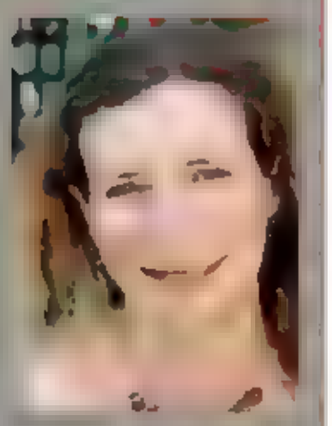
dans le caddie et mettre un peu d'ordre pour faciliter l'empaquetage. Sur le parking, nous ne disons rien. Dans la voiture non plus. Il fait nuit. Les lumières de la route nous endorment et je mets le CD de la chanson portugaise avec la voix de la femme qui répète le même mot à l'infini.

Marguerite Blot

A l'époque lointaine de mon mariage, dans l'hôtel où nous allions l'été en famille, il y avait une femme qu'on voyait chaque année. Enjouée, élégante, les cheveux gris taillés à la sportive. Omniprésente, elle allait de groupe en groupe et dînait chaque soir à des tables différentes. Souvent, en fin d'après-midi, on la voyait assise avec un livre. Elle se mettait dans un angle du salon afin de conserver un œil sur les allées et venues. Au moindre visage familier, elle s'illuminait et agitait son livre comme un mouchoir. Un jour elle est arrivée avec une grande femme brune en jupe plissée vaporeuse. Elles ne se quittaient pas. Elles déjeunaient devant le lac, jouaient au tennis, jouaient aux cartes. J'ai demandé qui était cette femme et on m'a dit une dame de compagnie. J'ai accepté le mot comme on accepte un mot ordinaire, un mot sans signification particulière. Chaque année à la même époque, elles apparaissaient et je me disais, voilà madame Compain et sa dame de compagnie. Ensuite il y a eu un chien, tenu en laisse par l'une ou l'autre, mais il appartenait visiblement à madame Compain. On les voyait s'en aller le matin tous les trois, le chien les tirait en avant, elles essayaient de le contenir en modulant son nom sur tous les tons, sans aucun succès. En février, cet hiver, donc bien des années plus tard, je suis partie à la montagne avec mon fils déjà grand. Lui fait du ski bien sûr, avec ses amis, moi je marche. J'aime la marche, j'aime la forêt et le silence. A l'hôtel, on m'indiquait des promenades mais je n'osais pas les faire parce qu'elles étaient trop éloignées. On ne peut pas être seule trop loin dans la montagne et dans la neige. J'ai pensé, en riant, que je devrais mettre une annonce à la réception, femme seule cherche quelqu'un d'agréable avec qui marcher. Aussitôt je me suis souvenue de madame Compain et de sa dame de compagnie, et j'ai compris ce que voulait dire *dame de compagnie*. J'ai été effrayée de cette compréhension, parce que madame Compain m'avait toujours fait l'effet d'une femme un peu perdue. Même quand elle riait avec les gens. Et peut-être, quand j'y pense, surtout quand elle riait et s'habillait pour le soir. Je me suis tournée vers mon père, c'est-à-dire j'ai levé les yeux au ciel et j'ai murmuré, papa, je ne peux pas devenir une madame Compain ! Ça faisait longtemps que je ne m'étais pas adressée à mon père. Depuis que mon père est mort, je lui demande d'intervenir dans ma vie. Je regarde le ciel et lui parle à voix secrète et véhémente. C'est le seul être à qui je peux m'adresser quand je me sens impuissante. En dehors de lui, je ne connais personne qui ferait attention à moi dans l'au-delà. Il ne me vient jamais à l'idée de parler à Dieu. J'ai toujours considéré qu'on ne pouvait pas déranger Dieu. On ne peut pas lui parler directement. Il n'a pas le temps de s'intéresser à des cas particuliers. Ou alors à des cas exceptionnellement graves. Dans l'échelle des implorations, les miennes sont pour ainsi dire ridicules. J'éprouve le même sentiment que mon amie Pauline quand elle a retrouvé un collier, hérité de sa propre mère, perdu dans des herbes hautes. En passant par un village, son mari a arrêté la voiture pour se précipiter dans l'église. La porte était fermée, il s'est mis à secouer le loquet de façon frénétique. Mais qu'est-ce que tu fais ? – Je veux remercier Dieu, il a répondu. – Dieu s'en fout ! – Je veux remercier la Sainte Vierge – Ecoute Hervé, si Dieu il y a, si Sainte Vierge il y a, tu crois qu'au vu de l'univers, des malheurs terriens et de tout ce qui s'y passe, mon collier leur importe ? !... Donc j'invoque mon père qui me semble plus atteignable. Je lui demande des services bien définis. Peut-être parce que les circonstances me font désirer des choses précises, mais aussi, souterrainement, pour mesurer ses capacités. C'est toujours le même appel à l'aide. Une supplique pour le mouvement. Mais mon père est nul. Il ne m'entend pas ou ne possède aucun pouvoir. Je trouve lamentable que les morts n'aient aucun pouvoir. Je désapprouve cette partition radicale des mondes. De temps en temps, je lui accorde un savoir prophétique. Je pense : il n'accède pas à tes demandes car il sait qu'elles ne vont pas dans le sens de ton bien. Ça m'énerve, j'ai envie de dire de quoi tu te mêles, mais au moins je peux considérer sa non-intervention comme un acte délibéré. C'est ce qu'il a fait avec Jean-Gabriel Vigarello, le dernier homme dont je me suis éprise. Jean-Gabriel Vigarello est un de mes collègues, professeur de mathématiques au lycée Camille-Saint-Saëns, où je suis moi-même professeur d'espagnol. Avec le recul, je me dis que mon père n'a pas eu tort. Mais le recul, c'est quoi ? C'est la vieillesse. Les valeurs célestes de mon père m'exaspèrent, elles sont très bourgeoises si on réfléchit. De son vivant, il croyait aux astres, aux maisons hantées et à toutes sortes de babioles ésotériques. Mon frère Ernest, qui a pourtant fait de sa mécréance un motif de vanité, lui ressemble chaque jour un peu plus. Récemment, je l'ai entendu reprendre à son compte « les astres inclinent et ne prédestinent pas ». Mon père raffolait de la formule, je l'avais oublié, il y ajoutait de façon quasi menaçante le nom de Ptolémée. J'ai pensé, si les astres ne prédestinent pas, que pouvais-tu savoir papa de l'avenir immanent ? Je me suis intéressée à Jean-Gabriel Vigarello le jour où j'ai remarqué ses yeux. Ce n'était pas facile de les remarquer étant donné sa coiffure, des cheveux longs, anéantissant le front, une coiffure à la fois laide et impossible pour quelqu'un de son âge. J'ai tout de suite pensé, cet homme a une femme qui ne prend pas soin de lui (il est marié bien entendu). On ne laisse pas un homme de presque soixante ans avec cette coiffure.

EXTRAIT ROMAN FRANÇAIS

AVANT-PREMIÈRE



BIOGRAPHIE

Élève au lycée Louis-le-Grand, puis à l'École normale supérieure, cette agrégée de lettres classiques née à Paris en 1963, a enseigné la littérature française du XVIIe siècle à l'université américaine de Yale de 1991 à 2002. Établie pendant vingt ans à New York, avec un intermède à Prague entre 1997 et 1999, elle vit aujourd'hui à Londres, avec son mari et sa fille. Catherine Cusset est l'auteur de neuf romans, dont les très remarqués *Le Problème avec Jane*, Grand Prix des lectrices de *Elle* en 2000, *La Haine de la famille* et surtout *Un brillant avenir*, prix Goncourt des lycéens en 2008. Son plus grand succès.

Indigo

Catherine CUSSET

Indigo par **Catherine Cusset,** 310 p., 19,90 €. Copyright Gallimard. En librairie le 10 janvier 2013. Paraît simultanément en CD, collection Écoutez lire, lu par la comédienne Cécile Cassel.

LE LIVRE Du 5 au 14 décembre 2009, ils sont quatre Français à se retrouver en Inde, à l'occasion d'un festival culturel dans le sud du pays : Charlotte Greene, une cinéaste de 47 ans qui vit à New York où elle a laissé avec anxiété ses deux filles et leur père ; deux écrivains parisiens, l'un, Raphaël Eleuthère, la quarantaine, portant beau mais taiseux, et l'autre, Roland Weinberg, « barbon vieillissant » de 64 ans mais séducteur impénitent, accompagné de sa ravissante dulcinée italienne. Sur place les attend Géraldine Legac, une expatriée mariée à un Indien, tout juste maman d'un petit garçon, responsable de l'Alliance française de Trivandrum. Ils ne se connaissent pas. Du moins le croient-ils... Car tous vont, à leur insu, renouer avec leur passé. Et c'est un passé douloureux – pour Charlotte le fantôme d'une amie disparue, pour Raphaël et Géraldine des retrouvailles inattendues vingt-cinq ans après s'être connus, pour Roland un rendez-vous troublant avec une Indienne qu'il a passionnément aimée et qui l'a brutalement quitté. Aucun ne sortira indemne de cette semaine. De Delhi à Kovalam, ils voyagent dans une Inde sous tension où, juste un an après les attentats de Bombay, la menace terroriste se fait sentir partout ; où les mœurs s'accordent mal avec la légèreté et la raison françaises ; où « la chaleur sensuelle » exacerbe les passions ; où le ciel avant l'orage est couleur indigo... Catherine Cusset s'inscrit à nouveau dans une veine romanesque captivante, attribuant à ses personnages une belle épaisseur psychologique et manipulant leur destin avec un formidable sens dramaturgique, sans se payer de mots. **D.P.**

HÉLÈNE GALLIMARD

CHARLOTTE

Roissy, samedi 5 décembre 2009

« On ne passe plus. Alerte à la bombe. »

Le policier surgit au moment où Charlotte tendait sa carte d'embarquement à l'employé de l'aéroport qui gardait l'accès à la douane. Elle vit approcher d'autres policiers. « Je suis en transit entre New York et Delhi et je risque de rater mon avion. On embarque, regardez. »

Elle pointa du doigt l'heure sur la carte. Le jeune flic au nez en trompette reculait d'un pas quand deux personnes accoururent. Il dressa la paume et barra le passage.

« S'il vous plaît ? reprit Charlotte d'une voix implorante.

— Vous ne comprenez pas ? On ferme le périmètre. »

Le couple asiatique derrière elle tenait des propos inquiets dans une langue étrangère. Sans leur arrivée intempestive, le policier cédait.

« Il y en a pour combien de temps ?

— Un quart d'heure.

— Vous êtes sûr ? Il y a deux ans j'ai raté un avion avec mes filles à cause d'une alerte à la bombe : il a décollé à la seconde où l'alerte a pris fin.

— Aucun avion ne décolle. Les démineurs arrivent. Reculez, madame. »

Inutile d'argumenter. Les gens s'agglutinaient autour des policiers vers qui montait un brouhaha de questions anxieuses. Ils barrèrent le passage d'une bande jaune, comme si un crime avait eu lieu. Autant profiter de ce quart d'heure pour respirer un peu d'air frais avant de passer la journée dans l'avion. Charlotte franchit la porte à tambour. Il faisait froid et elle frissonna dans son manteau trop léger, qui lui serait utile à Delhi où la température descendait la nuit jusqu'à huit degrés. Par contre, trente-cinq degrés à Trivandrum, à l'autre extrémité de l'Inde, dans le Kerala au nom poétique où on les expédiait mardi. La valise n'avait pas été facile à faire.

L'Inde. Elle y serait ce soir, et poserait le pied pour la première fois sur le continent asiatique.

Un homme debout près d'elle alluma une cigarette, dont la fumée parvint à ses narines. Elle se déplaça à l'autre bout du banc métallique. A New York c'était encore le cœur de la nuit ; Adam et les filles dormaient profondément. Elle avait somnolé trois ou quatre heures mais ne sentait pas la fatigue. Elle était à Paris, dans la ville où elle avait grandi, et où elle ne faisait que passer. Seule, pour la première fois depuis dix ans. En sortant de l'avion tout à l'heure, elle avait aspiré une bouffée de liberté grisante. Pas d'enfant à réveiller et à porter, pas de doudou à ramasser, pas de poussette à déplier. Seule. Elle regarda autour d'elle. Le ciel était gris clair, les trottoirs gris foncé, les piliers de béton qui soutenaient la route en hauteur, gris souris, et les murs du terminal 2C de l'autre côté, gris-beige. Tout gris, hormis les panneaux d'Europcar vert vif. Sans doute tous les aéroports au monde étaient-ils gris, mais il y avait ici quelque chose de spécifiquement français : la ligne droite de la route portée par les piliers de béton, les bâtiments bas avec leurs toits plats aux motifs géométriques ? Quelque chose de plus petit, lisse et soigné qu'à New York. Et l'odeur, grise aussi, différente de celle de New York, une odeur intime qu'elle reconnaissait instantanément. Chez elle.

De la grisaille surgit une image : Debarati, le dos très droit, ses cheveux noirs tombant sur ses épaules, assise nue dans la baignoire du Crillon et lavant ses chaussettes en nylon noir qu'elle avait enfilées sur ses avant-bras comme des gants de femme fatale. Deb illuminant de sa beauté la salle de bains en marbre du palace qui ressemblait la minute d'avant à une prison dorée. Deb poussant un cri de protestation en entendant le clic de l'appareil photo, avant même de voir Charlotte sur le seuil : « Non ! T'es chiante ! » Deb éclatant de rire.

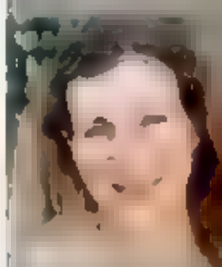
C'était il y a quinze ans. A peine arrivée à Paris et descendue au Crillon, Charlotte s'était demandé ce qu'elle faisait là avec ce groupe de milliardaires américains cacochymes qui avaient fait le voyage depuis New York en jet privé et qu'émoustillait l'accent français de leur jeune conférencière. De sa chambre à mille euros la nuit, elle avait appelé son amie, qui avait débarqué une demi-heure après, vêtue d'un jean moulant et d'un perfecto plein de petites fermetures éclair lui donnant davantage l'air d'une prostituée de luxe que d'une étudiante américaine en histoire de l'art qui faisait des recherches en France. Charlotte s'était sentie revivre.

Elle avait appelé Deb au secours ; Deb était accourue.

Charlotte grimaça. Les larmes coulaient le long de son nez. Elle se concentra sur la vision qui s'effaçait déjà. Il n'y avait que dans ces images surgies inopinément qu'elle arrivait encore à voir Debarati telle qu'en elle-même, vivante. Elles étaient déjà beaucoup plus rares qu'il y a cinq ou six mois. Un jour elles disparaîtraient.

Adam dit : la mort n'intéresse personne. La mort emmerde les gens, Charlotte, et le suicide encore plus. Sache-le : tout le monde s'en fout.

C'était la réalité, à laquelle Deb n'avait pas su s'adapter, et à laquelle il était temps que Charlotte se raccroche. Six mois après, il lui arrivait de fondre en larmes au milieu d'un geste. « Pourquoi tu pleures, maman ? — Je pense à mon amie Deb, tu sais, qui est venue dîner en avril et qui habitait dans le Maine. — Mais pourquoi tu pleures ? — Parce qu'elle est morte, je t'ai dit, et que je ne la verrai plus. — Plus jamais ? » L'innocence de cet étonnement avait redoublé ses larmes. Adam n'était pas content qu'elle pleure devant les filles, surtout Suzanne, qui absorbait la tristesse de sa mère comme une éponge. En juillet, quand elle avait reçu cette invitation inattendue à un festival de culture française en Inde au mois de



décembre, il l'avait poussée à l'accepter même si l'Inde était nécessairement associée à Deb, qui y avait vécu six ans, et que l'absence de sa femme pendant huit jours, dix avec le voyage, lui compliquerait la vie ; c'était une occasion qu'elle ne devait pas rater, elle se ferait des contacts utiles dans le monde du cinéma indien, son dernier film serait peut-être acheté par un distributeur anglophone… De toute évidence, il pensait qu'un changement d'air et la découverte d'un pays aussi différent que l'Inde, aussi riche en sensations nouvelles, lui seraient salutaires. C'est en quelque sorte la mission qu'il lui avait confiée : rentrer guérie. A New York, juste avant de partir, elle avait trouvé un sursaut d'énergie pour remplir le réfrigérateur, ranger les sous-vêtements des filles et rédiger des listes complexes de vêtements, de snacks, d'activités après l'école, de numéros de téléphone de baby-sitters, de tuteurs et d'amis. Au moins il verrait à quoi ressemblait la vie quotidienne de sa femme.

Une camionnette fermée par une bâche kaki se gara juste devant elle. Une équipe de militaires en tenue de combat qui portaient des mitraillettes sur l'épaule en sauta avant de se diriger nonchalamment vers l'intérieur de l'aéroport. Les démineurs ? L'alerte n'était pas finie… Charlotte se rongea une peau au coin de l'ongle. Tous les autres passagers avaient dû franchir la sécurité avant l'alerte à la bombe. Son bagage enregistré à New York était dans la soute, soit. Mais grâce aux étiquettes électroniques, on enlevait un bagage en cinq minutes quand le passager manquait à l'appel. Si elle ratait son avion, alors qu'elle était en transit et n'était même pas supposée sortir du terminal ? Devrait-elle racheter un billet pour Delhi ? Pourrait-elle seulement partir ?

Tout ça pour un grand crème et trois croissants à la mie fondante qui lui remontaient maintenant dans l'estomac en un suc acide. Après avoir changé de terminal en arrivant de New York tout à l'heure, au lieu d'attendre patiemment l'embarquement pour Delhi à côté du vieux couple indien près de qui elle avait déposé son bagage à main qui lui semblait lourd après la nuit trop courte, elle n'avait pu résister au désir de se prouver sa liberté en franchissant la douane pour aller prendre un vrai petit déjeuner français. Le visage d'Adam lui apparut, réprobateur. Il ne comprenait pas qu'elle attende chaque fois la dernière minute, stresse les filles et frise la catastrophe. Quand il suffisait de partir à temps. Elle créait elle-même des situations de panique. Il avait raison. Elle pourrait être en train d'embarquer. Après le petit déjeuner, elle avait traîné au magasin Relay pour y acheter tous les magazines qu'elle dégusterait pendant le vol comme des bonbons Haribo. Elle s'apprêtait à retourner à la porte d'embarquement quand elle avait remarqué le joli stand Ladurée, vert-gris, imitant une voiture ancienne, avec ses petits gâteaux ronds de toutes les couleurs. Incorrigible gourmandise. Un spectateur extérieur en aurait conclu qu'elle cherchait à rater son avion. A une minute près elle serait passée.

Par la porte vitrée elle jeta un coup d'œil dans le terminal. Une foule attendait devant l'accès à la douane. Elle s'efforça d'être plus zen. Ce n'était pas une question de vie ou de mort. Ou peut-être que si, justement. Peut-être bénirait-elle plus tard sa chance miraculeuse, comme un Bostonien qui aurait raté son avion le matin du 11 septembre et qui, sur le moment, aurait maudit la circulation.

La foule diminuait : le flot s'écoulait. Elle se précipita à l'intérieur et sortit de son sac à main le passeport et la carte d'embarquement.

« Excusez-moi, pardon, mon avion décolle tout de suite ! »

Les gens la laissaient doubler, un peu surpris. Elle avait l'air si nerveuse que le douanier regarda attentivement la photo de son passeport, puis son visage. A la sécurité, un vieux monsieur devant elle ôtait sa ceinture avec des gestes hésitants. Charlotte eut presque envie de l'aider pour accélérer. L'employé dit au vieil homme de lever les mains en passant sous le portique. Son pantalon flottait autour de sa taille. Un long bip résonna.

« Ici, dit l'employé.

— C'est mon pacemaker, expliqua le vieil homme.

— Levez les bras. »

L'employé bouscula avec sa sonde le vieil homme en chaussettes qui faillit perdre l'équilibre. Une femme aux cheveux blancs voulut s'approcher, mais une autre employée lui intima de rester à distance.

« Mon mari est malade », dit-elle faiblement.

Charlotte ne put se retenir.

« Vous voyez bien que monsieur n'est pas un terroriste, enfin ! »

Plusieurs personnes levèrent la tête vers elle. Un autre employé désigna ses sacs.

« C'est à vous ? »

Il les emportait déjà sur une table à l'écart. Charlotte le suivit, regrettant sa réaction impulsive. L'homme d'une cinquantaine d'années, à la bouche mince et aux petits yeux, lui demanda d'un ton sec d'ouvrir sa pochette en cuir.

« Vous pouvez me dire ce que vous cherchez ? »

Tout de suite elle se braquait, incapable de rester calme, aimable et conciliante. Il fouilla la pochette, sortit du sac Relay les revues, les barres de chocolat, la bouteille d'eau.

« Elle est vide. J'ai le droit, non ? »

Il s'empara du sachet Ladurée et en sortit la petite boîte décorée d'arabesques.

« Ouvrez-la.

— Ce sont des macarons ! Ecoutez, je vais rater mon avion à cause de l'alerte à la bombe ! Il est supposé avoir déjà décollé ! »

Elle lui fourra les gâteaux sous le nez. Heureusement qu'elle n'avait pas son bagage à main ; ce sadique se

EXTRAIT **ROMAN FRANÇAIS**

serait fait un plaisir d'en extraire un à un crayons, papiers et serviettes hygiéniques.

Il en avait fini. Elle remballa ses affaires et remit son manteau avant de filer comme une fusée vers la porte 86. Elle n'avait jamais couru si vite, à si grandes enjambées, terrifiée de rater l'avion à une minute près. La sueur coulait sous ses aisselles, et la gorge la brûlait. De loin, elle vit que toutes les rangées de sièges devant la porte 86 étaient vides : les passagers avaient embarqué. Un ruban jaune entourait un périmètre, à l'endroit où se trouvait assis tout à l'heure le vieux couple indien près de qui elle avait laissé son sac, qui n'était pas visible. Elle écarquilla les yeux et sursauta comme sous l'effet d'un choc électrique.

Une hôtesse d'Air France lui cria :

« Madame Greene ? On n'attendait plus que vous.

— C'est l'alerte à la bombe, bredouilla-t-elle. Je n'ai pas pu passer !

— On a eu un bagage abandonné. Mais tout est réglé. Votre carte, madame.

— Un bagage abandonné… ? »

Elle baissa les yeux et, les mains prises d'un tremblement, ouvrit son sac à main.

« Oui. On a passé plusieurs appels et personne ne l'a réclamé. La police est intervenue. »

Les joues écarlates, le dos inondé de sueur, Charlotte chercha les documents qui n'étaient ni dans la pochette en cuir, ni dans le sac Relay, ni dans les poches du manteau. Elle craignit d'éveiller les soupçons en posant d'autres questions. En toute probabilité le sac n'existait plus. Les démineurs avaient dû le faire exploser pour des raisons de sécurité. Non seulement on ne lui rembourserait pas ses affaires, mais on lui donnerait une forte amende pour son infraction à la loi. A l'heure actuelle on ne laissait pas un bagage seul, tout le monde le savait. Elle s'agenouilla et répandit par terre le contenu du sac en plastique. Pas de carte d'embarquement ni de passeport. Oubliés à la sécurité avec l'employé sadique, perdus pendant sa course effrénée ? Son sac, explosé, et l'avion allait partir sans elle ! Pour trois croissants dont la graisse se logerait aussitôt dans ses cuisses ! Elle était nulle.

« Je ne comprends pas ! »

Les larmes inondèrent son visage, alors même qu'elle songeait qu'un tel manque de contrôle était indigne d'une mère de famille de quarante-sept ans et d'une cinéaste dont la photo se trouvait dans les journaux français deux ans plus tôt.

« Ne vous énervez pas, madame. Dans un magazine, peut-être ? Ou dans ce sac ? »

Elle ouvrit en désespoir de cause le sac Ladurée. Ils étaient là.

Elle se redressa, consciente d'avoir le nez qui coulait. Le paquet de Kleenex se trouvait dans le sac disparu.

« Bon voyage, madame. »

Elle marcha vers la passerelle où quelques passagers attendaient encore à l'entrée de l'avion. Elle avait heureusement mis sa carte verte et ses cartes de crédit dans sa pochette en cuir ; elle n'était pas complètement folle. La crème solaire et le produit anti-moustiques se trouvaient dans sa valise, grâce à l'interdiction de transporter des liquides en cabine. L'appareil photo aussi. Mais pas ses lunettes de vue et de soleil, ni l'aspirine, ni le roman qu'elle comptait lire pendant le long voyage aujourd'hui, ni son stylo à plume et son carnet de notes. Ni sa brosse à cheveux : elle ne s'était même pas coiffée après sa nuit dans l'avion. Ses clefs de New York, son iPhone ! Des bijoux, les tampons, et tout ce qu'elle avait fourré dans son sac hier avant de quitter l'appartement. Explosé ! Elle n'arrivait pas encore à le croire. Adam rirait-il ou serait-il furieux de son imprudence ? Mieux valait ne rien lui dire.

Un homme en manteau bleu marine devant elle se retourna. Elle l'avait vu pour la dernière fois huit ou dix ans plus tôt à la Maison française de NYU où il donnait une conférence et il avait vieilli, le front nettement plus dégarni, mais elle le reconnut, car elle avait remarqué son nom dans le programme.

« Bonjour, dit-il aimablement. Comment allez-vous ?

— Oh, bonjour ! »

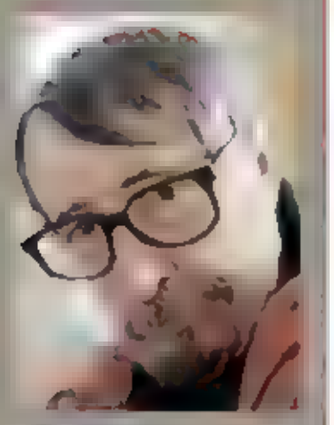
Elle s'essuya discrètement le nez avec le dos de la main. Roland Weinberg. C'était le moment de tomber sur lui.

EXTRAIT **ROMAN FRANÇAIS**

AVANT-PREMIÈRE

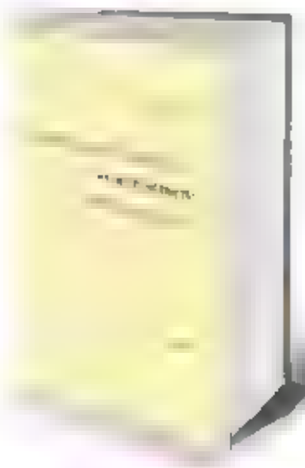
Tombeau de Nicolas Ier et avènement de François IV

Patrick RAMBAUD



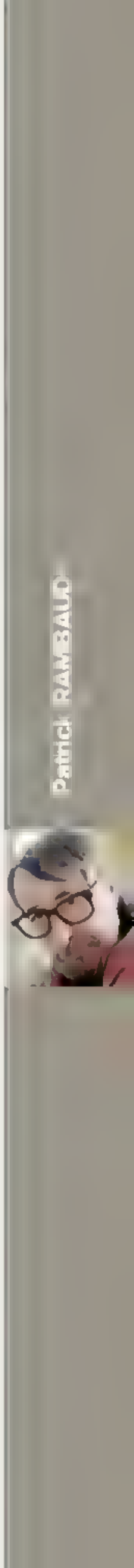
BIOGRAPHIE S'il est l'auteur officiel d'une trentaine de livres, Patrick Rambaud en a écrit officieusement le double ! Nègre littéraire réputé, né à Paris en 1946, ce graphomane invétéré est également un adepte des pastiches et en a cosigné de nombreux avec Michel-Antoine Burnier, son complice du magazine *Actuel* dont ils furent les journalistes emblématiques. Lauréat du prix Goncourt 1997 pour *La Bataille*, devenu juré de la vénérable institution en 2008, cet écrivain fasciné par Napoléon s'est également distingué avec *La Grammaire en s'amusant*, parue en 2007.

LE LIVRE C'est la der ! Promis, juré, ce sixième volet des *Chroniques du règne de Nicolas Ier*, fresque drolatique autant qu'érudite, n'aura pas de suite. Formidable succès de librairie, sa narration du quinquennat à la façon de la « Chronique de la Cour », d'André Ribaud, dans *Le Canard enchaîné*, et dont les cinq volumes se sont écoulés à plus de 500 000 exemplaires selon Edistat, est toutefois devenue pour lui un « boulet ». C'est ce que l'écrivain confesse en introduction de cet ultime épisode. « Ce qui n'était qu'une courte satire devint un projet inédit, celui de retracer un règne dans la durée », résume-t-il – le règne d'un « Sautillant Monarque », d'une « Stupéfiante Majesté », entre autres appellations. Autant dire que sa défaite a été pour notre scribe une libération. Et de se féliciter de l'avènement de François IV, « le quatrième de notre longue histoire, après le François Ier de Marignan, ce François II qui régna si peu, un François III couronné en 1981 ». Certes, il est surtout question des derniers soubresauts de la gouvernance du président sortant, des péripéties de M. Sinclair de Strauss-Kahn outre-Atlantique aux manigances des valets de Nicolas Ier – le duc de Meaux, M. Copé, le duc de Sablé, M. Fillon, le duc de Troyes, le chevalier de Guaino, etc. Mais les débuts du règne de François IV sont aussi évoqués et sa marquise de Pompatweet n'est pas épargnée. C'est toujours aussi piquant, méchant, très informé. « J'écris pour que nous gardions les yeux ouverts », rappelle Patrick Rambaud. A juste titre. **D.P.**



Tombeau de Nicolas Ier et avènement de François IV par **Patrick Rambaud,** 240 p., 14,50 €. Copyright Grasset. En librairie le 9 janvier 2013.

SVREC



A l'aube du règne de Notre Culotté Potentat on parlait déjà de son crépuscule, ainsi le duc de Morny, au lendemain du coup d'Etat de Louis Napoléon, se demandait combien de temps la comédie allait durer ; hélas, le Second Empire dura. Notre Intempestif Leader espérait à son tour durer en usant de mille malices et en semant partout la discorde pour se maintenir sur un peuple qui ressemblait maintenant à un puzzle : son goût de couper la France en tronçons antagonistes persista cinq ans ; les chiffres l'emportaient dès lors sur les lettres, la quantité sur la qualité. A ce propos, voyons comme le Prince se comportait face aux apparences, lui pour qui le passé n'existait point, sinon sous la forme d'ersatz. Suivons-le en Chine, quand il visita en vingt minutes et en famille le mausolée de Ling- tong pour s'extasier devant l'armée de terre cuite mise au jour. Les guides lui expliquèrent cette découverte du gigantesque tombeau de Che Houang-ti, qui ne datait pas de vingt-quatre siècles, comme ils le prétendaient, puisqu'il avait été presque aussitôt pillé et brûlé par le roi de Tch'ou. M. Jean Levi nous l'affirmait, lui, éminent décrypteur de l'antiquité chinoise : Notre Démagogique Monarque aurait pu aussi bien admirer une cargaison de faux sacs Vuitton fabriqués à Hong Kong puisque ces guerriers d'argile, lesquels n'avaient pas traversé les siècles mais semblaient aussi neufs que disgracieux, avaient été confectionnés en série sous l'Empereur Mao, à l'imitation des statues de M. Lénine dont elles avaient la raideur et la mocheté. Pareille aux grands musées et aux milliers de visiteurs grugés, Notre Somptueuse Majesté apprécia donc l'œuvre des faussaires, fasciné par la *multitude* des figurines. Notre Insurpassable Prince aurait aimé, lui aussi, imposer cette écœurante laideur à l'univers, car il aimait autant les copies que les originaux, ne sachant les distinguer. Sans doute sentait-il une connivence avec Che Houang-ti, l'Auguste Empereur qui fit brûler tous les livres et expédia les lettrés sur l'inutile chantier de sa Grande Muraille, pour les tuer. N'avait-il pas voulu imposer ses normes à son peuple ? M. Jean Levi dit encore : « Sages, excentriques, illuminés, fous, simples, parasites, clochards, génies, écologistes et autres marginaux – tous ceux qui ne se pliaient pas au moule – furent éliminés. » Il suffisait d'y ajouter des romanichels, des Arabes, des chômeurs et des miséreux pour que ce texte se transformât illico en une loi de Nicolas Ier. J'ai tenu à relever cette anecdote éclairante pour donner une perspective à la méthode impériale et aux contrefaçons sur quoi elle reposait.

Disons tout de suite ce qui se passa pendant l'été 2011, où à la dernière livraison de cette Chronique nous avions abandonné nos personnages. Renouons ce lien. Rafistolons vos mémoires évanouies. Selon un rituel rodé au cours du règne, les notoires ne durent pas trop s'éloigner de leurs bureaux, pour y revenir aussitôt que le devoir les sonnerait. Le duc de Meaux, M. Copé, partit lire en Corse, comme le baron Bertrand qui y fit du scooter ou M. Longuet, chargé de notre Défense, qui s'adonna à de paisibles promenades. M. Baroin, duc de Troyes en charge de l'Economie, s'en alla pêcher dans la Creuse ; la très verte Mme Prosciutto-Morizet rejoignit sa famille dans le Cotentin, où les cancers se développaient autour d'une centrale de déchets nucléaires ; le duc d'Evreux, M. Le Maire, fort dynamique, rencontra des agriculteurs au Pays basque tandis que le duc de Bordeaux, M. Juppé, qui régentait nos Affaires étrangères, envoya promener les gazetiers trop curieux par ces mots : « Je suis libre. Je vais où je veux et cela ne vous regarde pas. » Ce fut encore en juillet, avant de se reposer chez sa belle-mère, que Notre Attachant Souverain fut agrippé par le veston dans le Lot-et-Garonne où, selon son ordinaire, une petite foule de militants triés hurlait son nom. M. Hermann Fuster, un employé municipal tout de noir et de gothique vêtu, voulait avec ce geste exprimer son exaspération en déjouant une sécurité extrêmement sophistiquée ; il y gagna six mois de prison avec sursis puisqu'il n'y eut point de blessure ni de col arraché et pendouillant. Cependant, la cote de popularité du Prince frémissait et son épouse raconta dans *Nice-Matin* qu'à Toulon elle avait visité des femmes de marins. Il y eut bien un nuage sombre sur tant de simplicité lorsque, à Sarran, l'ancien roi Chirac, hilare et gamin, répéta trois fois qu'à l'élection du Trône il voterait pour M. de la Corrèze contre Nicolas Ier. Ses proches expliquèrent que l'ancien monarque était désormais sourd comme un pot, qu'il était usé, qu'il sacrifiait à l'humour local.

Profitant de ce que les loyers parisiens augmentaient de 5 % et qu'il y eut trente-six mille chômeurs supplémentaires, Notre Bâtisseuse Majesté entreprit de restaurer le Château lors de son congé, entre un saut de puce en Chine et un autre à Nouméa. Trois cents ouvriers eurent donc du travail, même le week-end, de six heures du matin à dix heures du soir, afin de nettoyer le fronton de la Cour d'honneur et retaper de prestigieux salons, pour la modeste somme de quinze millions et six cent mille euros pris sur le budget de la Culture. Cette année-là, on connut en France des records de chaleur dans une douzaine de départements ; à Gaillac, dans le Tarn, le thermomètre dépassa les quarante degrés à l'ombre ; des touristes se rafraîchissaient dans les fontaines de la Concorde, à Paris. Un autre coup de chaud fut remarqué également à Tottenham High Road, au nord de Londres, quand de jeunes émeutiers incendièrent des voitures et des bâtiments après avoir pillé des boutiques. « Il n'y a rien pour eux, alors ils volent », dit un habitant blasé. Lord Cameron, le Premier des Britanniques, réclama la fermeté contre ces malfrats. Au même instant les banques françaises en surchauffe s'effondraient, ce qui interrompit net les vacances de Sa Majesté, laquelle revint au Château afin de nous rassurer, mais qui se soucia de ses discours ? De tous ces événements que j'ai mentionnés, assez riches pour occuper les conversations de plages, il ne resta rien.

Les gazettes du monde entier occupèrent la totalité de la saison chaude à nous décrire, avec de multiples détails contradictoires, les péripéties aux Amériques de M. Sinclair de Strauss-Kahn, un temps avancé comme le possible vainqueur de Nicolas Ier à l'élection du Trône, et que l'on nommait plus couramment M. de Washington, car il vivait près du Fonds monétaire international dont il présidait la marche. Nous avons raconté sa faute, dans un Sofitel de New York, quand il sauta sur une femme de chambre noire au sortir de sa douche, et ce qui s'ensuivit, la plainte, les cris, les sourires, l'arrestation et la prison abominable. Désinvolte mais soupçonneux, certain que ses ennemis l'écoutaient, lui qui espérait cacher la fortune de son épouse, il voyait s'étaler dans les gazettes le prix de son riad à Marrakech, celui de son appartement de la place des Vosges et de la maison de Washington où il vivait. Arrêté, libéré sous caution puis sur parole, avec un bracelet électronique à la cheville, des caméras dans son salon, un garde armé à sa porte, nous allions de coups de théâtre en surprises, friands de ses malheurs. Les photographes le suivaient en essaims pour nous livrer des images de portes closes. Ils bourdonnaient devant son premier refuge, les yeux braqués sur les larges fenêtres à guillotine du quatrième étage, au 71 Broadway Street, ce qui dérangea la quiétude des voisins furibonds ; ils firent chasser l'indésirable. M. de Washington emménagea dans une maison individuelle, au 153 Franklin Street, où il passa ses journées sans ouvrir les stores, à dormir ou à jouer aux échecs sur son ordinateur. C'était un quartier chic. S'il avait pu sortir, au bout de la rue il aurait croisé Robert De Niro au grill branché qui lui appartenait. On sut le loyer de cette prison de briques, cinquante mille dollars par mois. Les moralistes du Parti social, pour mieux se détacher de leur ancien condisciple, le blâmèrent à forte voix. « Si vous avez de l'argent, disait le chevalier de Montebourg entre ses dents acérées, vous pouvez échapper au bagne. Sinon, tant pis pour vous. » Son pair M. d'Hamon ajoutait : « Je comprends que cela puisse choquer des millions de Français. »

Les choqués suivaient cependant avec passion le fil de ces crapuleuses aventures. Ils assistèrent à d'affriolantes saynètes, comme l'entrée de déménageurs en short qui amenaient des tapis roulés et des tableaux, ils virent trois rabbins en grande tenue qui furent éconduits, et un livreur de parasols car il y avait une terrasse. L'endroit devint à la mode. Des badauds se faisaient portraiturer sur le trottoir. Des cars touristiques à étage s'arrêtaient pour montrer le repaire de l'ogre, et le guide indiquait au micro : « Sur votre droite, l'immeuble où demeure le Français accusé de tentative de viol. » Les visiteurs chinois battaient des mains en frissonnant.

Poussée par son sémillant avocat, la plaignante maintenait ses accusations, même si le procureur avait émis des doutes et repéré des mensonges dans ses déclarations. Jusqu'à présent on ne l'avait qu'à peine devinée, cachée sous un drap blanc devant le commissariat. On l'appelait Ophelia et on l'imaginait façon mannequin, eh bien non. Elle se nommait Nafissatou, était grande, carrée, un peu épaisse, et elle vivait dans un deux-pièces du Bronx, un HLM gris peuplé d'immigrés récents. Elle venait d'un hameau de cases rondes, au nord de la Guinée, à sept heures de route et deux heures de pistes de Conakry, pour aboutir dans les colonnes de *Newsweek* et détailler son agression. On apprit alors qu'elle avait téléphoné à un détenu qui trafiquait des drogues ; il l'aurait encouragée à foncer contre ce riche Blanc pour récupérer un maximum de dollars. On découvrit des transferts d'argent douteux sur son compte. Et elle avait menti au service d'immigration comme aux services sociaux, pour obtenir aux Etats-Unis un statut et des allocations ; elle avait une fille de quinze ans. Pour l'opinion, qui a l'habitude de se retourner avec aisance, elle devenait une mauvaise pauvre. « C'est une frivole », dit un Guinéen de l'ethnie mandingue devant un entrepôt arrangé en mosquée. « Pourquoi est-ce qu'elle a mis tant de temps avant de prévenir la police ? » demandait un autre, de l'ethnie peule. Dans *Good Morning America,* sur le fenestron d'ABC, elle pleurait et mimait son affreuse histoire : « J'ai dit : Monsieur, arrêtez ! Je ne veux pas perdre mon emploi ! » Les dix mille femmes de chambre du syndicat de l'hôtellerie la soutenaient ; les associations noires se mobilisèrent. Des mouvements islamistes entrèrent dans cette danse du scalp. Une petite foule menaçante se rassembla sous les fenêtres de M. de Washington, mais en vain ; désormais libre de ses mouvements par décision judiciaire, il s'était rendu au Tanglewood Music Festival, dans le Massachusetts, pour y écouter de la musique de chambre. Il n'en était pas moins épié et jugé en France. Quand il sortit avec des amis dîner dans un restaurant italien, on critiqua le prix du menu, lequel variait selon les gazettes de soixante à sept cents euros pour un plat de spaghettis aux truffes blanches, le même que Sa Majesté offrit à l'Empereur Hu dans une célèbre gargote niçoise.

Les déboires de M. de Washington n'affectaient pas que sa famille, mais aussi son ancien parti, envahissant les élections primaires qui devaient à l'automne désigner le candidat social capable de se présenter contre Nicolas Ier. La plupart des femmes combattaient le graveleux de l'accusé et défendaient la cause de la soubrette bafouée. Plusieurs d'entre elles, militantes d'Osez le féminisme, Paroles de femmes ou de divers collectifs, manifestèrent à Paris en brandissant des pancartes sur lesquelles on pouvait lire « Sexisme : ça part en couilles ! » ou « Nous sommes toutes des femmes de chambre » ; ajoutons que par dérision ces militantes portaient des barbes postiches. Au Parti social, si on comprenait ces réactions, que parfois on approuvait, on parlait de pollution. Le baron Bartolone joua les démineurs : « M. de Washington, c'est un peu le Dr. Jekyll et Mr. Hyde pour les électeurs. Dans la même phrase, ils se disent choqués par tout ce qui a été déballé sur lui, mais ils regrettent l'absence de ce poids lourd pour lutter contre la crise financière. » Le baron Borgel, fin technicien

EXTRAIT **ROMAN FRANÇAIS**

du Parti social et de ses rouages compliqués, commenta à son tour : « L'objectif du Parti impérial est clair : pourrir l'organisation de nos primaires par les affaires. »

Notre Rusé Leader attendait en effet que le Parti social, qu'il savait traversé par des courants et autres tourbillons, finît après bien des turbulences à noyer ses champions. Au début du scandale, nous l'avions vu, Sa Majesté avait été à la fois jubilante et contrariée. Cachant sa joie, dans l'aéronef qui l'emportait à Yamoussoukro pour assister à l'avènement de son ami Ouattara, le Prince délaissa avec une fausse négligence le roman de M. Umberto Eco, qu'il feignait de lire, pour confier aux gazetiers de sa suite que cette affaire était triste et atroce : « J'lui avais bien dit, pourtant, qu'les Américains y plaisantaient pas avec les mœurs. » Il continua : « L'Parti social, il oublie toujours les victimes. » Comme il était alors dans sa période cultivée, il cita *Boule de Suif* où les prostituées peintes par M. de Maupassant étaient drôlement humaines. Loin du public et à des proches il définissait la ligne à tenir : « C'est les mêmes, hein, qu'ont prétendu m'donner des l'çons d'morale ! J'vais leur montrer, moi, ce que c'est que c'est d'être irréprochable ! » Les critiques contre M. de Washington s'éteignirent sur ordre du Château. Les courtisans devaient se montrer dignes et ne triompher que sous cape. Ceux du Parti impérial que les gazettes interrogeaient là-dessus avaient à leur disposition une batterie de réponses semblables et hiérarchisées ; ils devaient d'abord rappeler la présomption d'innocence afin de ne point bavasser sur le fond de l'enquête ; il leur fallait ensuite montrer de la sympathie pour la famille de l'accusé ; ensuite ils avaient à déplorer que ces embrouillaminis ne détériorassent l'image de notre pays, puis ils avaient une pensée émue pour la victime, si ses dires s'avéraient. Quelques-uns ajoutaient en contrepoint que Sa Majesté et Madame attendaient un bébé et que l'image admirable de ces parents l'emporterait dans l'opinion sur un gorille en rut. « Imaginez un peu, disait un lieutenant du Prince, ce qui se serait passé si M. de Washington avait déjà été investi par le Parti social... »

Cependant, c'était là le plan secret de Notre Vicieuse Majesté. Fourni par sa police et ses services secrets en informations sur l'intimité de ses rivaux, le Prince gardait cachée une histoire de notables libidineux et de call-girls en réseau qui, depuis le Carlton de Lille, fournissaient les soirées libertines de son principal concurrent. Le crime de New York avait écarté ce plan qui devait torpiller M. de Washington peu avant les élections du Trône, quand ce serait trop tard pour le Parti social de lui trouver un remplaçant tout blanc et tout propre. Cela supposait bien entendu que les gens de gauche, auxquels étaient élargies les primaires, aient opté pour M. de Washington, ce qui n'était point assuré.

Quoi qu'il en fût, Notre Teigneux Monarque dut modifier sa stratégie. Il avait été certain de vaincre M. de Washington qu'il attendait sur ses contradictions, sa fortune et ses mœurs ; voilà qu'il était contrarié. Du jour au lendemain, une fois M. de Washington éliminé, il fit chanter sa compétence mondiale, son talent pour affronter les crises, son carnet d'adresses, sa volonté d'adoucir les plans de sauvetage de la Grèce et du Portugal, son désir d'élargir le Fonds monétaire au Brésil ou à l'Inde. Bref, un réel costaud pour mieux se moquer du peu de poids des autres candidats du Parti social, qui prenaient des allures de remplaçants. A l'aune des sondages d'opinion que Sa Majesté commandait en nombre, et à propos de tout, ce qui enrichissait la société spécialisée de l'abbé Buisson, ne demeuraient réellement que deux personnages menaçants. D'abord Mme d'Aubry, duchesse de Solférino, qui semblait hésiter à s'élancer dans la course malgré le soutien des amis dépités de M. de Washington ; d'elle, le Prince disait en se gaussant :

— Elle est comme le Parti social qu'elle dirige. J'veux dire sectaire, archaïque et méchante. Les Français y votent pas pour les gens méchants.

— Vous avez cependant été élu, Sire, murmura un conseiller bien rétribué.

— Tu crois, connard, que j'suis sectaire ?

— Je n'ai jamais dit cela, Sire...

— Ben quoi, alors ? dit le Prince dont le regard dur lançait des éclairs de méchanceté.

— Il y a aussi M. Hollande, le duc de Tulle...

— Votre M. de la Corrèze qui s'est déclaré candidat à l'hôtel de ville de Tulle ? Il a même pas été secrétaire d'Etat aux timbres-poste ! Quand j'dirai « j'en ai causé avec m'sieur Obama, » il dira qu'il a vu ça avec Gérard Dugenou, ramasseur de champignons en Corrèze !

— Ah ah ! Sire.

— Bien vu, Votre Majesté, mais justement, M. de la Corrèze se présente comme un éventuel président *normal*...

— C'est parfait, le coup du candidat normal ! Un président normal pour un job normal, dans une période normale, ça va bien ! Ça va faire vibrer les foules ! D'ailleurs, quand une femme tombe amoureuse, la première chose qu'elle dit c'est : *Génial, j'suis amoureuse d'un mec vraiment normal !*

— Ah ah ! Sire !

— Votre M. de la Corrèze est un rigolo !

— Certainement, Sire.

— Ce qui me chiffonne, Grandissime Souverain, intervint le cardinal de Guéant qui possédait des fiches sur chacun, c'est qu'il est lisse. Il offre peu de prises...

— Qu'est-ce que tu sais d'lui, Ton Eminence ?

— Je sais qu'il lit *L'Equipe*, qu'il adore la côte de bœuf, qu'il suit un régime pour maigrir, qu'il pratique le serrage de mains dans les provinces comme l'ancien roi Chirac ; on l'a signalé en Basse-Normandie, à Dijon, Périgueux, en Tunisie. Il a réuni près du Palais-Royal près de deux cents dirigeants d'entreprise...

— Pfft ! Y manque de charisme ! J'vais avoir la duchesse de Solférino en face de moi, c'est plié ! Et j'en f'rai qu'une bouchée ! Son programme date des années quatre-vingt !

Patrick RAMBAUD

AVANT-PREMIÈRE

BIOGRAPHIE

Né en 1957 à Krasnoïarsk, en Sibérie, Andreï Makine y a passé son enfance et son adolescence dans un orphelinat. Il a aussi été élevé par sa grand-mère, d'origine française, dans la langue de Molière. En 1987, le futur écrivain demande l'asile politique à la France où il publiera son premier roman, *La Fille d'un héros de l'Union soviétique*, paru en 1990. Continuant à écrire en français, Makine connaît le succès avec *Le Testament français*, prix Goncourt et prix Médicis en 1995. Auteur d'une vingtaine de livres, il en a signé quatre sous le nom de Gabriel Osmonde.

Une femme aimée

Andreï MAKINE

Une femme aimée par **Andreï Makine**, 366 p., 21 €. Copyright Seuil. En librairie le 3 janvier 2013.

LE LIVRE Elle fut la « grande tsarine », se disait « pauvre impératrice », les historiens l'ont baptisée la « Messaline russe » : Catherine II (1729-1796) fascine, deux siècles plus tard, le cinéaste Oleg Erdmann qui a décidé de tourner un film sur la vie de cette personnalité hors norme, née en Poméranie princesse Sophie Augusta Frédérique d'Anhalt-Zerbst et envoyée en Russie à l'âge de 15 ans pour épouser le futur Pierre III. Lequel sera renversé par un coup d'Etat puis tué par les fidèles de Catherine, célèbre pour ses « fringales sexuelles », qui étendra son règne autoritaire, mais aussi éclairé, sur toutes les Russies. Etabli à Leningrad dans un appartement communautaire, Oleg Erdmann veut « tout savoir » sur « cette petite Allemande devenue la Grande Catherine », qui se levait à cinq heures du matin, se frottait alors le visage avec un glaçon, travaillait quinze heures par jour, s'habillait très simplement, prisait du tabac, buvait du café très fort, collectionnait les amants, clamait son « âme républicaine », séduisait les philosophes – de Voltaire à Diderot. Mais Oleg veut surtout sonder le mystère d'une femme défigurée par les clichés, et qui confiera : « Le vrai mal de ma vie, c'est que mon cœur ne peut vivre un seul instant sans aimer... » Alternant les évocations d'un XVIII[e] siècle effervescent et d'une Russie moderne cadenassée par ses idéologies, le nouveau roman d'Andreï Makine transcende la simple biographie, même si l'on s'intéresse davantage au destin de Catherine qu'à celui d'Oleg. Reste que l'écrivain parle à nouveau de violence, de liberté, d'amour, avec cette éloquence qui lui est propre, son style érudit et fiévreux, aux accents si slaves. **D.P.**

M.CLÉMENT

Le meurtre de Pierre condense tout le règne de Catherine. La violence, la ruse, le pouvoir du sexe et le désir de dominer, le cynisme. Et surtout du théâtre ! Montées à cheval, déguisées en officiers de la garde, Catherine et sa jeune amie la princesse Dachkova caracolent devant la troupe qu'il faut séduire – du pur cape et épée !

Ce coup d'Etat aurait-il pu tourner autrement ? Pierre III rassemble ses régiments de Holsteinois fidèles, rappelle qu'il est le petit-fils de Pierre le Grand, écrase les comploteurs... Mais non ! Il fuit, abdique, implore la grâce de la tsarine et se laisse, enfin, massacrer par ses amants.

Déjà dans l'ébauche de son scénario Oleg avait noté ce jeu de la domination et de la chair. En 1762, l'assassinat de Pierre III. En 1775, l'exécution de Pougatchev, faux Pierre III. La Pologne, violée en 1772 et 1793, anéantie en 1795... Chaque fois, le même « mode opératoire » : Catherine alimente la fougue de ses hommes avec un cocktail de sexe et de violence.

Ce schéma avait l'avantage d'être clair. En revanche, l'érudition qu'il recherchait dans les dédales de l'Histoire rendait la vie de Catherine opaque, incertaine.

« Tu veux trop bien faire ! » soupirait Lessia et, dans un sens, elle avait raison. Oleg se rappela, un jour, le dicton allemand que citait son père : *« Zu gut – schlecht. »* C'est ça, trop bien, c'est mauvais. Lui, il espérait qu'au-delà du fouillis des archives, une lumière allait jaillir – une vérité palpitante, dépassant l'Histoire elle-même !

En attendant, le mystère s'épaississait. Catherine a-t-elle donné l'ordre de tuer ? Ou bien ses favoris ont-ils déchiffré sa volonté inavouée ? Et qui croire ? Les historiens qui la prétendent effondrée à la nouvelle du meurtre ou ceux qui la décrivent réjouie ? Et comment juger le ton de son manifeste ? *Le septième jour de notre accession au trône, nous fûmes avisée que l'ancien tsar Pierre III était repris de ses crises hémorroïdales... Soucieuse de notre devoir de Chrétienne, nous ordonnâmes de lui fournir les soins médicaux. Mais, à notre grande tristesse, nous apprîmes que la volonté de Dieu avait mis un terme à sa vie...* Avait-elle besoin de ce persiflage posthume, du rapprochement obscène entre la « crise hémorroïdale » et l'excitation des hommes qui s'acharnaient sur Pierre à moitié nu ?

Dans l'écrasement de la jacquerie de 1774, ce même mélange de violence charnelle et de farce mondaine. Le faux tsar Pougatchev est capturé par ses propres aides de camp : un corps dénudé, une marchandise sanguinolente qu'ils livrent à la tsarine en s'épargnant la potence.

Et Poniatowski ? L'amant qui a trahi Catherine... Le châtiment est impérial : la tsarine fait de lui le roi de Pologne puis anéantit son royaume. Symboliquement, elle viole le fier Polonais ! Ils se revoient une seule fois en trente ans – en Crimée. Un bref entretien, juste pour lui montrer le bonheur dont elle jouit à la tête d'une armée victorieuse, dans les bras d'un jeune favori. Le Polonais rejoint le bataillon des vaincus : les amants répudiés, les rebelles décapités et ce sultan de Crimée devenu un vassal impotent. Catherine projette de nouvelles prédations : Constantinople, l'Iran et, pourquoi pas, l'Inde ?

A quel moment cette machinerie politique et charnelle s'enraye-t-elle ? En juillet 1789 ? Catherine a l'habitude de congédier ses favoris. Le beau Mamonov rompt le premier. La tsarine a soixante ans, sa rivale en a vingt et même le grand illusionniste Potemkine n'y peut rien ! Il mourra en 1791, Catherine perdra en lui son *alter ego*, son âme damnée, l'incarnation de la Russie telle qu'elle l'aime et la redoute. « Je suis plus qu'un empereur, dit-il. Je suis Potemkine ! » C'est lui qui choisissait pour elle de nouveaux amants. Sauf le dernier, Zoubov, un gigolo prétentieux dont l'insignifiance attestera le déclin du règne. La belle mécanique alliant le sexe et le trône en est à ses derniers tours poussifs.

« C'est foudroyant de clarté ! disait Lessia. Une tsarine qui serre, en guise de sceptre, un sexe d'homme. Les caricaturistes polonais la dessinaient ainsi, n'est-ce pas ? Seulement, fais attention, ne t'embrouille pas dans les nuances ! »

Critique de cinéma, elle devinait le danger : les détails finissent par mosaïquer les physionomies des héros... Excellent conseil. Mais Oleg, lui, éprouvait la fièvre d'un peintre qui voudrait ajouter une toute dernière touche à un portrait terminé. Oui, cette touche-là : Pierre III joue du violon ! Infantile et grossier, selon les historiens, il était un bon musicien dont le talent fut sacrifié au tintamarre militaire. Etait-il un ivrogne violent, comme Catherine le racontait dans ses *Mémoires* ? Détrôné, Pierre ressemble plutôt à un adolescent égaré. A bord d'une chaloupe, entouré des dames d'honneur de sa cour éparpillée, il cherche à rejoindre la forteresse de Cronstadt. Refoulé par la garnison, il reprend la mer – dans la panique, on coupe la chaîne de l'ancre (joli détail pour le film !). Et il se retire du jeu politique : « comme un enfant qu'on envoie dormir », dira un général. Autour de lui, jouent les adultes. Ils soudoient la garde impériale, occupent le palais d'Hiver, intronisent la tsarine. Et encore un détail : juste avant ce coup de force, Catherine met au monde un fils. Le futur comte Bobrinski. Il faut cacher l'accouchement à Pierre. Sachant que le tsar adore regarder les incendies, un valet de Catherine brûle son isba, entraînant vers le spectacle Pierre et ses courtisans...

« Evite d'énumérer tous ces comparses, conseillait Lessia, déjà un peu inquiète. Derrière eux, on ne verra plus l'intrigue ! » Mais dans la grisante multiplicité de l'Histoire, chaque fragment semblait important. Un homme chevauche pour avertir le tsar du coup d'Etat : un certain Bressan, sujet monégasque, le seul à lui rester fidèle...

« A quoi bon introduire celui-là ? » s'étonna Lessia. Oleg se hâta de justifier la présence de cette âme chevaleresque. Et aussi de ce martyr : Ivan VI qui, tout jeune enfant, avait régné en 1740, avant d'être emprisonné par Elisabeth. Vingt-deux ans plus tard, Catherine hérite de ce captif. En 1764, pendant qu'elle voyage dans les provinces baltes, un officier tente de le libérer. Au premier coup de feu, les geôliers égorgent Ivan. Selon les instructions de la tsarine…

Lessia l'écoutait, encore souriante : « Ton copain Jourbine avait raison, tu finiras par écrire une série télévisée… »

Ces mises en garde devenaient inutiles. Oleg s'égarait de plus en plus dans les méandres du passé dont les secrets tissaient désormais l'étoffe même de sa vie. Le jeu du pouvoir et du sexe ? Et quand un favori est répudié, quel autre jeu s'engage ? Chassé, Grigori Orlov prépare une revanche : c'est lui qui attisera la jacquerie de Pougatchev. Pendant ce temps-là, en Italie, une certaine princesse Tarakanova se déclare fille de la feue impératrice Elisabeth et donc la vraie héritière. Catherine lutte sur les deux fronts : ses armées contre les émeutiers, ses espions contre l'intrigante. Pougatchev est exécuté à Moscou. Tarakanova est entraînée sur un bateau russe, à Livourne. Alexeï Orlov, le frère de Grigori, joue les amoureux, lui promet le trône russe. Capturée, elle meurt à Saint-Pétersbourg…

Dans son emballement, Oleg se sentait vraiment capable d'écrire trois cents épisodes !

Au plus fort du coup d'Etat, Catherine croise un jeune officier : tous deux sont à cheval, la tsarine a perdu la dragonne de son épée et cet inconnu – c'est Potemkine – lui offre la sienne… Ou mieux ! Pierre III adore la crème glacée et c'est en lui promettant ce dessert que ses assassins l'entraînent dans le guet-apens ! Pendant qu'à Saint-Pétersbourg on ourdit le coup d'Etat – à Paris on brûle *Emile* de Rousseau ! En 1775, Pougatchev doit être écartelé puis décapité. Catherine ordonne d'inverser le procédé, par charité, pense-t-on. En fait, elle veut se montrer plus humaine que Louis XV : Damiens, qui avait poignardé le roi, a été sauvagement dépecé… Et aussi cette concomitance-là : juillet 1789, la Bastille tombe et la tsarine sanglote car son amant Mamonov l'a plaquée !

« Va tourner ton film en Inde ! s'exclamait Lessia. Là-bas, ils supporteront ce *Mahabharata*… » Elle ne retenait plus ses moqueries.

Le scénario faisait surgir Voltaire, Diderot, Rousseau, d'Alembert (qui correspondaient avec Catherine et ses courtisans), Frédéric II, Marie-Thérèse, Joseph II (alliés militaires de la tsarine), Louis XV et madame de Pompadour (Catherine les détestait), Louis XVI et Marie-Antoinette (elle les trouvait adorables), le sultan et son harem (un agent de Catherine parvint à y pénétrer), les frères Casanova, Cagliostro et Saint-Germain, Ormesson et Ségur…

Un jour, dans les paroles de Lessia, Oleg devina la condescendance qu'on a pour un enfant.

« Je me demande en quoi ton scénario sera si différent de ces bouquins que tu as lus sur Catherine… »

Il protesta vaguement, puis se tut. Son script reprenait, en effet, tous les poncifs : une tsarine éclairée mais despotique, féministe avant l'heure et nymphomane, amie des philosophes et ennemie des fruits révolutionnaires de leurs idées…

« Au mieux, tu filmeras ce qui a été dit et redit mille fois. Oui, dans tous ces romans historiques », ajouta Lessia avec un bâillement.

Depuis un moment déjà, leurs relations avaient changé. « L'été de nos amours – un rayon de couchant qui s'éteint sur les visages des statues du palais d'Hiver », se disait Oleg (et même cette image venait d'un roman sur Catherine II !). Il chercha une raison à ce déclin : son travail aux abattoirs, le poste de chef de service que Lessia occupait désormais dans sa revue… Oui, ils avaient moins de temps libre qu'avant. Mais surtout, Lessia avait espéré le voir jouer l'un de ces deux beaux rôles – un cinéaste contestataire ou bien un réalisateur pistonné par le régime. Or il voulait juste rester lui-même.

Ils s'étaient aimés sans se faire de promesses, « un amour moderne », pensait-il avec aigreur. Pendant les nuits aux abattoirs, il imaginait son amie danser dans les bras de quelqu'un. Ou dormir dans les bras de quelqu'un ?

Le nom d'un réalisateur, Valentin Ziamtsev, revenait souvent dans les récits de Lessia. Un moyen, pour elle, de préparer Oleg à une rupture. Ziamtsev avait l'assurance de ces grands mâles bruns qui, magnanimes, se laissent aimer. C'était lui qui avait lancé le sobriquet de « paysan de Sibérie »…

Oleg avait transporté des centaines de carcasses en pensant à cette nouvelle situation : lui et Lessia, la banale injustice des préférences charnelles, un visage qui plaît plus qu'un autre, Ziamtsev et lui, un vainqueur et un vaincu…

Un soir de novembre, doux et brumeux, Lessia vint le voir, comme autrefois. Un écho tardif de leur tendresse… Il alla préparer le café et, pendant que l'eau se mettait à bouillir, regarda son amie qui lisait sur le canapé, dans la petite chambre au fond du couloir… Ils passèrent la nuit à s'aimer, à parler longuement. Sur le mur, les affiches déployaient la chronologie du règne, la liste des favoris… Ils se rappelaient leurs « examens d'histoire », souriaient mais n'osaient pas répéter le jeu.

« Ce qui serait intéressant à filmer, murmura Lessia, c'est ce que Catherine n'était pas… »

Il fut frappé par cette formule.

« Tu veux dire, imaginer ce qu'elle aurait pu vivre si…

– Non. Ce qu'elle a véritablement vécu. Un soir, comme à présent, cette brume, la dernière douceur d'avant l'hiver… Il devait y avoir dans sa vie des instants qui la ren-

EXTRAIT **ROMAN FRANÇAIS**

daient à elle-même. Elle n'était pas qu'une machine à signer des décrets, à écrire à Voltaire, à consommer ses amants… »

Oleg ne répondit pas. Ils venaient de toucher à la vérité d'un être, de cette Catherine dont, depuis des mois, il ne réussissait à saisir que les mouvants contours. Il crut même que s'ils avaient trouvé les mots pour le dire, alors leur vie – cet amour finissant – aurait pu renaître, fabuleusement autre.

Les mots ne furent pas trouvés, la vie reprit son cours. Lessia venait rarement, ne restait pas et ses commentaires du scénario servaient juste à combler le vide de leurs conversations… Rien de plus lointain qu'une femme qui s'installe dans un nouvel amour. Une extraterrestre, un doux monstre distrait dont le visage, proche et déjà méconnaissable, provoque une attirance exacerbée, torturante et vaine.

La rudesse du travail, aux abattoirs, clarifiait les choses : Ziamtsev, l'ami de Lessia, pouvait plaire davantage qu'un provincial sans le sou, sans logement digne de ce nom et, de surcroît, noyé dans un projet fou.

Un jour, ravalant sa honte, Oleg se fit inviter chez ceux qui formaient le petit monde artistique de Lessia. On fêtait un scénario qui venait d'être approuvé par le CEAC – le dictatorial Comité d'Etat pour l'art cinématographique… Oleg but, força la décontraction, essaya de danser. Dans la foule mixée par la musique, un bras accrocha ses lunettes… Le lendemain, son ami Jourbine lui rapporta le verre manquant, ramassé sous une table. Ouvrant la porte, Oleg vit un faciès déformé : Jourbine avait réussi à se fixer le verre à l'œil gauche, à la manière d'un monocle. « *La donna e mobile…* », entonna-t-il. Son intention était bonne – dérider un ami, lui faire prendre la situation à la légère. Sa voix se coupa tant fut visible la douleur qui chiffonnait le visage d'Oleg. Bon comédien, Jourbine trouva le ton qu'il fallait : « C'est maintenant que tu feras un truc très, très fort ! Car désormais tu as la hargne ! »

Voix prophétique, regard en feu. Oleg sourit : petit, roux, grimaçant, Jourbine ressemblait à l'un de ces fous du roi – fous du tsar – très prisés à la cour de Saint-Pétersbourg.

La « hargne » ne fit qu'aiguiser un peu plus sa vision : l'Histoire régie par la soif de domination et le sexe.

Les exemples, dans la vie de Catherine, ne manquaient pas. La voilà qui passe, sourire vague, œil perçant, entre deux rangées de beaux officiers. Une heure plus tard, l'un de ces étalons est envoyé par Potemkine auprès d'elle avec un semblant de commission. L'élu se plie aux examens du docteur Rogerson (état de santé) et de la comtesse Bruce (performances sexuelles). A la suite de quoi, il est installé au palais, couvert de titres, de grades, de richesses.

Le favoritisme comme institution, le sexe comme forme de gouvernement, l'orgasme comme facteur de la vie politique. Oui, cette alcôve qui permet à Catherine de conduire la marche de l'Etat sans interrompre ses ébats amoureux.

Un raccourci rapide, mais historiquement vrai. Toute jeune, Catherine éprouve des accès de sensualité dont elle parlera dans ses *Mémoires* : un coussin serré entre les cuisses, la petite princesse s'agite avec frénésie, le visage empourpré, la prunelle révulsée. A l'âge de treize ans, un coup de foudre la jette dans les bras d'un oncle et seule l'envie d'épouser Pierre pour monter sur le trône russe met fin à cette passion.

Il y avait aussi une scène qui, dans le film, allait produire de l'effet, Oleg en était sûr. Pierre et Catherine à Saint-Pétersbourg, auprès de l'impératrice Elisabeth qui, tantôt bigote tantôt débauchée, s'étourdit de festivités sauvages… Un soir, Pierre, armé d'une vrille, troue plusieurs cloisons entre les pièces du palais. Un œil collé à ces judas, il commente le spectacle. Là, le dîner des gardes. A côté, le travail des couturières. Et là… Il pousse un bafouillage excité : « Comme elle est grosse ! » Catherine jette un regard dans le trou et se fige. La lueur d'une bougie, la blancheur lourde d'un corps – une femme qu'un homme écrase. Cela ressemble à un combat, à un meurtre ! Elisabeth, chevelure en désordre, halète, lâche des jurons… L'homme se détache d'elle, épuisé. Un autre se jette sur l'impératrice, l'étreint brutalement… Pierre repousse Catherine (« Laissez-moi, c'est mon tour ! »), elle se met à marcher, en aveugle, avec cette seule pensée en tête : « Plutôt mourir… »

Trente ans plus tard, au crépuscule de son règne, on voit une vieille femme grasse que besognent deux jeunes hommes, deux frères Zoubov. Cette femme est Catherine elle-même…

Entre ces deux épisodes – toute sa vie. Des hommes qui jouent l'intermède du désir, des hommes qui tuent, qui meurent. Potemkine s'amourache d'une servante, Catherine demande à son gendarme en chef de punir la sotte. Le zèle est excessif : la fille est emmurée vivante. Catherine n'aime pas la femme de son fils Paul, une princesse trop indépendante. Et d'une santé fragile – une simple potion la fait mourir. Poison ? Oh, tout de suite des gros mots ! Et puis Mamonov, le traître condamné à assister au viol de sa jeune épouse par des soldats.

ROMANS ÉTRANGERS › LES INCONTOURNABLES

Paris des années folles

Sándor MÁRAI

Publiés en 1930, *Les Etrangers* de Sándor Márai décrivent la situation d'un exilé hongrois dans l'entre-deux-guerres. Une évocation nostalgique de la capitale et une méditation sur l'exil.

Le destin de Sándor Márai est lié aux soubresauts de l'Histoire. Encensé en Hongrie avant la Seconde Guerre mondiale, il fut ensuite contraint de s'exiler aux Etats-Unis, pour cause de communisme, et son œuvre fut totalement oubliée dans son pays natal jusqu'à l'effondrement du rideau de fer : ses concitoyens purent alors redécouvrir ce romancier cosmopolite, brillant, profondément mélancolique, qui s'est suicidé en 1989 dans sa maison de Californie. Márai, c'est une écriture tout en clair-obscur, qui capte dans son prisme magique les derniers feux de la Mitteleuropa. Et parce que ce crépuscule était de plus en plus inquiétant, le Hongrois mettait souvent en scène des personnages tourmentés, déracinés, privés de repères à la fois historiques, spirituels et affectifs.

Sándor Márai, romancier cosmopolite, mort en 1989.

C'est le cas des *Etrangers*, publiés en 1930 à Budapest. Le désenchantement s'y conjugue à une profonde méditation sur l'exil, avec une veine autobiographique évidente puisque Márai situe son récit dans le Paris des années folles où il vécut entre 1923 et 1928. A cette époque, il commençait à vivre de sa plume mais il fut sans doute contraint d'exercer quelques-uns des petits boulots qu'il décrit dans son roman, tout en envoyant des articles à la *Frankfurter Zeitung*, le journal de la bourgeoisie libérale allemande.

Le héros des *Etrangers* est un Hongrois de 27 ans qui a passé onze mois à Berlin « par la grâce d'une bourse américaine » et qui, au lieu de rentrer au bercail, débarque en train à Paris, un jour de juin 1926. Son nom ? On ne le connaîtra pas, parce qu'il va perdre une part de son identité dans cette ville inconnue, un « aquarium grouillant » où on lui fera cruellement sentir qu'il est un « métèque ». En poche, il a un doctorat de philo, un paquet de Gauloises bleues et 140 dollars, assez pour louer une chambre à l'hôtel Molière. Il se flatte d'avoir lu la plupart des écrivains européens, aime prendre des poses de dandy et affiche cette amertume teintée de nostalgie que l'on retrouve dans tous les romans de Márai.

Un héros sans nom
et sans ancrage
qui restera victime
des préjugés

« Je suis pessimiste à l'excès. Je n'attends rien des hommes, pas même un bon sentiment », confesse ce vagabond d'une Europe bientôt défunte qui raconte d'abord sa vie de bohème au bord de la Seine avec, en prime, de délicates évocations de la Ville lumière, les joueurs de croquet du jardin du Luxembourg, les repas à trois francs chez Julien, les chroniques mondaines du *Figaro*, les ailes flamboyantes du Moulin-Rouge, les tables de billard de La Closerie des Lilas, les bals musettes du 14 Juillet, les réclames de La Belle Jardinière sur les flancs des Bateaux-Mouches. Et, à Montparnasse, ce Dôme où il se réfugiera en compagnie d'autres déracinés, des artistes fauchés que les vents de l'exode ont poussés vers une France de plus en plus inhospitalière.

« Le Dôme faisait penser au pont d'un transatlantique rempli d'émigrants qui, ayant élu domicile sur cette surface flottante et singulière, oubliaient tout pendant une semaine, entre deux rives et deux destinations », dit le héros de Márai qui, perdu dans le Paris des cubistes et de Maurice Chevalier, pousse son mal de vivre de taverne en taverne. Avec la certitude d'être « en train de tomber comme une pierre dans l'eau, sans famille, ni nom, ni racines, ni appartenance ». Et lorsque son maigre pécule aura fondu, il dénichera des petits boulots – dans une usine de Billancourt puis dans une boutique de tissus – avant qu'une Française qui roule les « r », Eva, ne l'entraîne du côté du Finistère. Ensemble, ils vivront une brève idylle et il renouera avec le bonheur dans les décors rédempteurs de paysages maritimes qui ressemblent à des toiles impressionnistes. Mais Eva ne tardera pas à lui rappeler qu'il n'a pas sa place dans ce pays, à cause de son indéfectible accent. Et cette femme qui malmène passablement sa langue maternelle finira par l'abandonner pour filer, ironie du sort, avec un peintre totalement bègue mais bien français, lui...

Etranger à une langue, étranger à une terre, étranger aux autres et à lui-même, le héros sans nom et sans ancrage de Márai aura beau rêver d'être un « citoyen du monde », il restera victime des préjugés de son époque. Victime, aussi, de ses propres illusions, sous le regard de plus en plus sombre de Márai, qui signe une version magyare du *Spleen de Paris*.

André Clavel

★★★★ ***Les Etrangers (Idegen emberek)*** par **Sándor Márai**, traduit du hongrois par Catherine Fay, 450 p., Albin Michel, 22 €

Chœur de deuil

David GROSSMAN

Plusieurs voix tissent le lien d'un père avec son enfant disparu et livrent un hymne à la vie bouleversant.

Douze ans après la disparition de sa fille Irina, morte à l'âge de trois ans dans l'orphelinat à qui elle l'avait confiée pour lui épargner la famine et la malaria qui, au lendemain de la prise du pouvoir par les bolcheviks, tuèrent des millions de Russes et faillirent emporter Alia, son aînée, Marina Tsvetaïeva n'a pas oublié. Dans quel abandon l'enfant avait succombé puis avait été inhumée, en l'absence de sa mère. La mort d'Irina, Marina l'avait apprise sept jours plus tard, « par hasard ». En août 1932, elle dit combien continue à la hanter la petite défunte : « On n'a jamais eu un enfant, on l'a toujours. » S'il y a aujourd'hui un homme qui sait ce que signifie le deuil sans fin que peut provoquer la perte de l'enfant pour un parent, c'est bien l'écrivain israélien David Grossman. Il a perdu son fils Uri, 20 ans, le 12 août 2006 dans les dernières heures de la guerre au Liban Sud, alors qu'il s'était attelé depuis deux ans à conjurer ce type de dénouement. A l'exemple d'Ora, l'héroïne d'*Une femme fuyant l'annonce* (Médicis étranger, Meilleur Livre de l'année 2011, à présent en poche, voir p. 20), roman qui n'aurait jamais vu le jour si Amos Oz ne l'avait convaincu, passé le cap des sept jours de deuil, d'y revenir et d'aller jusqu'au bout.

★★★ *Tombé hors du temps, (Nofel mihutz lazman)* par **David Grossman,** traduit de l'hébreu par Emmanuel Moses, 204 p., Seuil, 17,50 €

Ecrit entre avril 2009 et mai 2011, traduit de l'hébreu par le poète Emmanuel Moses, *Tombé hors du temps* n'est ni un roman ni une méditation, mais un récit qui prend à la gorge. Où s'entrecroisent différentes voix, dont celles de personnages étranges (le chroniqueur de la ville, le duc...), puis progressivement de moins en moins déroutants. En premier lieu, il y a le père et la mère. Ils vivent une douleur dont l'origine est la même mais que, cinq ans après l'annonce, l'homme ne peut plus tolérer. Soudain, il brûle, dit-il, de partir le rejoindre, lui, leur fils, « là-bas ». Parce qu'il refuse de se « fossiliser », il se met en mouvement. Plus il s'éloigne par cercles concentriques de sa maison, plus de nouvelles voix s'élèvent et font écho. Ce mouvement, c'est celui du récit. Par son truchement, les protagonistes espèrent séparer insensiblement la douleur de la mémoire. Et ressaisir à la faveur du récit le génie de la vie. Sans dénaturer la mémoire, ni même la joie. Il fallait la témérité mais aussi l'humilité d'un David Grossman pour, à sa façon, remporter ce défi dantesque en changeant le cri en œuvre. **Philippe Delaroche**

Tous aux abris

Michael CHRISTIE

Dans ces neuf nouvelles, le jeune auteur décrit le monde urbain et la quête de ses personnages tantôt drôles, tantôt fragiles, toujours humains.

On ne sait pas grand-chose de la lointaine Vancouver et, pour la découvrir de l'intérieur – loin des incontournables clichés olympiques –, il faut lire une nouvelle recrue des lettres canadiennes, Michael Christie, 28 ans, qui a décroché pas mal de prix dans son pays grâce à ce *Jardin du mendiant*. Au générique, neuf récits reliés les uns aux autres par leurs décors, par leurs thématiques et, surtout, par un humour délicat qui dédramatise sans cesse les sombres scénarios de ce recueil. Les personnages ? Ils peuvent être informaticiens ou designers mais, le plus souvent, c'est dans les marges de la métropole canadienne que Michael Christie les déniche, derrière les murs des asiles psychiatriques, dans les locaux de l'aide sociale, sur les bancs des soupes populaires, sous les parapets des ponts ou près des containers des déchetteries – un des rendez-vous favoris du nouvelliste.

Il y a Maya, une solitaire un tantinet mythomane qui n'arrête pas d'appeler les services d'urgence de l'hôpital en rêvant qu'un beau secouriste succombe à ses charmes, avant que son étrange manège ne tourne au drame. Il y a aussi le vieil Earl, qui n'a pas revu depuis quinze ans son petit-fils Kyle et qui le reconnaît soudain en regardant à la télé un documentaire sur les SDF de Vancouver : il retrouvera sa trace et jouera les anges gardiens en déposant vêtements chauds et victuailles dans la benne à ordures où Kyle vient s'approvisionner. Michael Christie a aussi imaginé la rencontre entre un banquier et un mendiant qu'il prendra sous son aile, la fugue d'un voleur de Mercedes amateur de confort et de silence, le délire hallucinatoire d'un fumeur de crack ou les mésaventures d'un publicitaire qui, après avoir créé un site Internet pour une épicerie canine, devra subir les assauts d'un chien particulièrement encombrant.

D'une histoire à l'autre, le Canadien a l'art de faire basculer le quotidien dans l'insolite, et le tragique dans la comédie, avec des protagonistes qui, tous, cherchent quelque chose – un abri, un amour ou un pardon – dans le tumulte de Vancouver, sorte de vaisseau fantôme qui « ressemble plus à un campement qu'à une ville ». Belle découverte, en attendant la publication du premier roman que Michael Christie est en train de terminer. **A.C.**

Le Canadien Michael Christie

CEDAR BOWERS

★★★ *Le Jardin du mendiant (The Beggar's Garden)* par **Michael Christie,** traduit de l'anglais (Canada) par Nathalie Bru, 310 p., Albin Michel, 21,50 €

AVANT-PREMIÈRE

BIOGRAPHIE

Né à Leicester en 1946, Julian Barnes a étudié à Oxford et travaillé comme journaliste pour le *Times Literary Supplement* et le *New Review* à partir de 1977. Après un premier roman, *Metroland*, en 1980, il a signé quatre polars du pseudonyme de Dan Kavanagh. Mais c'est sous son vrai nom que ce francophile patenté, qui a traduit des écrits d'Alphonse Daudet, a acquis la notoriété aussi bien avec son essai *Le Perroquet de Flaubert*, prix Médicis en 1986, qu'avec *Love, etc.*, prix Femina étranger en 1992, *Arthur et George*, ou encore son recueil de nouvelles *Pulsations*.

Une fille, qui danse

Julian BARNES

Une fille, qui danse (The Sense of an Ending) par **Julian Barnes**, traduit de l'anglais par Jean-Pierre Aoustin, 196 p., 19 €. Copyright Mercure de France. En librairie le 10 janvier 2013.

LE LIVRE Tony Webster, « sexagénaire chauve » qui s'est toujours considéré comme « moyen » en tout à force d'avoir vécu « prudemment », est le narrateur de ce nouveau roman très réussi de Julian Barnes, lauréat du prestigieux Booker Prize en 2011. Retraité, s'occupant désormais de la bibliothèque de l'hôpital local, Tony fait défiler le film de sa vie : ses copains de lycée à Londres, ses études d'histoire à Bristol, son mariage puis son divorce sans drame d'avec Margaret qui lui a donné une fille, Susie, et avec qui il est resté en bons termes, etc. Tony se souvient de la « sylphide » Veronica, son flirt dans les années 1960, qui dansait si bien, mais qui avait fini par lui préférer son meilleur ami, le ténébreux et brillant Adrian Finn. En apprenant cette idylle, Tony, en rage, leur avait adressé une lettre odieuse. Or, peu après, Adrian s'était donné la mort... Culpabilité, incompréhension, oubli. Quarante ans plus tard, ce passé remonte à la surface et incite Tony à reprendre contact avec Veronica pour connaître enfin la vérité. Elle est bien plus terrible qu'il ne l'imaginait... Avec *Une fille, qui danse*, l'écrivain anglais retrouve des thèmes qui lui sont chers et signe un roman à la fois concis et d'une densité impressionnante. Des malentendus aux regrets éternels, en passant par le mystère du suicide, la lucidité et les considérations existentielles de son personnage le disputent à une tension dramatique très subtile. Un livre fort qu'on n'oubliera pas de sitôt. **D.P.**

SASSIER/GALLIMARD

Je me souviens, sans ordre particulier :

– d'une face interne de poignet luisante ;

– d'un nuage de vapeur montant d'un évier humide où l'on a jeté en riant une poêle brûlante ;

– de gouttes de sperme tournoyant dans l'eau autour d'un trou de lavabo, avant d'être entraînées tout le long de la canalisation d'une haute maison ;

– d'un fleuve semblant soudain se ruer absurdement vers l'amont, sa vague et ses remous éclairés par une demi-douzaine de faisceaux de torches lancés à sa poursuite ;

– d'un autre fleuve, large et gris, le sens de son courant occulté par une forte brise agitant la surface ;

– d'une eau depuis longtemps refroidie dans une baignoire derrière une porte verrouillée.

Ce dernier souvenir n'est pas quelque chose que j'ai réellement vu, mais ce qui reste finalement en mémoire n'est pas toujours ce dont on a été témoin.

Nous vivons dans le temps — il nous tient et nous façonne —, mais je n'ai jamais eu l'impression de bien le comprendre. Et je ne parle pas de théories selon lesquelles il pourrait se replier en boucle, ou exister ailleurs dans des versions parallèles. Non, je pense au temps ordinaire, quotidien, celui dont les horloges et les montres nous assurent qu'il s'écoule d'une façon régulière : tic-tac, tic-tac. Quoi de plus logique qu'une aiguille des secondes ? Et pourtant, il suffit du moindre plaisir ou de la moindre peine pour nous faire prendre conscience de la malléabilité du temps. Certaines émotions l'accélèrent, d'autres le ralentissent ; parfois, il semble disparaître — jusqu'à l'instant fatal où il disparaît vraiment, pour ne jamais revenir.

Mes années de lycée ne m'intéressent guère, et ne m'inspirent aucune nostalgie. Mais c'est là que tout a commencé, aussi dois-je revenir brièvement à quelques incidents qui se sont mués en anecdotes, à quelques souvenirs approximatifs dont le temps a fait des certitudes. Si je ne peux plus être sûr des faits réels, au moins puis-je être fidèle aux impressions qu'ils ont laissées. C'est le mieux que je puisse faire.

Nous étions trois copains, et il était maintenant le quatrième. Nous n'avions pas prévu un tel ajout à notre trio : les petits clans et les amitiés s'étaient formés longtemps auparavant, et nous commencions déjà à imaginer notre évasion dans la vraie vie. Il s'appelait Adrian Finn : un grand garçon réservé qui garda tout d'abord les yeux baissés, et ses pensées pour lui-même. Pendant un jour ou deux, nous fîmes peu attention à lui : dans notre école il n'y avait pas de cérémonie de bienvenue, et encore moins de son contraire, le bizutage. Nous nous contentâmes de noter sa présence et d'attendre.

Les professeurs s'intéressaient plus à lui que nous ; ils devaient évaluer son intelligence et son sens de la discipline, ainsi que le niveau de l'enseignement précédemment reçu, et voir s'il avait l'étoffe d'un futur boursier. Le troisième matin de ce trimestre d'automne, nous eûmes un cours d'histoire avec le vieux Joe Hunt, ironiquement affable dans son costume trois pièces, un prof dont le système de contrôle dépendait du maintien en classe d'un ennui suffisant mais pas excessif.

« Vous vous rappelez que je vous avais demandé de faire quelques lectures préliminaires sur le règne d'Henri VIII. » Colin, Alex et moi échangeâmes de furtifs coups d'œil, espérant que la question ne tomberait pas, telle une mouche de pêcheur à la truite, sur l'un de nous. « Qui vou-drait esquisser une peinture de l'époque ? » Il tira sa propre conclusion de nos regards détournés. « Eh bien, Marshall, peut-être. Comment décririez-vous le règne d'Henri VIII ? »

Notre soulagement fut plus grand que notre curiosité, parce que Marshall était un cancre prudent qui n'avait pas l'inventivité de la vraie ignorance. Il chercha d'éventuelles complexités cachées dans la question avant d'oser une réponse :

« Il y avait des troubles, m'sieur. »

Eclosion de petits sourires narquois à peine réprimés ; Hunt lui-même sourit presque.

« Voudriez-vous, peut-être, développer quelque peu ? »

Marshall acquiesça en hochant lentement la tête, réfléchit un peu plus, et décida que le moment n'était pas à la prudence.

« Je dirais qu'il y avait de grands troubles, m'sieur.

— Finn, alors. En savez-vous plus sur cette période ? »

Le nouveau venu était assis juste devant moi sur ma gauche. Il n'avait laissé voir aucune réaction aux sottises de Marshall.

« Pas vraiment, monsieur... Mais il existe une ligne de pensée selon laquelle tout ce qu'on peut réellement dire de tout événement historique, même le déclenchement de la Première Guerre mondiale, par exemple, est qu'il s'est "passé quelque chose".

— Vraiment ? Eh bien, voilà qui me mettrait au chômage, non ? » Après quelques rires obséquieux, le vieux Hunt pardonna notre oisiveté de vacances et nous dit ce qu'on devait savoir sur le boucher royal polygame.

A la récré suivante, je m'approchai de Finn. « Je m'appelle Tony Webster. » Il me regarda avec circonspection. « Chouette réplique à Hunt. » Il ne parut pas savoir de quoi je parlais. « Au sujet de "il s'est passé quelque chose".

— Ah. Oui. J'ai été assez déçu qu'il n'en discute pas. »

Ce n'était pas ce qu'il était censé dire.

Un autre détail dont je me souviens : Alex, Colin et moi portions, en manière de symbole de notre lien d'amitié, notre montre sur la face interne du poignet. C'était une affectation, bien sûr, mais peut-être quelque chose de plus ; le temps donnait ainsi l'impression d'être une chose personnelle, et même secrète. Nous pensions qu'Adrian le remarquerait, et ferait de même ; mais il n'en fit rien.

Plus tard ce jour-là — ou peut-être un autre jour —, nous eûmes un long cours d'anglais avec Phil Dixon, un jeune prof frais émoulu de Cambridge. Il aimait utiliser des textes contemporains, et lançait parfois de brusques défis. « Naissance, copulation, et mort : voilà à quoi, selon T. S. Eliot, tout se résume. Des commentaires ? » Il compara une fois un héros shakespearien à Kirk Douglas dans *Spartacus*. Et je me rappelle cette façon qu'il eut, un jour où nous discutions de la poésie de Ted Hughes, de murmurer en penchant la tête sur le côté comme un ponte d'Oxford : « Bien sûr, nous nous demandons tous ce qui se passera quand il sera à court d'animaux. » Parfois il s'adressait à nous en disant « Messieurs ». Naturellement, nous l'adorions.

Cet après-midi-là, il distribua un poème sans titre, ni date, ni nom d'auteur, nous donna dix minutes pour l'étudier, puis s'enquit de nos réactions.

« Commencerons-nous par vous, Finn ? Formulé simplement, de quoi diriez-vous qu'il s'*agit* dans ce poème ? »

Adrian leva les yeux de son pupitre.

« Eros et Thanatos, monsieur.

— Hmm. Continuez.

— Sexe et mort, précisa Finn comme si ce n'étaient pas seulement les crétins du dernier rang qui ne comprenaient pas le grec. Ou amour et mort, si vous préférez. Le principe érotique, en tout cas, entrant en conflit avec le principe de mort. Et ce qui résulte de ce conflit. Monsieur. »

J'avais sans doute l'air plus impressionné que Dixon ne le jugeait bon pour moi.

« Webster, apportez-nous vos lumières.

— Je pensais que c'était un poème sur un hibou, m'sieur. »

C'était une des différences entre nous trois et notre nouvel ami : nous étions foncièrement déconneurs, sauf quand nous étions sérieux ; il était foncièrement sérieux, sauf quand il blaguait. Il nous a fallu un bon moment pour le comprendre.

Adrian se laissa intégrer à notre petit clan, sans reconnaître que c'était ce qu'il cherchait. Peut-être ne le cherchait-il pas. Il ne modifia pas non plus ses opinions pour les accorder avec les nôtres. Pendant les prières du matin, il joignait sa voix aux répons, tandis qu'Alex et moi nous contentions de bouger les lèvres, et que Colin prêtait l'ironique stratagème du mugissement enthousiaste du pseudo-dévot. Nous voyions tous les trois dans le sport scolaire une intention cryptofasciste de réprimer notre énergie sexuelle ; Adrian adhéra au club d'escrime, et faisait aussi du saut en hauteur. Nous étions agressivement sourds à toute mélodie ; il venait au lycée avec sa clarinette. Quand Colin dénonçait la famille, quand je raillais le système politique, ou qu'Alex énonçait des objections philosophiques à la nature de la réalité telle qu'elle est perçue, Adrian gardait ses opinions pour lui — dans un premier temps, du moins. Il donnait l'impression de croire aux choses. Nous y croyions aussi — c'était seulement que nous voulions croire à nos propres choses, plutôt qu'à ce qui avait été décidé pour nous. D'où ce que nous considérions comme notre scepticisme purificateur.

Le lycée se trouvait dans le centre de Londres, et chaque jour nous y venions de nos différents quartiers, passant d'un système de contrôle à un autre. A l'époque, les choses étaient plus simples : moins d'argent, pas de gadgets électroniques, peu de tyrannie de la mode, pas de petites amies. Il n'y avait rien pour nous distraire de notre devoir humain et filial qui était d'étudier, de passer les examens, d'utiliser les qualifications obtenues pour trouver un emploi, et puis d'adopter un mode de vie d'un inoffensif mais plus grand raffinement que celui de nos parents, qui approuveraient, tout en le comparant en eux-mêmes à celui de leur propre jeunesse, qui avait été plus simple, et donc supérieur. Rien de tout cela, bien sûr, n'était jamais dit : le très convenable darwinisme social des classes moyennes anglaises restait toujours implicite.

« Foutus salopards, les parents, se plaignit Colin un lundi à l'heure du déjeuner. On croit qu'ils sont chouettes quand on est petit, et puis on se rend compte qu'ils sont comme...

— Henri VIII, Col ? » suggéra Adrian. Nous commencions à nous habituer à son sens de l'ironie ; et au fait que celle-ci pouvait être tournée aussi contre nous. Quand il nous taquinait, ou voulait nous ramener à plus de sérieux, il m'appelait Anthony ; Alex devenait Alexander, et « Colin », impossible à rallonger, était abrégé en « Col ».

« Ça ne me gênerait pas que mon père ait une demi-douzaine d'épouses.

— Et soit incroyablement riche.

— Et que son portrait soit peint par Holbein.

— Et qu'il dise au pape d'aller se faire foutre.

— Y a-t-il une raison particulière pour laquelle ils sont ce que tu as dit ? demanda Alex à Colin.

— Je voulais qu'on aille à la fête foraine. Ils ont dit qu'ils devaient passer le week-end à jardiner. »

Pas de doute : foutus salopards. Sauf pour Adrian, qui écoutait nos dénonciations, mais s'y joignait rarement. Et pourtant, nous semblait-il, il avait plus de motifs que la plupart de le faire. Sa mère était partie quelques années plus tôt, laissant son mari s'occuper de lui et de sa sœur. C'était bien avant que l'expression « famille monoparentale » ne commence à être employée ; à l'époque, c'était un « foyer brisé », et Adrian était, de tous ceux que nous connaissions, le seul dans ce cas. Cela aurait dû lui donner un bonne réserve de rage existentielle, mais en fait non ; il disait qu'il aimait sa mère et respectait son père. Notre trio examina son cas et avança la théorie que la clef d'une heureuse vie de famille était qu'il n'y ait pas de famille — ou, du moins, pas de famille vivant sous le même toit. Ayant fait cette analyse, nous enviâmes encore plus Adrian.

En ce temps-là nous nous voyions comme des garçons maintenus dans quelque enclos, attendant d'être lâchés dans la vraie vie. Et quand ce moment viendrait, notre vie

EXTRAIT **ROMAN ÉTRANGER**

— et le temps lui-même — s'accélérerait. Comment pouvions-nous savoir que la vraie vie avait de toute façon commencé, que certains avantages avaient déjà été acquis, certains dégâts déjà infligés ? Et que notre libération nous ferait seulement passer dans un plus vaste enclos, dont les frontières seraient d'abord invisibles.

En attendant, nous étions affamés de livres et de sexe, *méritocrates* et anarchistes. Tous les systèmes politiques et sociaux nous paraissaient corrompus, mais nous refusions d'envisager une autre alternative qu'un chaos hédoniste. Adrian, cependant, nous incitait à croire à l'application de la pensée à la vie, à l'idée que des principes devraient guider nos actes. Jusque-là, Alex avait été considéré comme le philosophe parmi nous ; il avait lu des choses que les deux autres n'avaient pas lues, et il pouvait, par exemple, déclarer soudain : « Ce dont on ne peut parler, il faut le taire. » Colin et moi examinions un moment cette idée en silence, puis on souriait et on continuait à parler. Mais maintenant l'arrivée d'Adrian délogeait Alex de sa position — ou plutôt, nous offrait un autre choix de philosophes. Si Alex avait lu Russell et Wittgenstein, Adrian avait lu Camus et Nietzsche. J'avais lu George Orwell et Aldous Huxley ; Colin avait lu Baudelaire et Dostoïevski. Ce n'est là qu'une légère caricature.

Oui, bien sûr, nous étions prétentieux — n'est-ce pas le propre de la jeunesse ? Nous employions des termes comme *Weltanschauung* et *Sturm und Drang*, aimions dire : « C'est philosophiquement évident », et nous nous répétions que le premier devoir de l'imagination est d'être transgressive. Nos parents voyaient les choses différemment, s'imaginant leurs enfants comme des innocents soudain exposés à de mauvaises influences. Ainsi la mère de Colin parlait de moi comme de « l'ange noir » de son fils ; mon père blâma Alex le jour où il me trouva plongé dans la lecture du *Manifeste communiste* ; Colin était pointé du doigt par les parents d'Alex quand ils surprenaient celui-ci avec un polar américain « noir » dans les mains. Et ainsi de suite. *Idem* avec le sexe. Nos parents pensaient que chacun de nous pouvait être corrompu par les autres et devenir ce qu'ils craignaient le plus pour nous : un incorrigible masturbateur, un séduisant homosexuel, un libertin risquant d'engrosser imprudemment une de ses conquêtes. Ils redoutaient pour nous l'intimité des amitiés adolescentes, le comportement prédateur d'inconnus dans les trains, l'attrait de la mauvaise sorte de fille. Comme leurs anxiétés excédaient notre expérience...

Un après-midi, le vieux Joe Hunt, comme pour relever le défi d'Adrian, nous demanda de débattre des origines de la Première Guerre mondiale et, en particulier, de la responsabilité de l'assassin de l'archiduc François-Ferdinand dans le déclenchement de toute l'affaire. Nous étions alors pour la plupart des absolutistes : nous aimions les oppositions tranchées, Oui contre Non, Eloge contre Blâme, Culpabilité contre Innocence — ou, dans le cas de Marshall, Troubles contre Grands Troubles. Nous aimions la partie qui se terminait par une victoire ou une défaite, pas un match nul. Et donc, pour certains, le tueur serbe, dont le nom est depuis longtemps sorti de ma mémoire, avait cent pour cent de responsabilité individuelle : retirez-le de l'équation, et la guerre n'aurait jamais eu lieu. D'autres préféraient la totale responsabilité des forces historiques qui avaient entraîné les nations antagonistes vers l'inévitable collision : « L'Europe était une poudrière attendant d'exploser », etc. Les plus anarchistes, comme Colin, soutenaient que tout dépendait du hasard, que le monde existait dans un état de chaos perpétuel, et que seul quelque instinct narratif primitif, lui-même peut-être un vestige religieux, imposait rétrospectivement un sens à ce qui avait pu ou non se produire.

Hunt ponctua d'un bref hochement de tête la tentative verbale de Colin pour tout saper, comme un homme qui pense que l'incrédulité morbide est un attribut naturel de l'adolescence, quelque chose à dépasser. Les maîtres et les parents nous rappelaient d'une façon irritante qu'ils avaient été jeunes aussi, et pouvaient donc parler avec autorité. « C'est juste une phase, insistaient-ils. Ça te passera, la vie t'apprendra la réalité et le réalisme. » Mais nous refusions alors d'admettre qu'il y eût jamais rien eu de semblable à nous, et nous savions que nous comprenions la vie — et la vérité, et la morale, et l'art — bien plus clairement que nos aînés compromis.

« Finn, vous n'avez rien dit. C'est vous qui avez lancé cette discussion. Vous êtes, pour ainsi dire, notre tueur serbe. » Hunt marqua une pause pour laisser l'allusion faire son effet. « Voudriez-vous nous accorder le fruit de vos réflexions ?

— Je ne sais pas, monsieur.

— Qu'est-ce que vous ne savez pas ?

— Eh bien, dans un sens, je ne peux pas savoir ce que je ne sais pas. C'est philosophiquement évident. » Il laissa un de ces brefs silences dont il était coutumier, pendant lequel nous nous demandâmes une nouvelle fois s'il s'agissait d'une subtile moquerie ou au contraire d'un sérieux qui nous dépassait tous.

Boutique LIRE : DES COFFRET EXCEPTIONNELS

LES CARNETS DE ROUTE de François Busnel

Un voyage unique à travers les Etats-Unis à la rencontre des plus grands écrivains américains.

- DVD 1. **UN AIR DE NEW YORK** Avec Paul Auster, Jonathan Franzen, Toni Morrison, Colum McCann, Rick Moody, Jay McInerney
- DVD 2. **UNE NOUVELLE ANGLETERRE** Avec Peter Matthiessen, James Salter, Douglas Kennedy, Richard Russo, Richard Ford, Russell Banks, Philip Roth
- DVD 3. **ESQUISSE SUDISTE** Avec Pat Conroy, Ace Atkins, Tom Franklin, Thomas H. Cook, Dean Faulkner Wells, John Biguenet, Eddy L. Harris
- DVD 4. **EN ROUTE VERS L'OUEST** Avec Joyce Carol Oates, Elmore Leonard, Laura Kasischke, Michael Collins, Dan Chaon, Richard Powers, Louise Erdrich
- DVD 5. **LES GRANDS ESPACES** Avec Dan O'Brien, Craig Johnson, Alexandra Fuller, Jim Harrison, James Lee Burke
- DVD 6. **DESERT – PACIFIQUE : UNE CONTRE CULTURE** Avec Anne Rice, Jim Fergus, Thomas Sanchez, Lawrence Ferlinghetti
- DVD 7. **UN RÊVE AMERICAIN** Avec Armistead Maupin, Vendela Vida, T.C. Boyle, Sherman Alexie, Seth Greenland
- DVD 8. **L.A. : ELLROY CONFIDENTIAL** avec James Ellroy
  N.Y.C. : ROTH CONFIDENTIAL avec Philip Roth

Films écrits par François Busnel, - Réalisées par Adrien Soland
Avec le soutien du CNC et la participation de France Télévisions
Durée 8h d'émissions + 11h de bonus
Langue Français
Sous-titres : français pour sourds et malentendants

Coffret 20 CD Les plus beaux requiems

Requiems, messes, cantates et oratorios

39€
seulement
LE COFFRET
20 DVD

De tout temps, la religion a été source de grandes inspirations musicales. La pureté et l'émotion de ces œuvres, reflets d'un dialogue permanent entre Dieu et les hommes et d'un lien spirituel avec l'univers, en font des moments absolument magiques dont la puissance et la douceur transportent autant qu'elles fascinent.

Les œuvres qui composent ce coffret sont portées par des interprétations magistrales – Karl Richter, Herbert von Karajan – Elisabeth Schwarzkopft... et les enregistrements, de grande qualité, rendent cet ensemble puissant et incontournable pour les amoureux de la grande musique.

AG14546

À OFFRIR OU À S'OFFRIR

L'Intégrale des pièces de la Comédie-Française en 25 DVD !

Tragédies et comédies du Grand Siècle, marivaudages, drames romantiques, pièces bourgeoises ou vaudevilles, théâtre de l'absurde, écritures contemporaines…

Ce coffret réunit les plus grandes pièces de la « maison de Molière ». Mises en scène d'une rare élégance, précision d'exécution et direction d'acteurs incomparables, les pièces proposées par la troupe de la Comédie-Française sont inscrites dans le temps. Elles sont considérées comme des références, et inspirent encore aujourd'hui le théâtre contemporain.

- Les Acteurs de bonne foi - Marivaux
- L'Avare - Molière
- Le Cardinal d'Espagne - Montherlant
- Les Fourberies de Scapin - Molière
- La Dame de chez Maxim - Feydeau
- Le Jeu de l'amour et du hasard - Marivaux
- Les Femmes savantes - Molière
- La Double Inconstance - Marivaux
- La Folle de Chaillot - Giraudoux
- Horace - Corneille
- Le Légataire universel - Regnard
- Lorenzaccio - Musset
- Le Malade imaginaire - Molière
- Le Mariage de Figaro - Beaumarchais
- Le Misanthrope - Molière
- La Nuit et le moment - Crébillon Fils
- On ne badine pas avec l'amour - Musset
- Ondine - Giraudoux
- Partage de midi - Paul Claudel
- Le Roi se meurt - Ionesco
- Ruy Blas - Victor Hugo
- Tartuffe - Molière
- Les Temps difficiles - Édouard Bourdet
- Un fil à la patte - Feydeau
- Doit-on le dire ? - Labiche

Plus simple et plus rapide, commandez directement sur : **www.lexpress.fr/boutique/selection-lire**

BON DE COMMANDE

SHL / PCPLH11

TITRE DE L'OUVRAGE	Référence	Prix unitaire	Quantité	Prix total
Coffret 8 DVD Carnets de route	10CZ1	44,90 €	.....	.....€
Coffret 20 CD Les plus beaux requiems	08CZ1	39,00 €	.....	.....€
Coffret 25 DVD Comédie-Française	09CZ1	69,00 €	.....	.....€
		Total de votre commande	.....	.....€
		Participation aux frais d'envoi France métropolitaine* *Pour les Dom-Tom et l'étranger, merci de passer commande sur Internet à l'adresse www.lexpress.fr/boutique. Les frais de ports seront alors calculés automatiquement.		7 €
		TOTAL À PAYER		.....€

VOS COORDONNÉES

Nom : ..

Prénom :

Adresse :

Code postal : |_|_|_|_|_|

Ville : .....

Tél. :

Fax :

E-mail :.....

@

VOTRE MODE DE PAIEMENT

❑ Chèque joint à l'ordre de Groupe Express Roularta

❑ Carte bancaire (uniquement carte bleue)

N° : |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_|

Date d'expiration : |_|_| |_|_| Cryptogramme* : |_|_|_|

Date et signature obligatoires :

Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi «informatique et liberté» du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès aux données personnelles vous concernant et de rectification des données que vous avez transmises, en adressant un courrier au groupe Express Roularta. Elles pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ❑

GROUPE EXPRESS ROULARTA S.A. AU CAPITAL DE 47 150 040 € SIÈGE SOCIAL : 29, RUE DE CHÂTEAUDUN 75308 PARIS CEDEX 09 RCS 552 018 681 PARIS

La politique en volume

LE POUVOIR DE HAUT EN BAS

A force de se pencher sur le chef de l'État, Patrick Rambaud a pris le travers des hommes politiques : leurs promesses, sitôt prononcées, sont à oublier. Le chroniqueur du règne de Nicolas Ier avait annoncé que, sitôt délivré de son fardeau, il n'allait pas « en reprendre pour cinq ans ». Et voilà que, six mois après sa libération, le « bagnard attitré » de Sire Nicolas nous ressort un volume de sa façon. C'est intitulé *Tombeau de Nicolas Ier et avènement de François IV*. Mais dès le titre il y a tromperie sur le produit : c'est la chronique de la dernière année du règne, et nullement celle des débuts du nouveau souverain.

Patrick Rambaud a dû souffrir mille morts à écrire cette ultime chronique. Il n'y a pas la férocité joyeuse, la bonne humeur carnassière des précédents tomes. Comme l'auteur avait croqué les réjouissants portraits de la cour du monarque aujourd'hui déchu, les perles attendues, cette fois, ne se retrouvent pas à chaque page. On goûtera d'autant plus le ravissant tableau représentant Edouard Balladur : « Adolescent, M. Balladur se ressemblait déjà : il se retirait en soi-même comme à confesse, peu affable, avec quelque chose de raide et d'embabouiné. » En son ministère du Trésor, à ses débuts, « il impose une étiquette, que les laquais portassent des boucles d'argent véritable aux escarpins, et que des huissiers à chaîne le précédassent partout où il entrait ». Il y a, chez notre académicien Goncourt, des ivresses de subjonctif auxquelles le lecteur ne résiste pas.

L'auteur complète sa galerie. Y figure un M. Douillet, roturier, « lequel avait le volume d'une armoire normande…[On le vit] fondre de trente-cinq kilos pour obtenir un maroquin, et non point un marocain, comme l'écrivait Mme de Morano qui rêvait d'avoir un boy pour l'éventer. » Les dernières pages du livre, consacrées à l'entrée en scène de François IV sont écrites d'une tout autre encre. Notre auteur semble touché par la grâce : le miel a remplacé le fiel et la pierre à fusil. Le nouveau prince, avant même d'être sacré par ses sujets, nous a ensorcelé notre Rambaud. Voyez plutôt : « M. de la Corrèze avait un esprit vif, vaste, juste, appliqué, pénétrant, laborieux, naturellement porté aux équilibres difficiles qu'il transformait en synthèses… Il avait un visage plus serein que placide, poli, obligeant, avec tous les repères qui servent à la fortune pour quoi il avait sacrifié ses rondeurs et ses lunettes ». Quand l'auteur s'en va écouter et acclamer son prince au Bourget, il est transporté : « Là, écrit-il, il tint l'auditoire assez longtemps en suspens puis commença à se montrer : ce fut avec une érudition, une force, une précision et une éloquence incomparables. »

Au moment où Rambaud jette ces dithyrambes inattendus sur le papier, un certain Camille Pascal écrit sa propre chronique du règne de Nicolas : il a été le nègre du Prince, il voue à celui-ci une attendrissante reconnaissance.

A l'Elysée, il gagne la faveur du chef de l'Etat et s'épargne la disgrâce dès ses premiers travaux de plume : « Le Président était content et il n'y avait pas à chercher plus loin. » Notre auteur est « impressionné », dit-il, « subjugué », dira-t-on, « par la force incroyable et l'énergie indomptable qui émanaient de lui. L'ouverture de la porte de son bureau ne laissait pas seulement passer un homme, elle libérait un souffle, une puissance presque animale ». Un jour, dans sa maison de Normandie où il prend de brèves vacances, Camille Pascal est réveillé par le téléphone : « J'étais nu comme un ver, raconte-t-il, au milieu d'une chambre dont le chauffage s'était interrompu pour la nuit et je parlais au président de la République. » Dans le palais, tout le fascine, et d'abord chaque meuble, chaque objet qu'il décrit avec ferveur, en connaisseur. Le salon des Ambassadeurs a toujours été pour lui un « ravissement ». La table « dressée avec cet art que la France met dans les détails, un éblouissement ». Mais c'est le maître de maison qui a droit aux derniers hommages : « Jamais, écrit notre chroniqueur, je n'ai entendu dans sa bouche le moindre propos nauséabond ou simplement contraire à l'idée que je me fais de l'engagement républicain. »

Pascal après Rambaud, c'est l'antidote, le contrepoison. Le contraste saute aux yeux devant le portrait que chacun établit de Nathalie Kosciusko-Morizet. Pour Rambaud : « Chignon tiré de près, rapace de profil, la joue creuse, Mme Prosciutto-Morizet, gorgone de Longjumeau, avait Lucrèce Borgia pour ancêtre direct. Elle balança un jour au duc d'Evreux : "Je vous tuerai tous !" » Mais dans le style ourlé et un brin pédant de Camille Pascal, Nathalie Kosciusko-Morizet devient « cette beauté préraphaélite dont le profil de camée commençait à s'insculper dans notre vie politique ».

Après ces chroniqueurs de cour, nostalgiques du siècle de Saint-Simon, on respire un tout autre air avec les *Lettres, notes et portraits* de Georges Pompidou. Quarante ans ont passé : succédant au plus absolu de nos présidents, le normalien d'Auvergne devenu chef de l'Etat comme par hasard est d'un autre siècle, loin de cette morgue républicaine magnifiée par tous ses successeurs. On lira ses lettres à son ami d'enfance, un prof de lycée nommé Pujol. L'année de son intronisation, il lui écrit : « Je suis trop occupé pour penser à tout ce dont je me prive. » Et deux ans plus tard, d'Afrique, il lui confie : « Je suis en marge du bonheur. Je gouverne la France. C'est un fait auquel je ne peux rien. » Et quelques mois avant sa mort : » Rien n'est simple pour moi qui suis tantôt un paquet qu'on promène bon gré mal gré, tantôt et le plus souvent un homme débordé. Dire que je regrette mon destin serait absurde, mais j'aimerais bien des entr'actes. »

Ce Président qui rêvait de livres et d'amis, qui n'ambitionnait que d'industrialiser la France, nous adresse d'outre-tombe, sans le secours de chroniqueurs, une émouvante leçon.

★★ ***Tombeau de Nicolas Ier et avènement de François IV*** par **Patrick Rambaud,** 240 p., Grasset, 14,50 €. En librairie le 9 janvier.

★★ ***Scènes de la vie quotidienne à l'Elysée*** par **Camille Pascal,** 270 p., Plon, 19 €

★★★ ***Lettres, notes et portraits, 1928-1974*** par **Georges Pompidou,** 540 p., Robert Laffont, 24 €

Le Camion des mots
8e édition

PROCHAINES ETAPES : 29-30 NOVEMBRE : FRIVILLE-ESCARBOTIN (80), 4-5 DÉCEMBRE : LONGUENESSE (62), 6-7 DÉCEMBRE : HAZEBROUCK (59), 10-11 DÉCEMBRE : MÉRU (60), 13 DÉCEMBRE : RONCQ (59), 14 DÉCEMBRE : GRENAY (62), 17-18 DÉCEMBRE : GÉRARDMER (88), 20 DÉCEMBRE : ALGRANGE (57), 7-8 JANVIER : CC VAL DE VÔGE (88), 10-11 JANVIER : FARÉBERSVILLER (57), 17-18 JANVIER : VILLENEUVE-SUR-YONNE (89), 22 JANVIER : DREUX (28), 24-25 JANVIER : PONT-AUDEMER (27)

CAMION DES MOTS

Ernest et Célestine, un conte sur grand écran

CARNET DE ROUTE

Le Salon du livre jeunesse de Montreuil accueillera les réalisateurs de l'adaptation du conte *Ernest et Célestine*, scénarisé par Daniel Pennac.

Le Salon* dédié aux jeunes lecteurs, qui a souvent ouvert ses portes au Camion des mots, accueille cette année les réalisateurs du formidable film d'animation *Ernest et Célestine*, en salles le 12 décembre. Adapté pour le grand écran par Benjamin Renner, Vincent Patar, Stéphane Aubier et scénarisé par Daniel Pennac, le film d'animation a fait grand bruit à la Quinzaine des réalisateurs du Festival de Cannes. Et pour cause. *Ernest et Célestine*, imaginé par la dessinatrice Gabrielle Vincent dans les années 1980, raconte l'histoire d'une aventure amicale entre un ours et une petite souris. Dans le monde des rongeurs, le « grand méchant ours » est un animal féroce dont il faut s'éloigner à tout prix. Mais Célestine, jeune rêveuse et peintre à ses heures, ne veut rien entendre à toutes ces balivernes. En mission pour récupérer des dents d'ourson pour son école, la petite souris tombe nez à nez avec Ernest, une créature monstrueusement inoffensive. Truffé d'un humour poétique, le dessin animé décrit avec tendresse la naissance d'une amitié improbable, plus forte que les conventions. Porté par un graphisme élégant, le film d'animation rappelle *Brisby et le Secret de Nimh* de Don Bluth. On y retrouve la description des muridés à l'intelligence supérieure et capables d'ériger une véritable forteresse pour se protéger de la menace extérieure. Conte sublime sur la tolérance, *Ernest et Célestine* est projeté en avant-première le 2 décembre au cinéma Le Méliès de Montreuil à l'occasion du Salon du livre jeunesse. ●

LAURE BEAUDONNET

**Salon du livre et de la presse jeunesse, du 28 novembre au 3 décembre, Espace Paris-Est Montreuil*

L'AVENTURE SOUS TOUTES SES COUTURES

Pour son édition 2012, le Salon du livre et de la presse jeunesse donne un coup de projecteur sur le récit d'aventures. Un genre littéraire qui transcende autant la réalité qu'elle en illustre un versant. A chaque époque ses épopées, ses héros, pour des voyages imaginaires enivrants. De l'*Iliade* et l'*Odyssée* de Homère à *Tintin* de Hergé, en passant par les œuvres de Jules Verne, cette littérature n'a cessé de se réinventer du point de vue de sa structure narrative. Quelle que soit sa forme : bande dessinée, album graphique, scénario de film d'animation, il s'agit toujours d'un voyage, d'une évasion de l'esprit. Si l'aventure se décline à l'infini, elle possède des codes bien définis que le Salon du livre jeunesse s'amuse à décortiquer grâce à la grande exposition 28°W. Les œuvres de têtes d'affiche comme Marguerite Abouet, Matthieu Bonhomme ou François Place seront exposées pour mettre en lumière leur regard sur la thématique. Travaux et carnets de croquis seront présentés pour tracer les contours d'un genre littéraire tantôt contemplatif, tantôt actif, mais bien souvent grandiose. ●

Le mot inventé de... *Hugo Helm-Besnard, élève de grande section à l'école maternelle Victor-Hugo, Créteil (94).*

« Bibliauteur »

(nom) Un auteur qui écrit des livres qu'on trouve en bibliothèque.

Toi aussi, invente un mot rigolo, biscornu ou imprononçable, à condition qu'il ne figure pas dans le dictionnaire. Pour participer, envoie ton mot inventé, sa définition ainsi que ta classe, tes nom, prénom et adresse à Laure Beaudonnet : lbeaudonnet@lexpress.fr

AG14832
LIRE L'EXPRESS · 3 · MAIF ASSUREUR MILITANT
Avec le soutien de : Ministère de l'Education nationale • Ministère de la Culture et de la Communication • Lire et faire lire • Renault Trucks

ROBERT MISRAHI, CHEZ LUI À TOURNEDOS-SUR-SEINE
DANS L'EURE, LE 2 NOVEMBRE 2012

L'ENTRETIEN

ROBERT MISRAHI

« Faisons tout pour être heureux »

★★★★ ***Le Bonheur. Essai sur la joie***, 152 p., Editions Cécile Defaut, 14 € et ★★★ ***La Nacre et le Rocher. Une autobiographie*** par **Robert Misrahi**, 288 p., Encre marine, 23 €

LE LIVRE Que pourrait être une philosophie de la joie ou une philosophie du bonheur aujourd'hui ? Telle est la question à laquelle tente de répondre Robert Misrahi, né en 1926, et dont le moins qu'on puisse dire est qu'il s'est démarqué de ses contemporains. A l'âge de 16 ans, il rencontre Jean-Paul Sartre. Puis il suit les cours de Vladimir Jankélévitch, Gaston Bachelard, Maurice Merleau-Ponty, avant de devenir lui-même professeur de philosophie et d'enseigner pendant trente ans à la Sorbonne. Autant dire qu'il a formé quelques générations d'étudiants (dont un certain Michel Onfray) ! De Jankélévitch à Onfray, la ligne est claire, il s'agit de rendre la philosophie populaire et compréhensible par tous. On doit à ce spécialiste de Spinoza une passionnante autobiographie dans laquelle il interroge la cohérence de sa démarche, revient sur son itinéraire et sa philosophie. Robert Misrahi est arrivé en studio, à France Inter, avec un immense sourire. Deux soirs durant, il a raconté sa vie, expliqué les concepts qui continuent de guider son existence et défini avec précision ce qu'il appelle « une éthique de la joie ». Il venait alors de publier un merveilleux petit livre (*Le Bonheur. Essai sur la joie*) et mettait la dernière main à l'autobiographie qui vient de paraître et que *Lire* a distinguée comme la meilleure de l'année. Nous reproduisons cet entretien avec l'accord de France Inter. •••

L'ENTRETIEN

A 86 ans, vous avez dû l'entendre un certain nombre de fois cette question, très simple et un peu naïve : à quoi sert la philosophie ? Quelle est votre réponse ?

Robert Misrahi. La philosophie sert à vivre. Je ne dirai pas comme mon vieux maître Jankélévitch que la philosophie ne sert à rien et que c'est pour ça qu'elle est importante. Non, je dirai le contraire : c'est parce que la philosophie est absolument indispensable pour bien vivre qu'elle est importante. La philosophie n'est pas quelque chose d'abstrait réservé à quelques érudits. C'est, tout simplement, un effort de réflexion un petit peu plus serré, que tout le monde peut faire s'il a l'intention ferme de réfléchir à sa vie.

Pourquoi le bonheur a-t-il si peu droit de cité chez les philosophes ?

› La plupart des philosophes du XXe siècle ne se préoccupaient pas beaucoup du bonheur parce qu'ils pensaient qu'il était préférable de s'intéresser d'abord à ce qui a marqué le XXe siècle : le malheur. La mort, la guerre, la destruction, les persécutions. Je connais tout cela. Nos contemporains, fortement influencés par Schopenhauer, Hegel, Heidegger ou Sartre, pensent qu'une philosophie tragique est la meilleure qui soit pour exprimer les malheurs de notre temps. Personnellement, je pense exactement le contraire ! Pas par esprit de provocation, mais parce qu'il ne me paraît pas suffisant de dire cela. Il faudrait d'abord se poser cette question : pourquoi nous tous, malheureux ou non, misérables ou non, nous combattons la misère, l'injustice et la guerre ? On ne s'est pas demandé pourquoi. On a pensé que c'était évident. Or ce n'est pas évident.

Ce n'est pas évident ? Alors, pourquoi le faisons-nous ?

› Si on condamne la guerre et l'injustice, c'est au nom de quelque chose d'autre. C'est parce que nous sentons bien que ce n'est pas la guerre qui peut être le couronnement de notre propre vie, qui va lui donner un sens. Si nous sommes dans la misère, si nous sommes au chômage par exemple, nous savons bien que misère et chômage sont injustes. Mais pourquoi injustes ? Qu'on le dise ! Injustes parce qu'il n'appartient pas à l'essence de l'existence humaine de vivre dans la misère, la pauvreté, le dénuement ou la maladie. C'est le contraire, précisément le contraire, qui appartient à l'existence humaine, c'est-à-dire vivre dans le confort, le bien-être et la joie. C'est ici que la philosophie doit intervenir. Pour, d'abord, bien comprendre ce qu'est notre désir le plus profond. Il est ce que nous allons appeler, pour commencer, un désir de joie. La philosophie doit commencer par s'interroger là-dessus. Et puis ensuite, elle doit se demander ce qu'elle veut, elle, la philosophie. Que voulons-nous donc, nous les humains ? Personne ne s'interroge là-dessus, personne ne s'interroge sur les grandes valeurs, parce que personne ne s'interroge sur le lien qui existe entre nos valeurs et nos désirs, et notre nature.

Soit. Quelle est notre nature ?

› Nous souhaitons construire une autre vie.

Quelle autre vie et pourquoi ?

› C'est la bonne question mais avant, il faut nous demander *pour quoi* et *pour qui* nous souhaitons construire une autre vie. C'est-à-dire qu'il faut commencer par décrire ce qu'est un sujet humain. Or, ça, nos contemporains ne le font pas, se contentent de dire :

« Il y a des humains dans la misère, et on lutte pour l'opulence. » Mais non, ce n'est pas comme ça que ça se passe ! Il y a des individus humains, certes. Qu'est-ce que ça veut dire, « des individus humains » ? Pour faire simple, disons que, premièrement, un être humain est une conscience. Ce n'est pas une tautologie. Une conscience, c'est une conscience de soi. Je ne dis pas une connaissance, bien établie, bien éclairée, bien structurée, qui aurait bien étudié toute une vie ses motivations, non, je ne dis pas cela. Conscience ne veut pas dire maîtrise de soi. C'est une conscience intuitive de soi, de son être au monde, de son existence. Et, par conséquent – tirons tout de suite la conséquence –, une légère distance à soi. Oui, il y a forcément, et pour tout le monde, une légère distance à soi. J'affirme d'abord que nous sommes tous des sujets, mais pas déjà des sujets maîtres de nous-mêmes, souverains, raisonnables, intelligents, heureux... Non, pas du tout : le sujet, c'est l'individu ordinaire, qui peut très bien être ignorant, se tromper tout le temps et être dans la violence ou dans la passion. Il est conscient de sa vie et du fait qu'il désire quelque chose.

Au centre de la nature humaine, il y a donc le désir...

› Oui, le désir. Allons plus loin. Si je m'interroge sur les sources de l'action, je m'aperçois – et tout le monde peut s'apercevoir avec moi – qu'on agit toujours pour atteindre un but, pour obtenir un résultat. Le résultat est toujours, ou devrait toujours être, en principe, une satisfaction, légère ou intense, immédiate ou reportée. Mais si on agit, c'est pour obtenir un résultat qui soit satisfaisant. Ce qui veut dire en effet que le désir est l'essence de l'être humain. Spinoza, à la différence de tous les philosophes classiques, est le seul qui explique ceci : le désir est l'essence de l'homme. Mais affirmer cela ne revient pas à dire, comme nos contemporains ou comme Kant ou Descartes, que le désir est le lieu de l'affectivité, c'est-à-dire le lieu qui nous rend passifs, faibles, dépendants, aliénés...

Réhabilitons le désir !

› Le désir est beaucoup plus qu'une simple pulsion qui nous pousserait par-derrière. Le désir est notre propre dynamisme, c'est lui qui nous attire vers l'avenir. Les définitions traditionnelles du désir aujourd'hui sont le manque. Avec Lacan, avec Sartre, déjà avec Platon et avec Kant, le désir est un manque. Et tous nos contemporains ajoutent, comme s'ils étaient bouddhistes sans le savoir, que non seulement le désir est un manque mais qu'il ne peut pas être comblé.

Et ce n'est pas vrai ça ?

› Nous commençons à désirer quelque chose qui nous manque, oui, mais pourquoi ? Afin qu'il ne nous manque plus. Regardez, en ce moment, j'ai soif. Qu'est-ce que je vais faire ? Souffrir ?

Vous avez un verre d'eau, là, sur la table...

› J'ai ce verre d'eau face à moi... et je bois... Voilà, je viens de boire : je suis rassasié. Schopenhauer dirait : « Ah, mais quel malheur, vous aurez encore envie de boire tout à l'heure ! » Heureusement, parce que tout à l'heure je serai encore vivant ! Revenons sur le désir : il est un manque dynamique qui va nous mener à une complétude. Cette complétude peut être élémentaire, simple – comme le fait de se nourrir, d'arriver au

terme d'un voyage que nous avons prévu... – ou plus intense, plus importante, plus vive, plus substantielle. On l'appellera alors : bonheur. Et je me permets cette affirmation qui va paraître paradoxale et qui est pour moi une évidence : tout individu sans exception recherche le bonheur.

J'en connais quelques-uns qui cherchent la souffrance...

› Il y en a, mais ils recherchent une satisfaction de toute façon. Tous les êtres humains ont des désirs et tous ces désirs cherchent à être comblés.

Mais ne désirons-nous pas sans fin ?

› Il ne suffit pas de dire, comme Aristote, que puisque tout le monde recherche le plaisir, la morale consiste à rechercher le plaisir. C'est beaucoup plus compliqué que ça, chacun le sait. Pourquoi ? D'abord parce que nous sommes très nombreux, ensuite parce que nous commençons tous par être peu intelligents. Notre conscience est pressée, angoissée, incomplète, aveugle, narcissique... Bref, elle se trompe tout le temps. La conscience est consciente. Elle ne veut pas savoir qu'elle est libre mais elle le sent bien. A un carrefour, si vous conduisez une voiture, vous savez bien que vous allez choisir une voie. Ça sera sans doute la mauvaise, mais vous l'aurez choisie. Il y a toujours choix et possibilité. Cela veut dire, d'une part, que dans la vie quotidienne nous faisons un peu n'importe quoi ; et, d'autre part, que les autres, en face de nous, font aussi un peu n'importe quoi, ou que parfois ils font comme nous, c'est-à-dire qu'ils veulent comme nous ce qui ne peut pas être divisé. Bref, il y a conflit. Si nous laissons les choses aller, alors il y a conflit entre les humains. Les pessimistes, depuis Hobbes jusqu'à Marx, disent que la guerre est l'essence de l'homme, puisqu'il y a concurrence des désirs. Mais croire cela, c'est s'en tenir à un mode d'existence spontanée. Nous sommes à l'initiative de nos actions. Par conséquent, il ne suffit pas de dire que je suis une conscience, que je suis libre et que je suis désir pour avoir une éthique.

Mais l'existence heureuse est-elle possible ici-bas et non dans un hypothétique au-delà ?

› Bien entendu qu'elle est possible. Possible mais pas immédiate. Si on prend conscience du fait que notre personnalité, notre désir, celui de tout un chacun, vise l'accomplissement, c'est-à-dire l'accès à la joie, puis l'accès au bonheur, si nous constatons en même temps que dans le courant ordinaire de la vie c'est plutôt l'échec et la déception qui prévalent, alors nous pouvons tirer une conclusion. La voici : il y a quelque chose à faire de nouveau.

Donc une théorie de l'action ?

› Théorie de l'action et d'abord de l'action intérieure. Il faut d'abord changer l'esprit humain. Il faut d'abord se changer soi-même avant de pouvoir arriver à un plein épanouissement de soi.

Il faut d'abord changer l'esprit humain. Il faut d'abord se changer soi-même avant de pouvoir arriver à un plein épanouissement de soi.

Qu'est-ce que ça veut dire « se changer soi-même » ?

› Ça ne veut pas dire décider de faire n'importe quoi. Je vais employer un mot qui va paraître difficile mais qui ne l'est pas : c'est le mot *conversion*. Il ne s'agit pas de religion, mais bien de philosophie. Il faut que chaque individu fasse d'abord une sorte de conversion intérieure, c'est-à-dire qu'il renverse complètement ses perspectives traditionnelles sur deux ou trois questions fondamentales.

Lesquelles ?

› D'abord, il faut renverser les affirmations hâtives sur son propre déterminisme. Les affirmations hâtives sur soi qui consistent à dire : « Je suis le résultat d'un déterminisme. Déterminisme par mon corps et déterminisme par mon inconscient. » Non, il faut comprendre que nous sommes au contraire source de liberté. Nous sommes source de signification et de liberté.

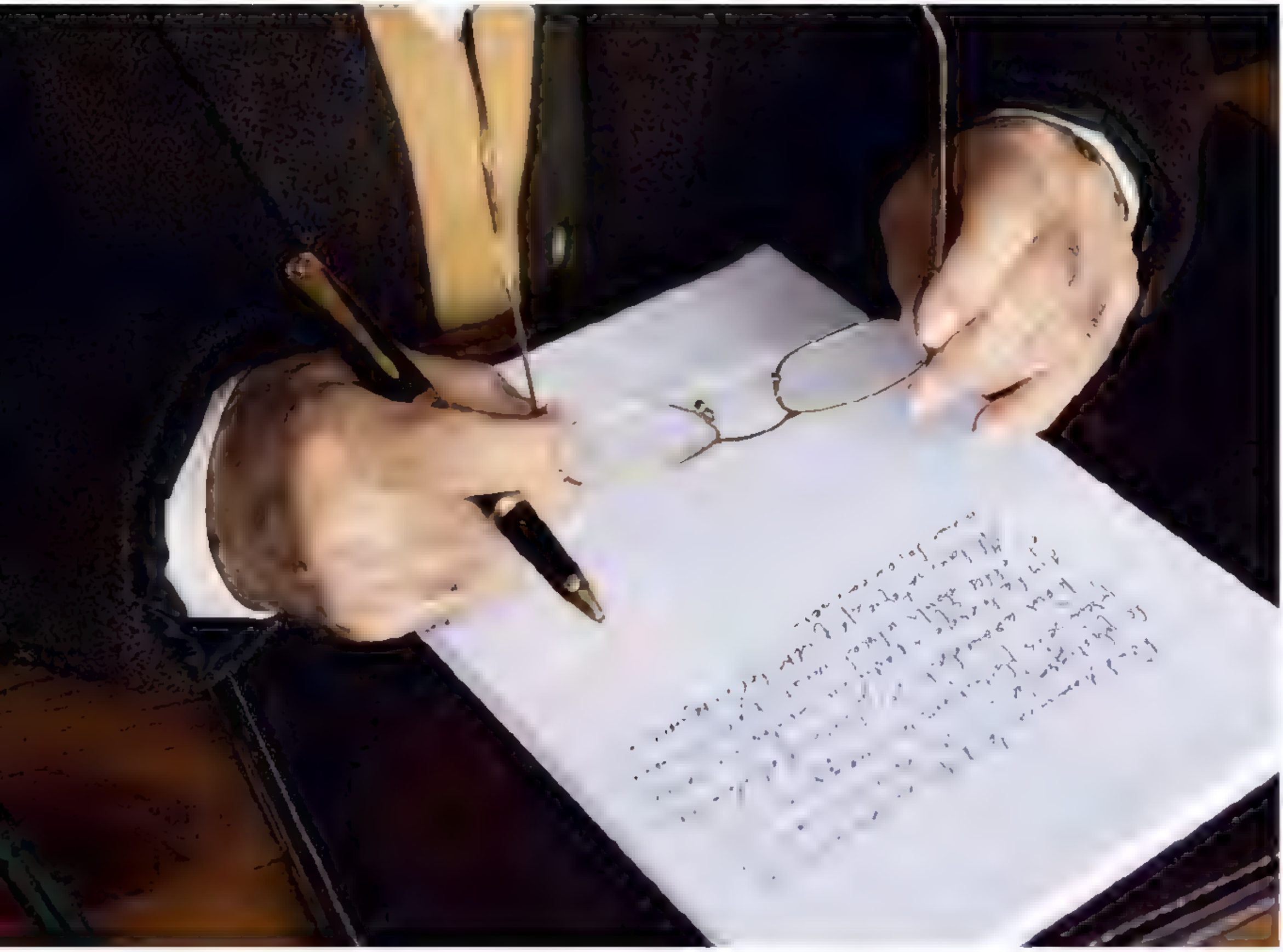
Niez-vous l'existence de facteurs déterminants sociaux ou culturels ?

› Le déterminisme social consiste à affirmer qu'il y a des forces extérieures qui s'imposent à nous. Et tout le monde pense désormais que c'est une vérité évidente. On dit que nous sommes soumis à l'extérieur, aux lois de l'économie, par exemple. Mais comment cela ? N'y a-t-il pas une réglementation pour les échanges ? Soit les échanges les plus simples de la vie quotidienne avec une monnaie, soit les échanges un peu plus compliqués, même la spéculation... N'y a-t-il pas une législation ? Or qu'est-ce qu'une législation sinon des décisions qui ont été prises par des pouvoirs humains ou par des assemblées, bien ou mal élues, c'est une autre affaire ? Il y a toujours des législations qui sont des autoréglementations que l'humanité a choisies et qui s'imposent à elle-même.

Première révolution qu'il faut que chacun accomplisse sur soi-même : il n'y a pas de déterminisme. Quelle est la deuxième ?

› La deuxième, je vais l'appeler la conversion réciproque. Il faudrait plutôt dire la conversion à la réciprocité. Après m'être transformé et avoir compris que nous sommes créateurs de nos valeurs, créa- ●●●

L'ENTRETIEN



••• teurs aussi des significations... Petite parenthèse : vous êtes en voiture, il y a un panneau routier sur la route : « Tours 200 km ». L'idée courante est ceci : sur le panneau il est écrit qu'il y a une ville qui s'appelle Tours et qui est à 200 kilomètres donc je m'incline. Non, sur le panneau, il n'y a rien du tout. Sur le panneau il y a des taches noires sur un fond blanc – ou sur un fond bleu. C'est nous qui donnons à certains signes un sens. La vérité, c'est que nous créons les sens, nous créons nos libertés, nous créons toutes nos actions immédiates, les premières étant naturellement erronées et maladroites. C'est moi qui vais croire que ça vaut le coup de sacrifier tous mes salaires pendant six mois pour acheter une belle voiture. C'est moi qui crois ça, ce n'est pas l'économie ni les usines Renault ou Peugeot. Ça ne s'impose que si j'ai envie. Et je n'ai envie que si j'ai envie.

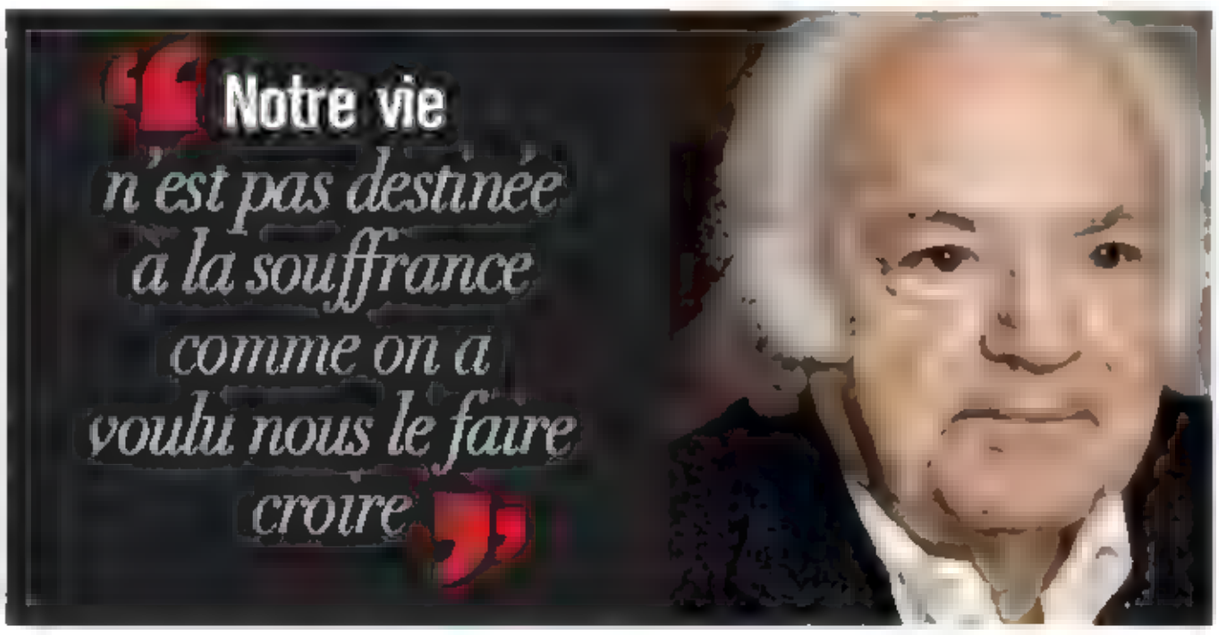
C'est une invitation à changer la perspective qui est la nôtre...

› Totalement. Deuxième conversion, deuxième renversement. Regardez les patrons, les candidats à une élection. Tous considèrent plus ou moins obscurément que les autres sont des instruments pour eux : de bons outils, de bons instruments, de bons marchepieds. Le patron va vouloir que l'ouvrier soit bien rentable, le candidat va vouloir que les électeurs soient bien disponibles et qu'ils votent bien... On va renverser tout cela, c'est-à-dire que l'on va enfin considérer que l'autre n'est pas un objet devant moi et que peut-être il me sera utile. Non. On va comprendre que ce corps humain qui est dans l'espace devant moi a la même conscience que moi, c'est-à-dire une conscience absolue, c'est-à-dire une source absolue de valeurs et de libertés. Il est quelqu'un, il est un sujet. Je vais donc décider désormais d'avoir avec lui des relations de réciprocité et non pas des relations de calcul. J'appelle relations de calcul les premières relations qui viennent entre les humains qui commencent à construire des sociétés : un groupe rencontre un autre groupe, ils se disputent un champ ou une forêt et ils se font la guerre. Tu me fais la guerre, je te fais la guerre, tu me frappes, je te frappe. C'est la première réversibilité. Puis peu à peu, les humains comprennent, ils inventent le droit, ils inventent la réversibilité rationnelle : je ne t'agresse pas mais tu reconnais que j'ai le droit à la moitié du terrain et inversement, je reconnais que tu as droit à l'autre moitié du terrain. On se donne l'un l'autre la même chose, nous sommes tous en miroir.

Mais j'appelle réciprocité un stade supérieur : on va renoncer à cette dialectique du ping-pong pour une dialectique un peu plus paradoxale, qu'on va appeler « oblative ». Cela suppose de passer à l'affirma-

Robert MISRAHI

tion suivante : l'autre est un sujet et en tant que tel je le respecte, je l'admire ou je l'aime, bref, je vais le reconnaître. Alors, je vais essayer de le mettre au centre. Non pas un centre qui va m'absorber, m'annihiler. Nous ne devons pas être l'otage d'autrui : il faut qu'il y ait réciprocité et équivalence absolue, mais il faut quand même faire un effort nouveau pour affirmer l'autre comme sujet absolu, puisque nous ne sommes pas à l'intérieur de lui. Et on va affirmer pourtant qu'il est comme nous une intériorité forte. S'il y a de sa part un mouvement inverse qui se tourne vers nous et qui fait la même opération que nous, alors nous serons comblés, ce sera la véritable réciprocité, ce sera l'amitié, l'amour, ce sera vraiment la société accomplie. Elle est possible, c'est cela que nous voulons.



Pour résumer : cessons de croire que tout est déterminé autour de nous, par l'économie, par la société, par l'Histoire et par l'inconscient, et considérons autrui non pas comme un moyen à notre service mais plutôt comme une finalité en soi.

› Absolument.

Et la troisième conversion ?

› La troisième conversion, c'est de comprendre que notre vie se passe entre la naissance et la mort. Il n'y a pas d'au-delà de la mort, et notre vie n'est pas destinée à la souffrance comme on a voulu nous le faire croire. La souffrance n'est pas notre lot. Ni la souffrance ni la guerre ne sont notre lot, le lot de l'humanité.

Qu'est-ce qui vous permet d'affirmer ceci

› Tout le monde n'entre pas en guerre : il y a non seulement des individus mais aussi des groupes qui se dressent contre la guerre, contre l'injustice. Examinons ce qu'est une souffrance. C'est un mal-être intérieur que nous refusons. Si nous ne le refusions pas, il ne serait pas une souffrance, non ? Lorsque nous avons une sensation qui nous plaît, nous ne l'appelons pas souffrance et nous ne voulons pas la combattre. Si nous voulons la combattre, c'est que c'est une souffrance. Mais pourquoi combattre la souffrance ? Tout simplement parce que ça n'est pas notre état naturel d'être dans la souffrance.

Pourquoi faut-il considérer que notre existence se déroule entre notre naissance et notre mort et pas ailleurs ni au-delà ?

› Parce que tout ce qui serait ailleurs et au-delà est au-delà de notre expérience. Nous n'en avons pas l'expérience, personne n'en a l'expérience, cette pseudo-réalité est une pure invention. D'une part, il n'y a rien après la mort puisque notre conscience, c'est la conscience de notre corps. Notre conscience est le sommet de notre corps. Une fois le corps disparu, la conscience disparaît. Et de même pour Dieu. Dieu est un concept contradictoire. Nous n'avons qu'une seule vie, et nous devons changer la vie ordinaire qui est décevante et ne répond pas à notre désir. Pour cela, il faut d'abord changer d'attitude : je ne vais plus avoir peur de mourir, je ne vais plus me lamenter de mon déterminisme, je ne vais plus me sous-estimer, je ne vais plus entrer en guerre pour disputer à autrui ce qu'il possède ou convoite. Alors, puisque la souffrance n'est pas notre lot, faisons tout pour être heureux. Faisons tout pour que notre désir puisse s'accomplir pleinement. C'est cet accomplissement que je nomme la joie.

Et le bonheur, qu'en faites-vous ?

› Commençons par le définir. Le bonheur ne peut pas être simplement défini comme étant un regard rétrospectif que nous jetons sur notre vie pour dire et reconnaître qu'elle a été réussie. Non, ça ne peut pas être ça, le bonheur. Il faut que le bonheur soit une expérience.

Mais que peut être cette expérience concrète du bonheur ?

› Il faut que cette expérience soit renouvelable, il faut qu'elle soit mon expérience, il faut que j'aie pu la vivre jadis, que je puisse la vivre maintenant, que je puisse la revivre encore. Quelles sont ces expériences qui vont constituer le matériau de ce que je vais appeler bonheur ? J'appellerai bonheur la possibilité que j'ai de vivre ces expériences. Quelles sont-elles ? C'est ce que j'appelle la joie. Mais pas la joie passive, pas la joie n'importe comment. Je regarde les numéros du loto ou de la tombola et j'ai gagné, je suis content. Non. Ce n'est pas à cette joie que je pense, c'est-à-dire à une joie extérieure. Ou bien je me suis battu avec un copain et c'est moi qui ai gagné, je suis le plus fort... Non, ce n'est pas ça. C'est une joie active, c'est la joie de la création et de la contemplation créatrice. Exemple : écouter une musique de Mozart. Comprendre un opéra de Mozart. Comprendre une peinture de Renoir ou de qui vous aimez. Se réjouir de contempler activement une peinture, c'est-à-dire éprouver une grande joie. Victor Segalen, dans une de ses lettres au moment d'un voyage en Chine, écrit à sa famille : « Ici j'éprouve une joie substantielle. » Il est clair que pour accéder à l'intensité de joie active et de bonheur créateur que j'indique, un minimum de culture est important. Voilà pourquoi je dis que c'est l'une des tâches fondamentales de la démocratie que de donner à tous une culture philosophique.

Passons de la théorie à la pratique... Vous êtes né en 1926. Avez-vous connu tant de moments de bonheur et avez-vous mené une vie conforme à ce que vous venez d'édicter ?

› C'est nous qui faisons notre vie. Notre vie est peu à peu construite par notre pensée. Plus précisément : par notre désir, par notre personnalité, par notre désir éclairé peu à peu par notre pensée. Je pense que j'ai réagi au cours de ma vie de façon « volontaire ». Mes parents sont des ouvriers, lui tailleur, elle couturière, qui se sont rencontrés à Paris mais viennent de Constantinople, en Turquie. Je suis donc fils d'ouvriers immigrés. Mais en même temps, très vite, lorsque j'ai six ans, ma mère tombe malade et disparaît de mon horizon. A sept ans, je suis orphelin de mère et je vis avec un père qui est au chômage la moitié de l'année. Nous vivons dans une chambre, dans le XIII[e] arrondissement de Paris, sans eau. Ce fut une enfance difficile. Et à partir de ce moment, pourtant, j'ai tout de suite réagi volontairement, d'une façon peut-être paradoxale croirait-on, mais d'une façon qui m'a sauvé. ●●●

L'ENTRETIEN

C'est-à-dire ?

› J'ai commencé à détruire toutes les photographies de ma mère, pour marquer la rupture, parce que je savais déjà que c'était ou elle comme fantôme en moi, ou moi plus tard.

Mais là, vous avez sept ans, donc c'est de manière intuitive, non réfléchie, que vous accomplissez cet acte...

› Absolument, la réflexion ne viendra que plus tard, après le bac. Ce qui devenait peu à peu évident c'est que j'avais à m'assumer tout seul. Parce que mon père était affectueux, il s'est bien occupé de moi, mais il était souvent absent et il était inculte. J'ai dû me construire tout seul à l'école communale. C'est grâce à l'école communale que tout cela a été possible. J'avais compris que tout cela ne pourrait être dépassé que par mes propres forces, et mes propres forces n'étaient rien d'autre que celles de tout un chacun : l'attention à l'étude. Ça, ça dépendait de moi comme ça peut dépendre de tout le monde. Puis est arrivée la guerre. J'avais treize ans en septembre 1939. Les municipalités, celle du XIII[e] arrondissement par exemple, décidèrent d'envoyer tous les enfants des écoles communales en hébergement à l'arrière pour nous protéger, soit de l'avancée des troupes allemandes, soit des bombardements. Et nous fûmes évacués dans le Maine-et-Loire, dans un château. Moi qui venais d'une vie de chômage, de solitude et de misère, je menais la vie de château ! Mais, à l'époque, ce n'était évidemment pas la vie de luxe : nous habitions les combles, étions nourris comme ils pouvaient... mais enfin c'était bien. Ce fut une année décisive pour moi – c'est pourquoi j'insiste sur l'idée de volonté : nous fûmes distribués dans différents groupes, et je suis tombé sur un groupe dirigé par, évidemment, la plus belle des institutrices. Entre elle et moi se créa une amitié. Qui n'a jamais été ambiguë. Il n'y a jamais eu de caresses et je ne l'ai même jamais embrassée.

En aviez-vous le désir, le souhait ? Comme tout adolescent aurait pu l'avoir...

› A peine. Je savais qu'il y avait là quelque chose d'exceptionnel. Par elle, j'ai entendu parler pour la première fois de De Gaulle, de Mozart, de Romain Rolland... Ma personnalité a pu commencer à se construire, grâce à ma fermeté malgré tout. A un certain moment, le directeur du centre d'hébergement nous donna l'ordre de ne plus nous voir : cette présence constante, ensemble, scandalisait tout le monde. Il n'y avait rien entre nous mais ça scandalisait tout le monde. Nous, nous savions que c'était nous qui avions raison. Alors on ne s'est pas vus pendant deux ou trois semaines et puis après on s'est revus, on a continué. Bref, je veux dire que, et c'est ça qui compte, à 14 ans, pendant une année, j'ai eu l'expérience intuitive, existentielle, forte, de la

Robert MISRAHI

joie. De la joie parce qu'il y avait une amitié, un travail, un hébergement : un avenir s'ouvrait.

Mais vous étiez aussi un enfant juif... Comment perceviez-vous le port de l'étoile jaune ?

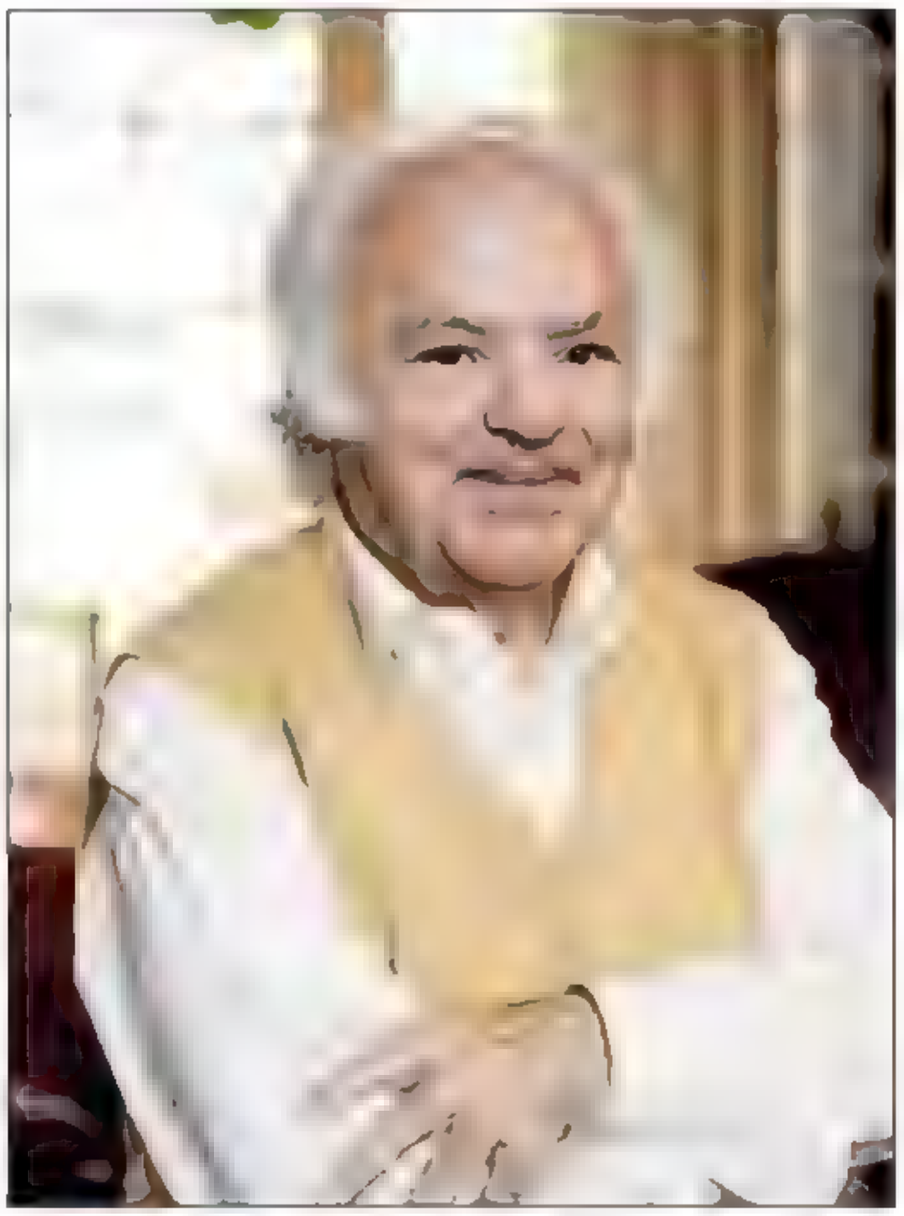
› Très tôt, je savais que je faisais partie d'une communauté juive. Mais je refusais toute religiosité. A dix ans, je refusais à mon père de faire ma bar-mitsva. Je savais que j'étais juif mais j'étais sans religion. Je ne prononçais pas encore le mot « athée », mais j'étais sans croyance. Ce que je voulais, c'était creuser mes études. Après cette année dans le Maine-et-Loire, je rentre à Paris et qu'est-ce que je trouve ? L'Occupation et l'antisémitisme. Je dois porter l'étoile jaune. En 1941, je décide d'enlever mon étoile. A mes risques et périls car sur notre carte d'identité figurait le mot « juif » et si j'étais pris dans une rafle avec ce mot sur ma carte et pas d'étoile j'étais immédiatement arrêté puis déporté.

Pourquoi donc avez-vous pris cette décision audacieuse et très dangereuse ?

› Tout simplement, dans la perspective de ce que je vais appeler maintenant le pari pascalien. Je me disais : « Si j'enlève l'étoile, j'ai une chance de plus de m'en tirer, si je garde l'étoile, je suis à peu près sûr de ne pas m'en tirer. Naturellement je risque le pire, mais je risque aussi le meilleur. » Alors j'ai pris la décision, tout seul, d'enlever l'étoile. Mais n'allons pas croire que je refusais mon judaïsme. C'était le contraire. Je décidais devant moi-même et à mes propres yeux d'être juif comme je voudrais, quand je voudrais. Et par la suite en effet, une fois que j'ai eu rencontré Sartre, que j'ai écrit dans *Les Temps modernes*, j'ai décrit la situation d'un juif laïc non religieux qui se revendique comme tel. Naturellement, je n'ai jamais refusé mon être juif mais j'ai toujours refusé ce qu'on en dirait de moi.

Quelle leçon tirez-vous de cette expérience ?

› La liberté existe, mais une liberté spontanée peut être malencontreuse, maladroite. La liberté est toujours là, mais pas toujours la conduite intelligente. La liberté, si elle est aveuglée et si elle est aveugle, si elle a refusé de réfléchir, peut nous conduire à notre péril, à notre mort. Mais elle est aussi une véritable réalité.



Pendant l'Occupation, en 1943, à l'âge de 17 ans, vous rencontrez Jean-Paul Sartre.

Quel souvenir gardez-vous de cette rencontre ?

› Absolument fabuleux. Je préparais mon bac dans un institut privé laïc. Une famille française non juive avait payé mes études dans cet institut. En classe de philo j'avais un professeur extraordinaire, Raymond Polin. Et Polin nous dit un beau jour : « Faites attention, voilà un philosophe important, il va publier quelque chose, prenez-y garde. » Paraît *L'Etre et le Néant*. Je le lis. Et je me dis qu'il faut absolument que je rencontre ce philosophe. Mais je ne connaissais personne. J'ai donc écrit « à Monsieur Jean-Paul Sartre, café de Flore, Paris ». La lettre est arrivée et Sartre m'a répondu huit jours après.

Que vous a-t-il répondu ?

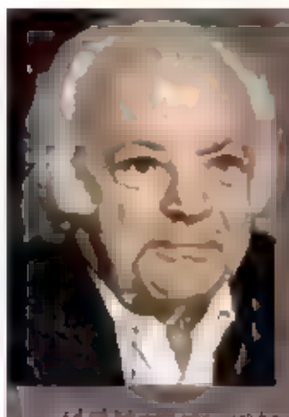
› Il m'a donné rendez-vous. J'ai été le voir au Flore et à partir de là a débuté un compagnonnage. Je le voyais tous les mois. J'étais très intimidé : le jeune étudiant qui parle à son philosophe préféré. Puis, toujours grâce à Raymond Polin, j'ai commencé à lire Spinoza. Spinoza m'indiquait qu'il fallait réfléchir sur le désir et le bonheur mais me gênait parce qu'il y avait le déterminisme. *L'Etre et le Néant* m'apparaissait donc comme l'œuvre du philosophe de la liberté au XXe siècle. Puis, au fil des années, je me suis autorisé cette grande critique : Sartre est certes un philosophe de la liberté, mais de cette liberté il ne fait rien.

Le lui avez-vous formulé ?

› Non, je n'aurais jamais osé ! Avec Sartre, ce ne fut pas une rupture mais plutôt l'éloignement tranquille de deux trajectoires. Par fidélité pour une amitié ancienne, j'ai toujours adressé mes critiques à l'œuvre, pas à l'homme. Sartre ne fait pas le lien entre le problème de la liberté et celui du désir. C'est précisément à creuser ce lien que je me suis attelé toute ma vie, dans mes livres. Peu à peu, j'ai construit une doctrine du désir qui ne ressemble en rien à la doctrine contemporaine.

Propos recueillis par F.B.

Photos : Alexandre Isard/Pasco pour *Lire*



Bio-bibliographie

Né le 3 janvier 1929 à Paris, de parents juifs de la communauté juive d'Istanbul, Robert Misrahi a grandi autour près de son père, tailleur du quartier de la Butte-aux-Cailles, sa mère, déportée, étant morte. Agrégé de philosophie, il reçoit de ses études à la Sorbonne. Il enseigne à partir de 1950 tandis qu'il collabore à la revue *Les Temps modernes*. Il poursuit l'étude de Spinoza et élabore [illegible] poème de soi « personnelle » à travers la relation désir-liberté sous l'horizon du bonheur, démarche dont sa thèse de doctorat (1969) marque un premier aboutissement. Robert Misrahi a publié près d'une [illegible] ouvrages dont un [illegible] très lu pour des générations d'étudiants des années 1960 à 1970 : *Spinoza. Introduction et choix de textes* paru en 1964 chez Seghers. **A recommander et toujours disponibles** : *Le Bonheur. Essai sur la joie* (Editions Cécile Defaut), *Le Désir. Commencement. Liberté* (Points Essais), *Commentaire des Pensées* (Points Seguier), sans oublier son édition critique de *l'Ethique* de Spinoza (Le Livre de poche, Editions de l'Eclat).

Les écrivains DU BAC

Alberto MORAVIA

Monument de la littérature italienne, inventeur du « roman existentialiste », bien avant Sartre et Camus, Moravia a porté sur l'homme du XXe siècle, dominé par la religion du sexe et de l'argent, un regard sans complaisance, d'une ironique lucidité parfois même teintée de cruauté.

Atteint d'une tuberculose osseuse à huit ans, Alberto Moravia est de ces écrivains dont la destinée littéraire est liée à la maladie. Si sa vocation ne doit pas grand-chose à la vie réglée des sanatoriums, le sentiment de la fragilité de sa propre existence, le fait d'être tôt coupé des autres et de son milieu ont joué dans la manière dont son talent s'est exprimé en contribuant à forger son regard original et profondément décentré. « Probablement à cause du long isolement dû à la maladie, moi, le plus souvent, j'ai la tête totalement vide, je suis dans un état de contemplation ou [...] de distraction absolument spontanée[1] ».

Alberto Pincherle – Moravia, son nom de plume choisi parce qu'il y avait déjà un Pincherle, était en fait le patronyme de sa grand-mère paternelle – vit le jour à Rome le 28 novembre 1907 dans une famille bourgeoise aisée, deuxième des quatre enfants d'un couple qui n'était pas un modèle d'amour conjugal. Le père, Carlo Pincherle, était un ingénieur architecte issu d'une famille vénitienne, ce qui était important à ses yeux, et d'origine juive, ce qui ne comptait pas beaucoup. Bien que sa carrière d'architecte se soit ralentie faute de clients, il avait gagné assez d'argent pour entretenir sa famille. Il fut même l'un des premiers Romains à posséder une automobile. Casanier, routinier, timide, colérique aussi, il ne supportait pas la vie de famille, disparaissant souvent pour aller travailler ou se promener. Piqué de peinture, il ne s'adonnait à son hobby que lorsqu'il retournait à Venise, pendant ses vacances. De vingt ans plus jeune, sa femme, Teresa Iginia de Marsanach – Gina dans le cercle familial –, était catholique quoique peu dévote. Malgré un bon sens paysan qui la maintenait dans le réel, la mère d'Alberto souffrait du même mal qu'Emma Bovary, ses aspirations à mener une vie mondaine n'étant guère satisfaites par son époux. Quand on l'interroge sur sa famille, cette « forteresse d'égoïsme primitif[2] », Alberto la décrit volontiers comme « normale », ajoutant « l'anormal, c'était moi[3] ».

Le désir de raconter des histoires et la passion de la lecture furent en fait antérieurs à la catastrophe qui frappa le petit Alberto, lorsqu'en 1916 il s'effondra dans la rue : il rédigeait déjà dans des cahiers le plan de son premier roman[4]. Les médecins mirent trois ans à diagnostiquer la maladie, une forme sèche, sans abcès, de la tuberculose qui se manifestait par de forts accès de fièvre et des contractions musculaires qui évoquaient des crises d'épilepsie. De neuf à dix-sept ans, la vie d'Alberto Pincherle fut ainsi marquée par la maladie : « J'avais l'impression d'avoir toujours été malade [...]. Mon enfance, à partir de huit ou neuf ans, ne fut qu'une longue

BIOGRAPHIE

28 novembre 1907 : naissance à Rome.
1916 : début des symptômes de la tuberculose.
1929 : *Les Indifférents (Gli Indiferenti)* publiés à compte d'auteur à Milan.
14 avril 1941 : mariage avec Elsa Morante. Fréquents séjours à Capri.
1943 : Moravia recherché par les fascistes se réfugie dans les montagnes de la Ciociara entre Rome et Naples.
1947 : *La Belle Romaine (La Romana).*
1952 : *I racconti.* Moravia est mis à l'index par le Vatican pour « *fabula amatoria* » (fiction érotique).
1960 : *L'Ennui (La Noia).*
1962 : séparation d'avec Elsa Morante. Vit avec la romancière Dacia Maraini.
1984 : élu député, apparenté au groupe communiste, au Parlement européen.
1986 : épouse Carmen Llera.
26 septembre 1990 : meurt à Rome.

suite de rechutes. Je vivais au lit[5]. » Son état ne s'améliora qu'à partir de mai 1924, quand il fut envoyé au sanatorium flambant neuf de Codivilla à Cortina d'Ampezzo, où l'on pratiquait l'héliothérapie. Alberto y fit l'expérience de la solitude radicale, « *solo col sole*[6] » (« seul avec le soleil »). La nouvelle *Hiver de malade* (1930) décrit la vie au sanatorium, Moravia s'en servant de cadre pour narrer les relations complexes entre un adolescent timide, Girolamo, et son compagnon de chambre, Brambilla, un voyageur de commerce assez vulgaire, mais qui fascine Girolamo par ses techniques de drague, tout en le provoquant socialement. Ce fut aussi là-bas que Moravia comprit pourquoi Dostoïevski – qu'il avait commencé à lire à l'âge de dix ans[7] – était l'écrivain qui, en déplaçant le centre de gravité du roman, l'avait le plus influencé : « Au rapport entre individu et société [...], il a substitué le rapport entre l'individu et lui-même[8]. »

> Le sexe et l'ennui

Pendant son séjour au sanatorium, il rédigeait des poèmes et des essais de roman qu'il envoyait à sa tante Amelia, la plus à même de le comprendre. A Dacia Maraini, la compagne qui partagea sa vie jusqu'en 1978, après sa séparation d'avec Elsa Morante, autre grand écrivain italien, il confia avoir été précocement « désemparé par le sexe[9] », allant jusqu'à attribuer aux révélations sur la masturbation que des garnements de Viareggio lui avaient faites l'origine psychosomatique de sa maladie : « Peut-être n'ai-je pas résisté à la révélation des choses du sexe et de la classe sociale, que j'avais eue à Viareggio[10]. » Plus nettement encore, il dit à Jean Duflot : « Pour ma part, tout m'incite à croire que la tuberculose osseuse que j'ai contractée a eu une origine psychosomatique. [...] J'ai traversé alors une véritable crise existentielle provoquée par un dégoût de vivre[11]. »

Moravia n'était pas médecin, mais il est certain qu'il a ressenti profondément cette forme moderne d'acédie qui se traduit par le sentiment d'être étranger au monde, coupé de la vie, incapacité qui alimentait par compensation le mauvais infini d'une sexualité vouée à l'échec. C'est une constante de son œuvre romanesque que de créer des personnages qui sont conscients du caractère factice et inauthentique des rapports humains tout en aspirant, sans pouvoir y parvenir, à autre chose. De là, les multiples variations sur le thème de l'ennui, de l'inattention, de l'indifférence que Moravia dépeint avec justesse et simplicité : « L'aspect principal de l'ennui était l'impossibilité pratique de rester en face de moi-même, seule personne au monde d'autre part de laquelle je ne pouvais me défaire d'aucune façon[12] », déclare Dino, le peintre raté de *L'Ennui* (1960), l'un des romans les plus accomplis. Une lucidité du héros qui ne déclenche le plus souvent aucune action rédemptrice, comme si la conscience de son état ne faisait que contribuer à l'y enfoncer davantage, comme Dino tant dans son rapport avec la femme avec qui il vit que dans sa relation à la peinture : « Avec Cecilia, j'oscillais entre l'ennui et la manie sexuelle, de même dans l'art, j'oscillais entre la mauvaise peinture et la non-peinture. »

Au sortir de la phase aiguë de sa maladie, Moravia était assez sûr de sa vocation pour ne pas reprendre ses études. Il fréquenta à Rome un groupe d'avant-garde littéraire, réuni autour de Massimo Bontempelli, proche du surréalisme, l'inventeur du « réalisme magique », qui animait, avec Curzio Malaparte, la revue *Novecento*. Les écrivains en puissance qui y contribuaient s'étaient engagés à livrer, au bout d'un an, un roman. Moravia fut le seul à tenir sa promesse. Son manuscrit, *Les Indifférents*, n'en fut pas moins refusé par l'éditeur de la revue, au motif que c'était un « brouillard de mots[13] ». « Le premier pont qu'[Alberto] tentait de jeter au-dessus du vide, du gouffre de [sa] vie », « [son] premier essai de "langage"[14] » ne put déboucher sur une parution que grâce aux 5 000 lires que son père avança à l'éditeur milanais Alpes pour une publication à compte d'auteur. Ce fut un succès. Il valut la célébrité à Moravia à défaut d'argent. Pensionné (modestement) et hébergé par son père, il ne put gagner son indépendance qu'à partir de son mariage avec Elsa Morante et vivre avec aisance qu'après ses succès de l'après-guerre. Peu apprécié par les autorités fascistes qui ne comprirent pas que ce jeune homme de vingt ans avait surtout écrit un roman *contre* l'indifférence, Moravia améliorait son ordinaire en travaillant pour des journaux et pour le cinéma.

> « Créer la chose avec le mot »

Conçus comme une tragédie dont l'action se déroule sur deux jours, mais sans dénouement tragique, *Les Indifférents* (1929) sont une sorte de huis clos entre cinq personnages. Michele et Carla – *gli indifferenti* – sont les enfants d'une veuve encore jeune, vaniteuse et égoïste, Mariagrazia, dont l'amant Leo, homme d'affaires trop bien adapté à un monde dominé par le sexe et l'argent, a tout de l'aventurier cynique. Leo a des vues sur la fille Carla et sur la maison déjà hypothéquée. Ayant bien compris qu'elle exerçait sur lui un attrait, et pour « entamer une nouvelle vie », Carla a décidé de coucher avec

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres :

La plupart des romans de Moravia sont édités chez Flammarion et souvent repris en poche collection GF. Un recueil de sept de ses principaux romans est édité chez Flammarion, collection Mille et Une Pages (préface et notices de Gilles de Van).

Les Indifférents (*Gli indifferenti*, 1929), trad. Paul-Henri Michel, 1948 ; *La Belle Vie* (*La Bella Vita*), 1935 ; *Agostino* (1944), trad. Maria Cavaccioli, 1962 ; *La Belle Romaine* (*La Romana*, 1947), trad. Juliette Bertrand, 1949 ; *La Désobéissance* (1948), trad. Michel Arnaud, Denoël, 1949 ; *L'Amour conjugal* (*L'Amore coniugale*, 1949), trad. Claude Poncet, 1949, édition bilingue avec préface de l'auteur, Gallimard, 1991. *Le Conformiste* (1951), trad. C. Poncet, Flammarion, 1952 ; *La Proie facile et autres récits* (*Racconti*, 1952), trad. Paul-Henri Michel, 1955 ; *Le Mépris* (*Il Disprezzo*, 1954), trad. C. Poncet, 1955 ; *Nouvelles romaines* (*Racconti romani*, 1954), trad. C. Poncet, 1957 ; *La Cloche* (1957), trad. C. Poncet, 1957 ; *L'Ennui* (*La Noia*, 1960), trad. C. Poncet, 1961 ; *L'Automate* (*L'Automa*, 1963), trad. C. Poncet, 1964 ; *L'Homme comme fin* (*L'Uomo come fine*, 1964), trad. C. Poncet, 1965 ; *L'Attention*, trad. C. Poncet, 1966. *Le Monde est ce qu'il est* (1966), trad. A. Hussenot, 1968. *Moi et Lui* (*Io e Lui*, 1971), trad. Simone de Vergennes, Flammarion, 1971 ; *Le Paradis* (*Il Paradiso*, 1970), trad. S. de Vergennes, 1971 ; *À quelle tribu appartenez-vous ?* (1972), trad. Simone de Vergennes, 1973. *Trente Ans au cinéma* (*Al Cinema*, 1975), trad. René de Ceccatty, Flammarion, 1990 ; *Deux Désirs* (*La Vita interiore*, 1978), trad. Simone de Vergennes, 1979 ; *1934*, trad. Simone de Vergennes, 1983 ; *La Chose* (*La Cosa*, 1983), trad. René de Ceccatty, 1985 ; *L'Homme qui regarde* (*Uomo che guarda*, 1985), trad. René de Ceccatty, 1986 ; *Promenades africaines* (*Passeggiate africane*, 1987), trad. René de Ceccatty, Flammarion, 1993 ; *Le Voyage à Rome* (*Il Viaggio a Roma*, 1988), trad. René de Ceccatty, Flammarion, 1990 ; *La Femme léopard* (*Donna leopardo*, 1991), trad. René de Ceccatty, Flammarion, 1991.

Livres d'entretiens :

Jean Duflot, *Entretiens avec Alberto Moravia*, Belfond, 1970. Alberto Moravia, *Le moi est nu*, conversations en français avec Venia Lukaïs, Stock, 1978. Alberto Moravia, Dacia Maraini, *Le Petit Alberto*, traduit par René de Ceccatty, Actes, 1988. Alberto Moravia, Alain Elkann, *Vie d'Moravia*, Christian Bourgois, 1991, réédition Flammarion 2007.

Biographie :

René de Ceccatty, *Alberto Moravia*, Flammarion, Grandes Biographies, 2010. Remarquable examen des rapports entre la vie et l'œuvre.

Études :

Dominique Fernandez, *Le Roman italien et la crise de la conscience moderne*, Grasset, 1958. Marylène Melgrou, *Alberto Moravia, écrivain voyageur 1930-1990*, Université de Savoie, 2005.

Audiovisuel et adaptations cinématographiques :

Sur Moravia : Alberto Moravia par Nico d'Alessandria (Un siècle d'écrivains, 1998).

Les adaptations de son œuvre romanesque sont très nombreuses, citons entre autres : *La Belle Romaine* par Luigi Zampa, 1954 ; *La Ciociara* par Vittorio De Sica, 1960 ; *Agostino* par Mauro Bolognini, 1962 ; *Le Mépris* par Jean-Luc Godard, 1963 ; *L'Ennui* par Damiano Damiani, 1963, puis par Cédric Kahn, 1998) ; *Le Conformiste* par Bernardo Bertolucci, 1970.

Les écrivains DU BAC

Leo le lendemain, jour de ses vingt-quatre ans, relation aux vagues relents d'inceste, Leo se plaisant à la considérer comme sa fille. Sorte de Hamlet au petit pied, Michele tente désespérément de jouer à l'homme de la maison, envisageant même de tuer Leo, tout en se sentant ridicule face à lui. La tragédie confine au mélo, mais Moravia, justement, ne tranche pas. Michele finit par céder aux avances de Lisa, la meilleure amie de sa mère et l'ex-maîtresse de Leo. Le roman oppose ainsi des « adultes » corrompus, Leo, Mariagrazia et Lisa, qui sous des dehors d'honorabilité dissimulent un insatiable désir de jouissance, à une jeunesse apathique, irrésolue, encore indifférente à ce qui va faire d'eux des adultes comme les autres, sans idéaux.

« C'est avec *Les Indifférents* que j'ai réellement appris à écrire, que j'ai appris à créer la chose avec le mot[15]. » Conteur-né, soucieux avant tout du rythme de sa phrase, ne ponctuant son texte qu'après coup, Moravia, qui avait écrit son ouvrage en position allongée – le lit étant « devenu pour [lui] comme [la] coquille pour l'escargot[16] » –, avait inventé une sorte de prose poétique, un style sec, sobre, tendu vers l'expression de la vérité, sans fioritures ni descriptions inutiles, entièrement tendu vers l'expression de la vérité. Talent précoce, Moravia avait aussi l'impression d'avoir dit dès son premier livre tout ce qu'il pouvait alors dire. Ni le recueil de ses nouvelles, ni son deuxième roman *Les Ambitions déçues* (1935), ni *a fortiori* *Le Quadrille des masques* (*La Mascherata*, 1941), satire du fascisme mussolinien transposée au Mexique qui échappa « miraculeusement à la censure[17] », ne lui permirent de renouer avec le succès des *Indifférents*.

« CONTEUR-NÉ, SOUCIEUX DU RYTHME DE SA PHRASE, NE PONCTUANT SON TEXTE QU'APRÈS COUP, MORAVIA AVAIT INVENTÉ UNE SORTE DE PROSE POÉTIQUE »

> Romancier de l'adolescence

Il fallut la guerre et la publication d'*Agostino* (1944), nouvelle relatant la passion incestueuse, quoiqu'innocente, d'un adolescent pour sa mère, pour que Moravia retrouve la veine créatrice des *Indifférents*. Dans ce roman de formation ou plutôt d'initiation, Agostino, le narrateur, fait part de son désarroi devant la découverte de la sexualité, la sienne, enfant innocent qui s'aperçoit qu'il n'en est plus un, mais aussi celle qu'il voit se nouer entre une mère vénérée et un jeune garçon de plage. Outre la réalité du sexe, l'adolescent découvre brutalement celle des rapports de classes à travers la haine qu'il suscite chez de jeunes gamins pauvres dont il voulait gagner l'amitié. Trop jeune pour être acteur de sa vie, Agostino demeure un rêveur, nostalgique d'un pays « où il serait accueilli comme le souhaitait son cœur, où il lui serait possible d'oublier tout ce qu'il venait d'apprendre et de le réapprendre après, sans être blessé, ni honteux, d'une façon douce et naturelle qui devait exister, qui était celle qu'obscurément il avait désirée[18] ». Bref il aurait voulu qu'on lui laisse le temps de devenir un homme, « seulement voilà, il n'était pas encore un homme et lui faudrait vivre et souffrir bien longtemps avant d'en être un[19] ».

Elsa Morante et Alberto Moravia, dans les années 1950.

La Désobéissance (1948), qui obtint le prix Strega, est aussi un roman sur l'adolescence ou plutôt sur le moment où, à travers l'initiation sexuelle, Luca, un adolescent tourmenté et incapable de s'adapter au monde, tente de sortir du tunnel, et de rompre avec l'idée désolante que « c'était cela vivre, cela continuer à vivre : faire avec passion et ténacité des choses absurdes et insensées, pour lesquelles il était impossible de fournir la moindre justification et qui mettaient continuellement ceux qui les faisaient dans un état de servitude, de remords et d'hypocrisie[20] ». La guerre allait permettre aussi à Moravia de sortir en partie de l'atmosphère close qui caractérise ses romans, l'ouvrant à d'autres dimensions de l'existence humaine.

> La rencontre de l'Histoire

Déjà, avec *La Belle Romaine* (1947), qui narrait les aventures d'une prostituée et d'un étudiant antifasciste qui avait trahi sa cause, Moravia avait touché un public traumatisé. La guerre lui avait aussi fourni l'occasion de voir la misère de près et de mieux connaître le peuple. Aussi *Le Conformiste* (1951) et *La Ciociara* (1957) se distinguent par l'influence plus directe de l'Histoire sur la vie des personnages.

Le Conformiste suit le parcours d'un jeune héritier, Marcello Clerici, adolescent habité par des instincts violents et persuadé d'être « anormal » – il tue des lézards, un chat et finit par tirer sur Lino, le chauffeur de maître pédophile et prêtre défroqué qui l'avait agressé sexuellement, ce qui avait, par ailleurs, fait prendre conscience à Marcello de ses tendances homosexuelles. Devenu adulte, rongé de culpabilité, Marcello veut à tout prix être « un homme normal », un homme comme tout le monde, un conformiste. C'est ainsi qu'il devient une proie du fascisme. Celui-ci fait de cet homme moyen, devenu fonctionnaire au ministère de l'Intérieur, un assassin ordinaire, l'un des rouages anonymes du régime. Œuvre morose, le livre ne connut pas le succès des autres romans de Moravia parus après guerre.

En lien plus étroit encore avec l'Histoire et récit presque autobiographique, *La Ciociara* (1957), du nom des montagnes dans lesquelles Elsa et Alberto s'étaient réfugiés entre 1943 et 1944, est un roman sans intrigue, narré par Cesira, petite paysanne, trapue mais belle, robuste *ciociara* immigrée à Rome où elle est devenue commerçante en épousant un boutiquier. Comme dans *La Belle Romaine*, le narrateur est donc une femme, auquel Moravia prête son « bon sens ». Cesira, désireuse d'échapper à l'Histoire et de fuir les troubles qui menacent Rome à l'été 1943, se réfugie dans sa montagne natale, avec sa fille Rosetta. L'avancée alliée étant provisoirement stoppée, elles sont contraintes d'y demeurer plus longtemps que prévu. Confrontée aux privations et aux souffrances – Rosetta est violée par des soldats marocains censés venir les libérer – Cesira s'affermit au contact de sa terre natale : « Eh ! oui, nous sommes des plantes autant que des humains, et c'est de notre terre natale que nous tirons notre force ; si nous l'abandonnons, nous ne sommes plus ni plantes, ni hommes, mais de ces pauvres loques que la vie entraîne çà et là, au gré des circonstances[21]. » Femme du peuple, directe, Cesira n'est pas coupée de la réalité comme nombre de petits-

FARABOLA/LEEMAGE/DR

bourgeois éthérés créés par Moravia. *La Ciociara* était aussi le point d'orgue du « mythe national-populaire[22] » qui fut, après guerre, une des raisons des succès de Moravia. *Le Mépris* (1954) et plus sûrement *L'Ennui* le ramenèrent à ses thèmes de prédilection, l'angoisse de vivre et « l'impossibilité d'établir à travers le langage un rapport quelconque avec la réalité[23] ».

> Un roman de gare ?

Jean-Luc Godard aurait pu être plus inspiré lorsqu'il qualifia *Le Mépris* de « vulgaire et joli roman de gare[24] », alors que Moravia tenait cette œuvre en haute estime. L'auteur y raconte l'histoire d'un jeune écrivain, Riccardo, qui aimerait se consacrer à l'écriture de pièces de théâtre, mais qui, pour vivre, doit rédiger des critiques de cinéma, et d'Emilia, sa jeune épouse, une dactylo casanière et ordonnée, qui aspire à un bonheur bourgeois. Après deux années de mariage, Riccardo achète à crédit un appartement, pour satisfaire le désir de confort de son épouse et, croit-il, lui témoigner son amour. Mais, les traites à honorer le rendent anxieux, irritable et le conduisent à accepter la proposition d'un producteur de cinéma, Battista, d'écrire des scénarios pour lui. Un événement anodin – une méprise – transforme la perception qu'a Emilia de son mari. Celui-ci la laisse monter dans le cabriolet à deux places du producteur, Riccardo les suivant en taxi. Emilia est persuadée que son mari la livre

Le Mépris de Jean-Luc Godard, adapté d'une œuvre de Moravia, avec Michel Piccoli et Brigitte Bardot.

au désir de son commanditaire pour s'assurer son emploi. Leurs rapports se dégradent jusqu'à ce qu'Emilia lui exprime son mépris : « Tu as voulu la vérité : eh bien ! je te méprise et tu me dégoûtes. » Emilia clame en fait son refus d'être une monnaie d'échange. Riccardo prend conscience qu'en renonçant à son idéal, en acceptant de faire « ce que veulent les autres », il a avalisé le fait que l'argent et la position sociale soient l'unique mesure du mépris de l'autre et de l'estime de soi. Moravia démontrait ainsi comment l'argent, lorsqu'il n'est plus un simple instrument d'échange mais devient le fondement d'une échelle de valeurs unique, détermine au cœur de leur intimité les relations entre les êtres.

> L'envers de l'ennui

Si « vue de l'extérieur, [sa] vie d'écrivain pouvait même donner une certaine impression de monotonie[25] », cette dernière le conduisait aussi à se renouveler. « L'ennui a été mon grand inspirateur[26]. » Cette « dialectique de l'ennui » qui se convertit constamment en son opposé s'est traduite par le goût profond de Moravia pour les voyages. En effet, s'il fut très certainement un Romain – Rome lui assurant « une sensation d'éternité rustique, éternité qui se traduit en cynisme, en scepticisme et qui pousse à croire que rien ne changera[27] » – il fut, dès les années 1930, un voyageur invétéré, sauf pendant la guerre. Voyager était pour Moravia un antidote – comme l'écriture, d'ailleurs – à l'ennui et un moyen de « débloquer » son inspiration. « La vie sédentaire raccourcit la vie, le voyage l'allonge[28]. »

De 1930 à sa mort, Moravia voyagea donc beaucoup, nourrissant un autre versant de sa production, celui d'écrivain voyageur. Les destinations et les raisons de voyager changèrent avec le temps, le jeune écrivain « intellectuel » voyage en Europe, aux Etats-Unis (en 1935) et en Chine (en 1937) où « tout était comme du temps de Marco Polo[29] », pour fuir l'atmosphère fétide du régime fasciste qui le tenait pour un écrivain décadent. Après la guerre, dans le contexte de la guerre froide, il visita les pays de la civilisation industrielle, l'URSS, le Japon et les Etats-Unis (en 1955, après plusieurs refus de visa, car il n'était pas assez « atlantiste[30] »). Confirmation pour lui que, dans la civilisation industrielle, toute création et toute forme de vie deviennent des « produits culturels » et que l'homme se racornit dans l'univers de la consommation de masse. Ce sont ces raisons qui le conduisirent à trouver en Inde, en Amérique du Sud et surtout en Afrique qu'il découvre avec Dacia, à partir des années 1960, un envers du monde moderne où l'imprévu et l'aventure n'ont pas encore laissé la place à la répétition du même. L'Afrique moravienne n'est sans doute pas exempte de lieux communs, il la voit comme un « monument de la nature[31] », mais elle demeure un continent encore capable de donner site à l'homme qui y vit, en tout cas de frapper de *stupore* un Moravia qui la voit à travers son regard d'écrivain.

L'Afrique, métaphore de cette « réalité rugueuse à étreindre », seule susceptible de « [battre] en brèche sa tendance à tout conceptualiser[32] », demeure, même après sa séparation d'avec Dacia, une ultime source d'inspiration. L'action de son dernier roman, *La Femme léopard*, dont on trouva, le matin de sa mort, la dernière version sur son bureau, ne se situe pas au Gabon par hasard. Y réapparaît le « triangle » moravien, comme dans *L'Amour conjugal*, *L'Ennui* ou *Le Mépris*, le couple et ses impasses et le tiers offrant l'illusion d'une issue. Dans le cas d'espèce, le narrateur, Lorenzo, photographe, Nora, sa femme, « félin énigmatique et impénétrable » comme la forêt équatoriale vers laquelle ils voyagent en compagnie de Pier Colli, l'ami et le patron de Lorenzo, pour lequel Nora éprouve de l'attirance. Ada, la femme de Colli, vient compléter le triangle et offrir des alternatives en miroir à l'intrigue.

La conclusion du roman est tragique : Colli se noie bêtement dans le canot qui ramenait les deux couples de la lagune à la léproserie où les avait conduits une expédition aux accents conradiens, laissant Lorenzo à ses doutes d'homme jaloux : on ne saura pas si Nora a cédé ou non aux avances de Pier. Nora, l'Afrique, la réalité, tout redevenait impénétrable à son personnage, tout comme à Moravia, comme si celui-ci concédait *in fine* à l'éditeur qui avait refusé *Les Indifférents* que les mots, même ceux du romancier, ne parvenaient pas à dissiper le brouillard. **Jean Montenot**

1. Vita di Moravia, p. 197 (cité par R. de Ceccatty, p. 349, par M. Maigron, p. 17). *2. Le roi est nu*, p. 17. *3 Vita di Moravia*, p. 9. *4 Vita di Moravia*, p. 24. *5 Le Petit Alberto*, p. 136. *6 Vita di Moravia*, p. 24. *7 Le roi est nu*, p. 28. *8 Vita di Moravia*, p. 43. *9 Le Petit Alberto*, p. 90. *10 Vita di Moravia*, p. 16. *11* Jean Duflot, *Entretiens avec Alberto Moravia*, p. 9. *12 L'Ennui*, GF, p. 64. *13 Vita di Moravia*, p. 54. *14* Jean Duflot, *Entretiens avec Alberto Moravia*, p. 15. *15 Le roi est nu*, p. 39, cf. aussi *Vita di Moravia*, p. 37. *16 Vita di Moravia*, p. 37. *17* René de Ceccatty, *Alberto Moravia*, Flammarion, p. 218. *18 Agostino*, GF, p. 111. *19 Agostino*, GF, p. 158. *20 La Désobéissance*, LdP n°195, p. 146, Folio, p. 110. *21 La Ciociara*, p. 130. *22 Vita di Moravia*, p. 227. *23 Vita di Moravia*, p. 228. *24 Cahiers du cinéma*, août 1963, n°146. *25 Vita di Moravia*, p. 275. *26 Vita di Moravia*, p. 275. *27 Le roi est nu*, p. 22. *28* Alberto Moravia, « Se fossi un archeologo » (« Si j'étais un archéologue »), paru dans *L'Unità*, 10 octobre 1978. *29 Vita di Moravia*, p. 110. *30 Vita di Moravia*, p.173. *31 Io e il mio tempo*, conversations avec Ferdinando Camon, p. 53. *32 L'enfance d'Alberto*, p. 57.

Abonnez-vous à LiRE:

1 AN
45€
seulement
au lieu de ~~81€~~

Et recevez
La vérité sur l'Affaire Harry Quebert
de Joël Dicker

À New York, au printemps 2008, à l'avant-veille de l'élection présidentielle, Marcus Goldman, jeune écrivain à succès, s'avoue incapable d'écrire le nouveau roman qu'il doit remettre à son éditeur d'ici quelques mois.
Quand soudain tout bascule pour lui : son ami et ancien professeur d'université, Harry Quebert, l'un des écrivains les plus respectés du pays, est accusé d'avoir assassiné, en 1975, Nola Kellergan, une jeune fille de 15 ans, avec qui il aurait eu une liaison. Convaincu de l'innocence de Harry, Marcus abandonne tout pour l'enquête. Pour innocenter Harry et sauver sa carrière d'écrivain, il doit absolument répondre à trois questions : Qui a tué Nola Kellergan ? Que s'est-il passé dans le New Hampshire à l'été 1975 ? Et comment écrit-on un roman à succès ? Thriller à l'américaine, *La vérité sur l'Affaire Harry Quebert* est une réflexion sur l'Amérique, sur les travers de la société moderne, sur la littérature, sur la justice et sur les médias.

BULLETIN D'ABONNEMENT

OUI, je désire bénéficier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE (10 numéros) + ***La vérité sur l'Affaire Harry Quebert*** pour 45 € seulement au lieu de ~~81€~~.

soit 44% de réduction

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

_____

Code Postal : |_|_|_|_|_| Ville : _____

E-mail: |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

@|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

Vous pouvez également, si vous le souhaitez, acquérir séparément : ***La vérité sur l'Affaire Harry Quebert*** au prix de 22 € et chaque numéro de LIRE au prix unitaire de 5,90 €.

Ci-joint mon règlement par :

❒ Chèque à l'ordre de LIRE

❒ Carte bancaire

N° : |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_| **Clé*** |_|_|_|

Expire fin : |_|_|_|_|

Date et signature obligatoires :

|_|_|_|_|_|_|

* Les 3 derniers chiffres figurant au dos de votre carte bancaire (pour sécuriser votre paiement).

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/12/2012 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ❒.

AG14822 LIOM2LH

GROUPE EXPRESS-ROULARTA SA AU CAPITAL DE 47 150 040 € - SIÈGE SOCIAL : 29, RUE DE CHÂTEAUDUN - 75308 PARIS CEDEX 09 - RCS 552 018 651 PARIS

ORBILIANISME ACTIF ET PASSIF

Dans les commissions qui planchent sur la réforme de l'école, on rencontre toujours quelques nostalgiques des méthodes pédagogiques du temps jadis. Je dédie cette chronique à ces sympathiques tardigrades. Le livre que j'exhume va sans doute les faire trépigner. Il est titré *Mémoires historiques sur l'orbilianisme, et les correcteurs des jésuites*, 1763. Une deuxième édition a été publiée en 1764. L'orbilianisme ! Vous ne trouverez ce vocable dans aucun dictionnaire. C'est un néologisme pédant forgé par l'auteur pour désigner le plaisir que prennent certains à fouetter ou à faire fouetter des innocents. Orbilius était un pédagogue féroce stigmatisé dans une satire d'Horace, un tortionnaire qui écorchait ses écoliers non par devoir mais par inclination et par goût pervers.

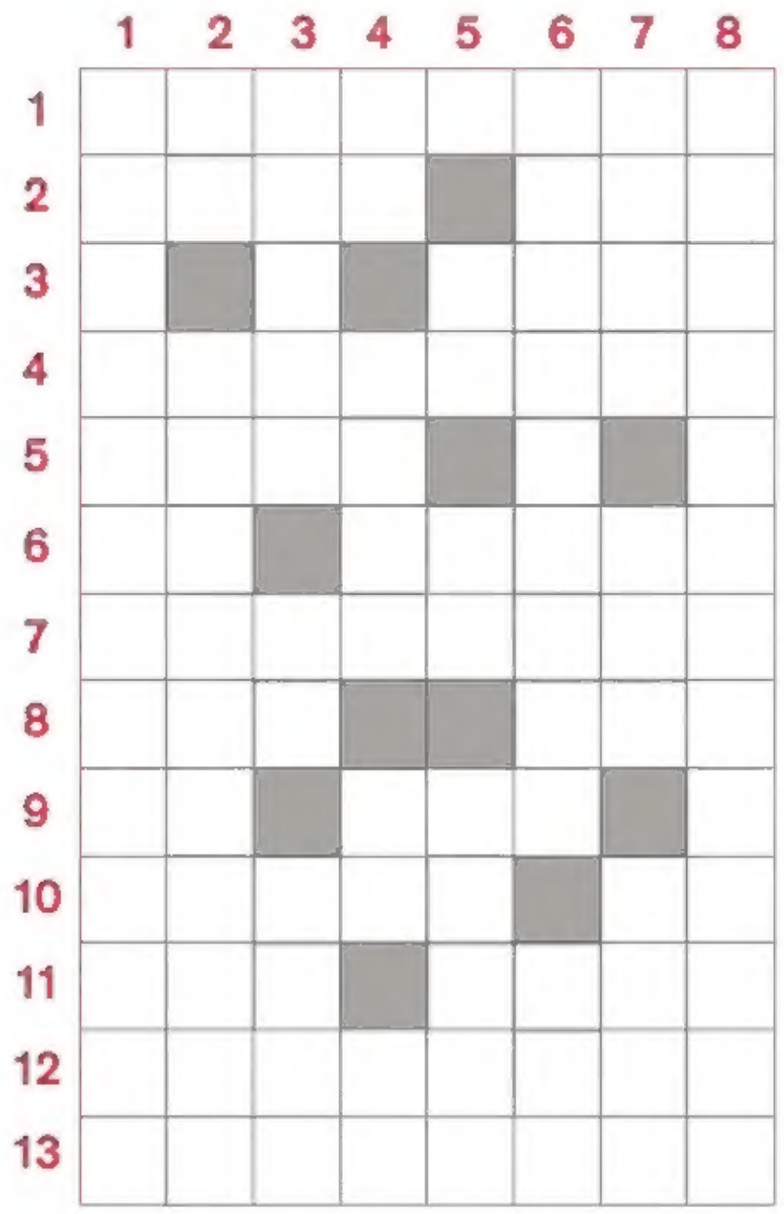
A Rodez, Saint-Flour, Mauriac, au Puy-en-Velay, les jésuites étaient les seuls à enseigner. « Ces Pères, à qui il faudrait donner le nom de bourreaux pour remplacer celui de jésuites [...] exercent sur les écoliers les plus grandes cruautés : les régents les y font fouetter presque tous les jours jusqu'au sang, par plaisir, par caprice ou par vengeance ; et ce qui favorise beaucoup leur passion de faire fouetter, ou leur orbilianisme, c'est qu'ils ne trouvent aucun obstacle au libre cours qu'ils y donnent : point de reproche à craindre de la part des parents, aucune résistance de la part des écoliers, obéissance aveugle dans les ministres de leur cruauté. » Sauf dans les Flandres, les jésuites ne fouettent pas eux-mêmes. Ils confient cette besogne à des correcteurs domestiques et se contentent de jouir du spectacle. Le fameux régicide Damiens avait exercé comme correcteur dans le collège des jésuites de Paris. Le correcteur n'était pas uniquement occupé à flageller. Il était aussi marmiton, balayeur, jardinier ou portier. Dans certaines villes comme Dijon ou Autun, il n'était pas logé au collège. Ce fouetteur externe était souvent un cordonnier proche voisin des Révérends Pères.

Quelques étrilleurs ont défrayé la chronique, comme ce Jean d'Alba dont l'anecdote est rapportée dans la sixième *Provinciale* de Pascal. Florent Berger vivait de son métier de fouetteur au collège de Clermont (rebaptisé Louis-le-Grand) et touchait douze sols par prestation ainsi que de copieux pourboires. Il était mieux payé qu'un cuisinier ou qu'un chirurgien. Il fut célèbre, plus que le cabaretier Ramponneau, plus que bien des écrivains de son temps, car pour leur avoir tanné le cul au collège il était connu et estimé des gentilshommes les plus en vue. Une gravure montre comment procédaient les exécuteurs de la justice scolastique. Sous la chaire du régent on fait asseoir un costaud dans une imposante chaise à dossier. La victime se tient contre le dossier, les bras tirés par le gros manant. Le correcteur le déculotte et retrousse sa chemise avant de lui déchiqueter les fesses avec un martinet. Jamais moins de 70 coups, souvent plus de 200 ! « Le correcteur s'en prend aux fesses parce qu'il les regarde comme le canal le plus propre à transmettre promptement à l'esprit tout le bien qu'on a envie de lui faire passer. » Le fouet a été appelé *médecine spirituelle* par certains jésuites de l'époque baroque.

Rédigé comme une dissertation historique, ce caustique et brillant pamphlet fait penser aux libelles d'un Voltaire. *Orbilianisme* mériterait un article dans l'*Encyclopédie*. Les bibliographes n'ont pas identifié l'auteur et si l'ouvrage est souvent cité aujourd'hui encore par les spécialistes de la littérature S.M., il est toujours déclaré d'auteur inconnu. Amis des verges, knouts, schlagues et autres martinets, permettez que je vous affranchisse. Il s'agit de Jean-Pierre Viou, né à Saint-Pol en Chalençon (Rouergue) en 1707, mort à Paris en 1779. Il fit ses études chez les jésuites de Rodez, des fouetteurs dont il parle longuement, avant d'entrer chez des marchands de latin concurrents, les dominicains. Dominicain sans fouet, il enseigna la théologie à Rodez avant d'être chassé de son Ordre pour ses opinions trop éclairées. Son *Orbilianisme* a paru trop tard, car les jésuites venaient d'être supprimés en France. Une anecdote avant de vous quitter. Je la tiens d'une amie qui a souvent séjourné en Iran. Un jeune Français adepte d'orbilianisme passif s'est rendu dans ce pays dans le seul but de se faire flageller publiquement. Pour réaliser ce fantasme, il a bu du scotch au goulot devant une mosquée de Téhéran. Le très Puissant et très Miséricordieux a exaucé son vœu. A l'année prochaine, tâchez à bien finir l'année !

STÉPHANE HUMBERT-BASSET

JEUX



LES MOTS CROISÉS

PAR JEAN-PIERRE COLIGNON

Horizontalement

1. Point de vue. **2.** Il ne lui est pas interdit de montrer de la grandeur. Noble qui fit dans le social. **3.** Fut offert à Poitiers. **4.** Se réjouit quand il y a un feu. **5.** Princesse orientale perturbée. **6.** Au cœur du foin. Chasseur sans fusil. **7.** Une vénus de la mer. **8.** Cri enthousiaste. En un certain sens, base de lancement. **9.** Saint des Pyrénées. Point de départ d'une dépêche. **10.** Vu de l'est, un patriarche père d'un autre patriarche. Cardinaux. **11.** Lieu de cure. Concerne le raisin de droite à gauche. **12.** Présentoirs. **13.** Procède à l'extraction de racines.

Verticalement

1. Peut-on lui reprocher de trop aimer autrui ? **2.** Possessif. Craint certains clients du magasin, même de bas en haut. **3.** Ne s'est pas bonifié. Article usuel. Serait plus lisible si on l'avait écrit avec ce qu'il exprime ! **4.** Tête de liste. Pousse-au-crime. Préposition. Romains. **5.** Ne croit pas, à l'oreille. Cher, à l'origine. Donne des boutons. **6.** Font plaisir à la cuisinière. A son papier. **7.** Elimination physique. Des vers. Reliefs d'œufs. **8.** Suscite des rapports.

LE RÉBUS D'HONORÉ

Le succès lui vint avec l'histoire d'un jeune conscrit très occupé par son éducation sentimentale en Allemagne en 1945.

TARIF D'ABONNEMENT :

1 an 40 € T.T.C. (T.V.A. 2,10 % – 10 numéros)

*Frais de port pour l'étranger : nous consulter au 00 33 1 70 37 31 54.

LIRE : SERVICE ABONNEMENTS, 17, ROUTE DES BOULANGERS, 78926 YVELINES CEDEX 9.
ABONNÉS, MERCI de joindre à toute correspondance la dernière étiquette d'expédition de LIRE.
CONTACT : 01 70 37 31 54. Mail : abonnements@lire.fr
SI VOUS CHANGEZ D'ADRESSE, utilisez le formulaire ci-dessous en joignant la dernière étiquette d'expédition.

M. ❑ Mme ❑ Mlle ❑ Nom ..... Prénom .....
Nouvelle adresse .....
Code postal ..... Localité ..... Pays .....
Ancienne adresse .....
Code postal ..... Localité ..... Pays .....

Le nom et l'adresse de nos abonnés sont communiqués à nos services internes et aux organismes liés contractuellement avec LIRE Magazine. Les informations pourront faire l'objet d'un droit d'accès ou de rectification dans le cadre légal. LIRE Service abonnements, 17, route des Boulangers, 78926 Yvelines Cedex 9.

Solutions

Roger Nimier - Le Hussard bleu
(Rôt - Géal) - Nid - Mie - Haie)

EMBARQUEZ
POUR UN VOYAGE AU LONGCOURS

FARGO
ET LA RUÉE VERS L'OR NOIR
Dans le Dakota du Nord, la découverte récente d'un gisement de pétrole attire des milliers de travailleurs, en quête de salaires élevés. Le phénomène réactive la légende de l'Ouest, mais sur le terrain, on est loin de l'âge d'or.
par Fabrice Gaubert

CYBERABAD
«Le futur est là» : Tel est le slogan d'Hyderabad, ville champignon de l'Andhra Pradesh, Etat du Sud de l'Inde. Surnommée Cyberabad ou HITEC City, elle compte 100 000 employés, ingénieurs pour la plupart. Dans les «geeks bidéliérgs» de la Silicon Valley indienne se joue l'avenir de l'Internet…
photos Nicolas Cornet

" Une revue que je vous conseille vivement "
Emmanuel Khérad, France Inter

" La nouvelle bible des lecteurs
à l'âme d'explorateur "
Elle

" Une invitation au voyage"
Bernard Thomasson, France Info

" Long Cours nous emmène
vers des terres que l'on aimerait découvrir
et que la vie moderne ne nous laisse
pas le temps d'arpenter "
Christophe Barbier, L'Express

REVUE TRIMESTRIELLE
196 PAGES
15 EUROS

Pour en savoir plus : www.revue-longcours.fr

EN KIOSQUE ET LIBRAIRIE

JÉRÔME FERRARI

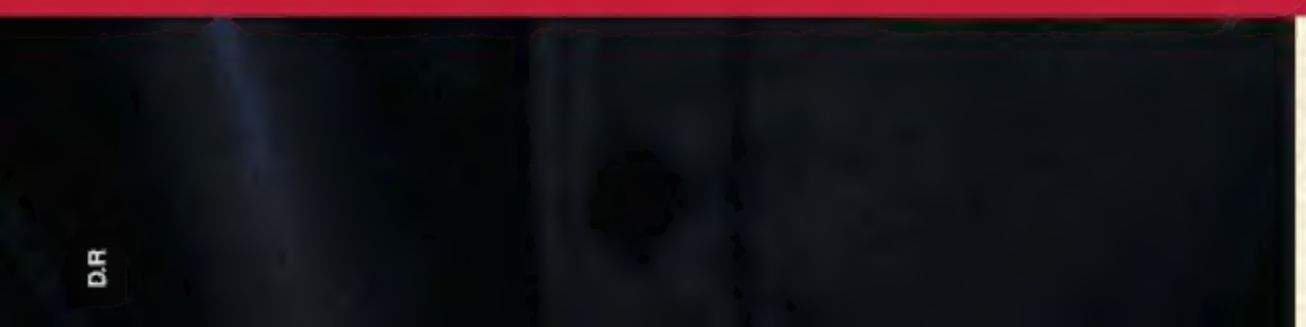
Jérôme
Ferrari

Le sermon sur la chute de Rome

roman

ACTES SUD

PRIX GONCOURT 2012



ACTES SUD